

2m11, 2922.1

Université de Montréal

**Les Franco-Américains de Woonsocket, R.I. :
l'importance du baseball dans la culture populaire
d'une communauté immigrante
1895-1910**

par

**Sylvain Guindon
Département d'histoire
Faculté des arts et des sciences**

**Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.)**

Avril 2001

© Sylvain Guindon, 2001



1.4695.1116

Université de Montréal

Les Franco-Américains de Woodstock, R.I. :
l'importance du baseball dans la culture populaire
d'une communauté immigrante
1892-1970

par

Sylvain Guindon

Département d'histoire

Faculté des arts et des sciences

D
H
W54
2001
N.029

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de

Maître en arts (M.A.)



AVRIL 2001

© Sylvain Guindon, 2001

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

**Les Franco-Américains de Woonsocket, R.I. :
l'importance du baseball dans la culture populaire
d'une communauté immigrante
1895-1910**

présenté par :

Sylvain Guindon

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Michael Huberman, président-rapporteur
Bruno Ramirez, directeur de recherche
Jacques Rouillard, codirecteur
Claude Morin, membre du jury

Mémoire accepté le :1er..novembre..2001.....

SOMMAIRE

La communauté franco-américaine de Woonsocket, au Rhode Island, a longtemps été considérée, à juste titre, comme l'une des plus vivantes de toute la Nouvelle-Angleterre. Durant près d'un siècle, elle a façonné le destin d'une ville unique en son genre. Consacrée *La ville la plus française d'Amérique* au début du XX^e siècle, Woonsocket ne serait pas ce qu'elle est devenue sans l'apport manifeste des immigrants venus chercher en sol étranger ce que leur terre natale ne pouvait leur donner. Riche d'un passé glorieux auquel les Canadiens français seront à jamais associés, elle est de celles qui contribuent aujourd'hui à la prolifération de travaux consacrés à la Franco-Américanité.

Cette étude porte sur l'extraordinaire aventure vécue par les milliers d'immigrants québécois qui ont choisi, de gré ou de force, de s'expatrier dans l'un des centres industriels les plus importants du nord-est des États-Unis. Dotés d'une grande capacité d'adaptation, ces immigrants canadiens-français ont néanmoins réussi à recréer un univers semblable en tout point à celui qu'ils connaissaient avant leur départ pour *les États*. Devenus des Franco-Américains, ils participent à l'essor de la ville et de son économie en prenant une place toujours plus grande au sein des différents secteurs d'activités de la région. Même s'ils se situent majoritairement au dernier rang de l'échelle sociale, les Franco-Américains de Woonsocket peuvent néanmoins compter sur une élite francophone locale qui voit à leur plein épanouissement selon les préceptes de l'enseignement de l'Église catholique. En dépit des appels répétés de la part des penseurs bienfaisants en faveur d'une mobilisation de la population canadienne-française derrière le rempart de la survivance du fait français, les Franco-Américains semblent davantage préoccupés par l'accession à un niveau de vie acceptable qu'à une quelconque résistance idéologique.

Qui plus est, ces derniers ont tôt fait d'acquérir des comportements propres à leur société d'accueil, notamment en matière de divertissement populaire. Incidemment, dans tous les quartiers de la ville où ils sont présents, quartiers rebaptisés Petits-Canadas, jeunes et moins jeunes s'adonnent à un sport considéré, encore aujourd'hui, comme l'un des plus puissants symboles d'américanité qui soit : le baseball.

Plus qu'un simple divertissement, la pratique du sport national américain devient, en quelques années, un véritable rituel auquel l'ensemble de la population franco-américaine locale s'adonne sur une base quotidienne. En quelques années, elle modifie les habitudes de la population en matière de divertissement populaire. Bientôt, Woonsocket est connue à l'échelle nationale comme la ville par excellence du baseball en Amérique. Si la pratique d'une activité commune renforce la cohésion sociale, elle contribue néanmoins à l'acculturation progressive de la communauté franco-américaine locale, au grand dam des chantres de la mission providentielle des Canadiens français en sol américain qui voient s'estomper peu à peu leur rêve de survivance.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	i
TABLE DES MATIÈRES	iii
REMERCIEMENTS	vi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1	6
L'HISTORIOGRAPHIE FRANCO-AMÉRICAINNE	6
L'étude de la Franco-Américanisme : du discours polémique à la recherche scientifique (1840-1940)	7
Le développement de la recherche historique (1940-1980)	14
État de la recherche et perspectives d'avenir	19
Survol des études consacrées à un centre franco-américain d'importance : Woonsocket, R.I.	25
CHAPITRE 2	30
WOONSOCKET, R.I. : L'ÉMERGENCE D'UNE PUISSANCE INDUSTRIELLE	30
L'émigration canadienne-française en Nouvelle-Angleterre	31
L'attrait de la <i>Blackstone</i>	37
Une destinée industrielle	41
Une présence française marquée	43
Profil social d'une communauté immigrante	45
CHAPITRE 3	50
SPORT ET SOCIÉTÉ	50
Le <i>playground movement</i> : héritage de l'esprit réformiste	51
Le baseball : sport national américain	55
La fonction sociale du baseball au cours de l'ère progressiste : mythe ou réalité?	58
Les ramifications politiques et économiques du baseball au cours de l'ère progressiste	62
Le baseball à Woonsocket	65

CHAPITRE 4	69
LES FRANCO-AMÉRICAINS ET LA PASSION DU JEU NATIONAL	69
Le baseball et la presse locale	70
La passion du baseball ; un phénomène répandu	75
Les Franco-Américains et le baseball organisé	80
Le baseball : exutoire moral et physique des travailleurs	87
L'acculturation par le sport	94
The <i>Big Frenchman</i> : Napoléon Lajoie.....	98
CONCLUSION	104
BIBLIOGRAPHIE	109

À ma fille Camille qui fut ma source d'inspiration des derniers instants.

REMERCIEMENTS

Si, bien souvent, les mots et les idées coulent de source lors de l'élaboration d'un travail comme celui-ci, il en est tout autrement lorsque vient le temps d'adresser les remerciements d'usage. Néanmoins, il convient de s'arrêter un instant afin de souligner la contribution importante de tous ceux et celles qui m'ont permis de mener à bien ce projet.

Tout d'abord, j'aimerais remercier mon directeur, M. Bruno Ramirez, qui m'a transmis sa passion pour l'histoire franco-américaine. De même, je tiens à témoigner toute ma reconnaissance envers mon co-directeur, M. Jacques Rouillard, qui m'a guidé tout au long de mes travaux. Je veux également remercier mes collègues pour leur entraide et leur support. Incidemment, j'adresserai un remerciement spécial à Francis Langlois, qui a su faire d'un voyage d'étude un périple inoubliable. Je tiens aussi à remercier M. Pierre Anctil, qui m'a mis sur la bonne piste. De mon séjour à Woonsocket, je garde un excellent souvenir de Raymond Bacon et de ma famille d'accueil, celle de David, Darleen et Emilie, qui se sont avérés des hôtes extraordinaires.

En terminant, j'aimerais exprimer toute ma gratitude envers mes proches : à mon père, ma mère et mes frères, pour leur amour et leurs encouragements, à Claudette, pour sa patience, mais surtout pour sa rigueur et son souci du travail bien fait, sans oublier ma belle-famille et tous mes amis qui m'épaulent depuis toutes ces années. Pour ce qui est de ma conjointe, Janie, tous les mots du monde ne sauraient exprimer jusqu'à quel point je lui suis reconnaissant pour tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a fait pour moi.

INTRODUCTION

Il y a maintenant plus d'une décennie, une équipe de spécialistes de la Franco-Américanie a entrepris de livrer collectivement les résultats de plusieurs années de recherches à l'intérieur d'un ouvrage qui, depuis lors, contribue à mousser un intérêt certain pour les études consacrées à la vie franco-américaine¹. Dirigé par Dean Louder, cet ouvrage aborde la vie française en sol américain sous toutes ses facettes. Par ailleurs, leur perspective se situe, avouons-le, aux antipodes de la vision hagiographique qui a longtemps caractérisé l'historiographie franco-américaine. En outre, ce qui transpire des écrits de ces chercheurs, c'est le besoin, voire la nécessité d'investir des champs de recherche encore inoccupés jusque-là. À cet égard, les propos de Richard Beach ne laissent présager aucun doute quant à l'urgence de déployer toutes les énergies nécessaires afin de faire de l'histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre l'une des plus exhaustives qui soit :

« Many studies of Franco-Americans and of Franco-américanité have been broadly based both geographically and thematically. Perhaps more attention could and should have been focused on the day to day life of Franco-Americans once in the United States² ».

S'il est une branche de l'histoire sociale qui, encore aujourd'hui, reste pratiquement ignorée par les historiens, c'est bien l'importance du sport dans la vie quotidienne et dans le développement d'une communauté donnée. Bien que, de façon générale, plusieurs s'entendent aujourd'hui pour affirmer que le sport et tout son univers sont indissociables de la personnalité propre des civilisations modernes, il n'en demeure

¹ Dean Louder (sous la direction de), *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, 309 p.

² *Ibid*, p. 264.

pas moins qu'un nombre très restreint d'historiens *se risquent* à investir ce champ de recherche. Par ailleurs, les rares spécialistes qui consacrent leurs énergies à faire de l'histoire du sport un champ d'étude à part entière ne ménagent aucun effort afin d'établir clairement le bien-fondé de leurs démarches. Aux États-Unis, nombreux sont les auteurs à croire que l'histoire du sport et ses transformations à travers le temps reflètent bien l'évolution du pays :

« Sports are a mirror of American life and values and consequently provide an excellent way for studying major historical developments and movements. Sports furnish an excellent mechanism for examining significant patterns concerning socio-economic class, urbanism, immigration, technology, business-labor relations, leadership, minority groups, and social movements. Similarly, socio-economic class, urbanism, immigration, technology, business-labor relations, leadership, minority groups, and social movements profoundly influence the development of American sport³ ».

Est-il besoin de mentionner que nous souscrivons totalement à cette vision puisque le but de ce travail est de jauger l'importance du sport à travers le développement d'une communauté immigrante aux États-Unis, celle des Franco-Américains de Woonsocket. Les raisons qui ont motivé notre choix de faire porter cette étude sur ce groupe en particulier sont nombreuses. Tout d'abord, il faut voir que c'est au cours de la période de l'ère progressiste que la Franco-Américanie connaît les heures les plus glorieuses de son histoire. Un peu partout dans les différents centres industriels de la Nouvelle-Angleterre, les quartiers ouvriers affichent un visage français de plus en plus marqué. C'est le cas de Woonsocket qui affiche la proportion de francophones la plus élevée de toutes les villes américaines (75 % de la population totale de la ville qui comptent 50 000 âmes à la fin de la Grande Guerre). Cette ville offre un panorama

³ David Porter, *The Teaching and Significance of American Sport History*, p. 5.

historique idéal pour un chercheur. Berceau de l'idéologie de la survivance française en Amérique, Woonsocket est sans nul doute une excellente candidate pour une analyse micro-historique en bonne et due forme. Enfin, le fait de faire reposer la présente étude sur cette période bien précise de l'histoire s'explique par différentes raisons, notamment par le fait qu'elle coïncide avec les années de gloire de la plus grande vedette sportive locale de tous les temps, Napoléon Lajoie. Aussi, nous prenons en considération le fait qu'au cours de la première décennie du XX^e siècle, l'attention de la population n'est pas encore tournée vers l'Europe et ses batailles, comme ce sera le cas à partir de 1914.

S'inscrivant dans le sillon de l'ethno-histoire née du développement de la nouvelle histoire sociale, cette étude s'insère également dans le courant historiographique qui s'est imposé depuis quelques années et qui s'est inspiré des récents progrès atteints dans l'étude de l'immigration et de l'ethnicité. Dans cette perspective, il s'agit de chercher à circonscrire le groupe dans un espace-temps bien défini et de pénétrer dans l'univers culturel et institutionnel de celui-ci. Cette façon de faire qui sera nôtre permet une meilleure observation des réseaux institutionnels mis sur pied par l'élite franco-américaine.

Loin d'être unidimensionnelle, la vie sociale d'une communauté repose sur un amalgame d'éléments qui interagissent et qui font la singularité de celle-ci. Parmi toutes ses composantes, il en est qui se démarquent par l'ascendant qu'elles exercent sur la population concernée. Pour notre part, nous nous attacherons à la dimension sportive et à l'importance du baseball dans le façonnement de l'identité franco-américaine locale. Ainsi, nous verrons que la pratique de ce sport entraîne une acculturation progressive et constante de la population canadienne-française de Woonsocket. L'analyse de cette

problématique repose principalement sur l'étude d'une source primaire de première importance, *La Tribune* de Woonsocket, quotidien francophone de la ville, de même que sur une documentation riche et variée consacrée à l'histoire de la Franco-Américanité. Également, nous mettrons à contribution les données recueillies au cours d'un voyage d'étude effectué dans les principaux centres d'archives de la ville.

Notre mémoire est ainsi divisé que nous aborderons dans un premier chapitre l'historiographie franco-américaine, suivi d'un survol rapide de l'immigration des Canadiens français vers les villes manufacturières de la Nouvelle-Angleterre. Nous mettrons par la suite en relief le développement de Woonsocket depuis sa fondation jusqu'à sa consécration comme ville industrielle et manufacturière de première importance.

Comme on ne peut traiter d'un phénomène comme celui de l'immigration sans accorder une attention particulière à la conjoncture économique, politique et sociale, nous tracerons aussi un portrait de l'ère progressiste, en insistant sur les mesures proposées par les réformistes afin d'assurer une cohésion sociale sur la base des programmes sportifs et récréationnels. Puisque l'un des objectifs latents de ces programmes est d'assurer une saine intégration des immigrants aux valeurs américaines dominantes, le sport national devient alors un excellent véhicule d'américanisation au cours de cette période charnière de l'histoire des États-Unis. Un survol de l'histoire du baseball et des nombreux travaux qui lui sont consacrés nous permettra par la suite de démontrer toute l'importance de ce sport dans le développement d'une identité unique en Amérique. Nous serons alors à même de débattre des hypothèses qui orienteront nos travaux. Incidemment, nous jugerons de la pertinence de l'idée voulant que la pratique régulière du baseball ait

contribué au renforcement de l'idéologie de la survivance par son côté mobilisateur, avant d'examiner l'hypothèse selon laquelle l'acquisition d'un nouveau type de comportement issu de la société d'accueil témoigne d'une acculturation progressive et inéluctable d'une communauté immigrante. Préférant la deuxième hypothèse à la première, nous nous appliquerons à la démontrer puisqu'elle constitue, en définitive, la pierre d'assise de notre problématique.

CHAPITRE 1

L'HISTORIOGRAPHIE FRANCO-AMÉRICAINNE

Durant près d'un siècle, soit du milieu du siècle dernier jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, environ 900 000 personnes ont quitté définitivement le Québec pour aller s'établir au sud de la frontière. La plupart ont élu domicile dans les principaux centres industriels de la Nouvelle-Angleterre. Bien que l'émigration soit une constante dans l'histoire du Québec, il appert que cet exode massif vers l'est des États-Unis constitue un phénomène pour le moins spectaculaire. Par ailleurs, il est surprenant de constater que cet événement central dans l'histoire du Québec et de la Nouvelle-Angleterre n'attire l'attention des universitaires que depuis quelques décennies seulement. Pourtant, ce serait une erreur que de tenir compte uniquement des travaux de ces chercheurs et chercheuses puisque le sujet est débattu depuis fort longtemps. Ainsi, jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, la majorité des livres et des articles consacrés aux Franco-Américains⁴ sont l'œuvre de prêtres et de journalistes impliqués dans la lutte pour la survivance et la promotion de la francité et du catholicisme en Amérique du Nord. Pour cette raison, il nous faut mettre un bémol sur l'idée trop répandue qui veut que la question des Franco-Américains n'ait guère été débattue⁵ avant la parution de la colossale *Histoire des Franco-Américains* de Robert Rumily, en 1958⁶.

⁴ Avec le temps, le terme "Franco-Américains" en est venu à désigner uniquement les descendants d'origine canadienne-française de la Nouvelle-Angleterre, et non ceux du Mid-West, de la Louisiane ou de la Californie.

⁵ Janine Thériault, *La survivance dans le journalisme franco-américain : Wilfrid Beaulieu et Le Travailleur*, Worcester, Massachusetts, 1930-1978, Mémoire de M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1994, p. 1.

⁶ Robert Rumilly, *Histoire des Franco-Américains*, Sous les auspices de l'Union Saint-Jean Baptiste d'Amérique, 1958, 552 p.

L'étude de la Franco-Américanie : du discours polémique à la recherche scientifique (1840-1940)

Certes, la littérature consacrée au phénomène de l'exode des Canadiens français vers les villes américaines connaît plusieurs transformations majeures au cours de cette période. Au début, les discours sont influencés par les débats que suscitent d'un côté comme de l'autre de la frontière le phénomène de l'émigration massive et soutenue des populations francophones du Québec vers les centres industriels de la Nouvelle-Angleterre. S'inquiétant de la *saignée* démographique qui guette la province, les autorités cherchent alors à contrer le mouvement en prônant des solutions telles que la promotion de la colonisation du Nord du Québec et de l'Ouest canadien et l'industrialisation des villes québécoises. De même, plusieurs gens élaborent des scénarios visant la réinsertion des exilés.

Les contemporains sont par ailleurs nombreux à se pencher sur la question et à jauger l'importance du phénomène. Parmi toute la pléiade d'auteurs qui cherchent alors à faire connaître leur opinion et, selon le cas, à soumettre des propositions, mentionnons quelques-uns parmi les plus prolifiques; soit : Laurent-Olivier David, Téléphore Saint-Pierre, Thomas Aimé Chardonnet, Edmond De Nevers, Hugo Dubuque, Honoré Beaugrand et Jean-Frédéric Audet, pour ne nommer que ceux-là⁷. Ces gens, issus des milieux intellectuels canadiens-français et franco-américains, tiennent un discours qui s'adapte aux vicissitudes de la conjoncture de l'époque. Tantôt elles avancent des solutions concrètes et élaborées visant le rapatriement des exilés, tantôt elles se posent

⁷ Les textes de ces auteurs sont recensés dans l'ouvrage de Maurice Poteet, *Textes de l'exode*, Montréal, Guérin littérature, 1987, 505 p.

comme les chantres du mythe de la mission providentielle des Canadiens français aux États-Unis.

Ce qu'il importe de retenir, c'est que l'ensemble des travaux et des analyses réalisés par ces auteurs se fondent sur des considérations politiques surannées et ne peuvent, par conséquent, être analysés en tant qu'ouvrages historiques. Faut-il rappeler que la plupart des travaux dont il est question sont rédigés au siècle dernier, au moment même où l'exode des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre bat son plein. Or, comme on le sait, l'histoire ne naît et ne prend tout son sens que lorsqu'une distance et une volonté critique s'établissent. Pour cette raison, seuls les ouvrages qui répondent à ces critères seront qualifiés d'historiques et feront l'objet d'une analyse au cours du présent chapitre.

Il est vrai, comme nous l'avons mentionné précédemment, que la contribution des auteurs en ce qui a trait à la recherche historique au cours de la première moitié du XX^e siècle ne se compare en rien à ce que nous avons connu depuis près de cinquante ans. De plus, on ne saurait passer outre le fait que la plupart des travaux réalisés depuis le tournant du siècle jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale sont fortement teintés d'un patriotisme visant à inculquer à la garde montante le culte du souvenir et un sentiment de fierté nationale. Cette littérature somme toute hagiographique mérite toutefois l'attention des chercheurs puisqu'un nombre significatif de documents produits à cette époque contiennent des renseignements fort utiles dans la poursuite d'une recherche historique

portant sur l'un ou l'autre des aspects des sociétés franco-américaine.⁸ Ainsi, il nous faut remonter au siècle dernier pour retrouver le premier ouvrage de qualité consacré à la Franco-Américanie. En 1891, paraît l'ouvrage de l'abbé Edouard Hamon, *Les Canadiens-Français de la Nouvelle-Angleterre*⁹, considéré jusqu'à ce jour comme la première analyse pénétrante de l'établissement des communautés canadiennes-françaises dans le nord-est des États-Unis.

Bien que les monographies paroissiales soient le lot d'un grand nombre d'auteurs de l'époque, certains choisissent de s'aventurer hors des sentiers battus. C'est le cas d'Alexandre Bélisle qui publie, en 1911, une étude tout aussi originale qu'intéressante consacrée à la genèse et à l'émancipation de la presse d'expression française en sol américain¹⁰. Solidement documenté, l'ouvrage de Bélisle porte non seulement sur les journaux francophones de la Nouvelle-Angleterre, mais sur l'ensemble des journaux de langue française à l'échelle du pays. Encore aujourd'hui, *l'Histoire de la presse franco-américaine* demeure une référence essentielle pour les spécialistes de la presse ethnique aux États-Unis.

Les premières décennies de ce siècle constituent sans nul doute la période la plus glorieuse de toute l'histoire des Franco-Américains, période qualifiée par plusieurs *d'âge*

⁸ Plusieurs documents renferment des renseignements précieux, notamment au niveau des recensements de paroisses, des actes de naissance et de décès, de même que des répertoires généalogiques. Également, certaines monographies contiennent des images, des cartes et des photos inédites.

⁹ Édouard Hamon, *Les Canadiens-Français de la Nouvelle-Angleterre*, Québec, N. S. Hardy libraire éditeur, 1891, 484 p.

¹⁰ Alexandre Bélisle, *Histoire de la presse franco-américaine*, Worcester, Mass., L'Opinion Publique, 1911, 434 p.

d'or de la Franco-Américanie. Entre 1900 et 1929, les communautés franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre présentent un visage français de plus en plus marqué. Au sein des Petits-Canadas¹¹, on retrouve des églises, des écoles, des collèges, des hôpitaux, des journaux et toute une gamme de services communautaires qui contribuent au renforcement de l'idée de la survivance française en Amérique. Dans cette mouvance, un grand nombre d'auteurs cherchent alors à glorifier l'univers dans lequel ils gravitent par le biais de travaux consacrés à une paroisse franco-catholique. Si, dans l'ensemble, ces publications sont devenues obsolètes en raison des progrès historiographiques enregistrés depuis, il n'en demeure pas moins que certains ouvrages datant de cette époque demeurent, encore aujourd'hui, une source intarissable de renseignements précieux. Spécialiste des questions d'immigration et par le fait même des Franco-Américains, Pierre Anctil recense, dans un recueil bibliographique de première importance, quelques-unes des contributions historiques majeures du début du siècle¹². À l'aube de la Grande Guerre, deux travaux d'une grande qualité paraissent simultanément. Tout d'abord, Denis-Michel Aristide Magnan dresse un portrait de *l'Histoire de la race française aux États-Unis*¹³, dans laquelle les communautés francophones de la Nouvelle-Angleterre tiennent une place de choix. Au même moment, on assiste à la consécration d'un genre littéraire alors très en vogue, soit celui de l'histoire des paroisses franco-américaines de Nouvelle-Angleterre. Incidemment, l'œuvre de Louis Lalande relatant l'histoire de la paroisse de Saint-Antoine

¹¹ Il s'agit du nom donné aux quartiers de certaines villes où les francophones représentent une partie importante de la population.

¹² Pierre Anctil, *A Franco-American Bibliography*, Bedford, National Materials Development Center, 1979, 137 p.

¹³ Denis-Michel Aristide Magnan, *Histoire de la race française aux États-Unis*, Paris, Charles Ariat, 1913, 386 p.

de New Bedford, Mass.¹⁴, constitue toujours une analyse micro-historique des plus complètes et détaillées.

Si la guerre freine momentanément les envolées lyriques des auteurs franco-américains et québécois, la littérature d'après-guerre ne laisse planer aucun doute quant au désir de l'élite intellectuelle de faire de l'histoire de la francophonie nord-américaine l'une des plus grandiloquente qui soit. C'est le cas de Félix Gatineau qui publie, en 1919, l'histoire d'une paroisse francophone du Massachusetts¹⁵. À la manière de Lalande, Gatineau entraîne le lecteur dans un récit passionnant où les détails judicieux et largement documentés ne font qu'ajouter à la qualité de l'ouvrage. Quant à Pierre Anctil, il ne tarit aucun éloge à son égard : « ...it is one of the better monographs of all Franco-American Literature, illustrated and well documented »¹⁶.

Bien que la littérature d'expression française se porte mieux que jamais au sud du 45° parallèle, un malaise profond est toutefois sur le point d'éclater au grand jour, minant du même coup l'équilibre social des bastions francophones. D'un côté, il y a les partisans de la survivance modérée qui croient que l'américanisation progressive des Franco-Américains est inéluctable et qu'elle s'avère un gage de réussite et d'avancement social. De l'autre côté, il y a ceux pour qui la survivance française aux États-Unis constitue une véritable question de vie ou de mort. Le malaise éclate au grand jour lors de la désormais

¹⁴ Louis Lalande, *Saint-Antoine de New Bedford*, Mass., Montréal, Imprimerie de Messenger, Montréal, 1913, 174 p.

¹⁵ Félix Gatineau, *Histoire des Franco-Américains de Southbridge*, Mass., Framingham, Lakeview Press, 1919, 293 p.

¹⁶ Anctil, *op. cit.*, p. 7.

célèbre *Crise de La Sentinelle*¹⁷ qui divise la Franco-Américanie en deux camps viscéralement opposés durant le milieu des années vingt. Ces événements laisseront une trace indélébile, changeant à jamais le visage franco-américain.

À partir de cet instant, les militants radicaux, ceux qui prônent la survivance du fait français aux États-Unis, cèdent progressivement le pas aux éléments plus modérés. Des voix, jusque-là étouffées par le discours des radicaux, se font entendre. C'est par ailleurs à la faveur du schisme provoqué par la *Crise de La Sentinelle* que l'on assiste à un remaniement du discours des auteurs. Les leaders des années trente projettent un regard plus critique que ne l'ont fait leurs prédécesseurs en ce qui a trait aux questions épineuses que sont celles de la survivance et de la promotion du réseau institutionnel canadien-français. Ce regard lucide, voire critique, on le retrouve notamment dans le travail de Josaphat Benoît¹⁸ ainsi que dans le grand nombre de travaux présentés au Deuxième Congrès de la langue française tenu à Québec en 1937. Mgr Adrien Verrette, spécialiste de l'histoire des Franco-Américains, publie, en 1939, un recueil des travaux présentés deux ans auparavant. Prolifique, il investit également son temps et ses énergies dans le

¹⁷ La *Crise de La Sentinelle* est le résultat d'une lutte menée par une société secrète de Woonsocket, (les Croisés), contre l'Évêque irlandais du diocèse de Providence. Le cœur du litige réside dans le fait que l'épiscopat anglophone cherche à gérer les fonds octroyés par le gouvernement pour la construction des écoles et des collèges du diocèse. Craignant que le français n'ait qu'une bien faible résonance au sein de ces institutions, des leaders franco-américains entreprennent un combat contre Mgr Hickey et les tenants du bilinguisme parmi la population franco-américaine. Entre 1924 et 1928, les sentinellistes (La Sentinelle étant le nom du journal des Croisés) et les anti-sentinellistes se livrent une lutte sans merci qui se termine par l'excommunication des sentinellistes et par la mise à l'index de *La Sentinelle*. Voir Richard Sorrell, *The Sentinelle Affair (1924-1929) and Militant Survivance. The Franco-American Experience in Woonsocket, Rhode Island*, Thèse de Ph.D. (Histoire), New York-Buffalo, 1975, 484 p. Yves Roby, *Les Franco-Américains 1790-1930*, Québec, les éditions du Septentrion, 1990, 434 p. François Weil, *Les Franco-Américains*, Paris, Belin, 1989, 251 p.

¹⁸ Josaphat Benoît, *L'âme franco-américaine*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, 226 p.

parachèvement de l'une des plus importantes collections consacrées à l'histoire franco-américaine.¹⁹

L'analyse de Mgr Adrien Verrette et de ses contemporains est en rupture avec celle des pionniers de la discipline. Forts du recul temporel et d'un cadre analytique plus rigoureux, plusieurs études offrent une perspective historique plus juste, globale et mieux nuancée. Si les études en français continuent d'être dominantes, les historiens américains commencent toutefois à s'intéresser à l'histoire des communautés immigrantes qui ont contribué à faire des États-Unis la puissance économique industrielle qu'ils sont devenus.

Impressionnés par le phénomène de la survivance franco-américaine, ces auteurs visent d'abord et avant tout un lectorat anglophone que n'atteignent pas les auteurs québécois ou franco-américains. Cette situation est par ailleurs décrite par l'un d'entre eux, le professeur Edward B. Ham, qui reproche aux élites franco-américaines de ne pas promouvoir adéquatement leur cause : « ...la tâche de faire valoir votre survivance aux yeux des Anglo-Américains (et des Franco-Américains) vous incombe à vous »²⁰.

Dans la même optique, Ham s'inquiète du peu d'attrait que revêt l'histoire des Franco-Américains parmi ses compatriotes. À cet effet, il est vrai que les historiens

¹⁹ La collection *Vie Franco-Américaine* publiée par Le comité permanent de la survivance française en Amérique est sans contredit la plus complète et la plus riche destinée à l'histoire des Franco-Américains. Chroniqueur invétéré, Verrette est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages (monographies paroissiales, articles, conférences) qui conservent une place de choix dans l'historiographie franco-américaine.

²⁰ Edward Billings Ham, « En marge de la survivance franco-américaine »; « in » *Le Canada français*; Québec, nov. 1939, vol. XXVII, n° 3, pp. 261-280.

américains ignorent alors, à toute fin pratique, de larges pans de l'histoire des communautés francophones de Nouvelle-Angleterre. Néanmoins, certains d'entre eux, sans doute plus téméraires, investissent ce champ de recherche afin de mettre en lumière l'importance des mouvements migratoires, et ce, tant au Canada qu'aux États-Unis. C'est le cas de Marcus Lee Hansen qui publie, en 1940, une étude sur le sujet²¹.

À l'aube de la Deuxième Guerre mondiale, la société franco-américaine, à l'instar de toutes les sociétés occidentales, vit une profonde mutation. *L'âge d'or* de la francophonie américaine est bel et bien révolu. Entraînés dans le tourbillon des transformations profondes que vit la société américaine, les Franco-Américains sont en proie à un processus d'acculturation et d'assimilation qui est sur le point de faire des ravages.

Le développement de la recherche historique (1940-1980)

Les déplacements massifs de population causés par la guerre, les transformations économiques régionales et les programmes de rénovation urbaine affaiblissent les groupements franco-américains dont les membres subissent la séduction du « rêve américain » véhiculé par la radio et la télévision. Au sein des Petits-Canadas, le fossé séparant les jeunes des aînés ne cesse de s'élargir²². Pendant que ces derniers s'accrochent avec nostalgie à un passé qu'ils glorifient, les jeunes s'interrogent sur leur avenir. Que

²¹ Marcus Lee Hansen, *The Mingling of the Canadian and American Peoples*, New Haven, Yale University Press, 1940, 274 p.

²² Jacques Ducharme, « Après trente ans », *Les Franco-Américains*. La promesse du passé, les réalités du présent, Colloque coordonné par le National Materials Development Center for French and Portuguese.

conserver et transmettre de l'héritage de leurs parents et grands-parents?²³ Dans cette tourmente, l'intérêt suscité par le destin des Franco-Américains amène un nombre sans cesse croissant de chercheurs à s'intéresser à la question. Le thème de la survivance, jusque-là prédominant au sein de la littérature, ne semble plus faire l'unanimité²⁴. En fait, avec son repli, il ne semble plus y avoir de thème unificateur.

Malgré la multiplicité des axes de recherche, on peut néanmoins voir qu'à partir de ce moment, et tout au cours des décennies subséquentes, l'étude du phénomène de l'émigration devient un thème de plus en plus populaire²⁵. Déjà, en 1947, Adrien Robitaille consacre ses travaux à la mesure et à l'analyse du phénomène migratoire des populations francophones du Québec vers les villes industrielles du nord-est des États-Unis²⁶. La littérature d'après-guerre consacrée à l'analyse de l'émigration contraste sérieusement avec celle des pionniers de la discipline. Ainsi, Robitaille cherche à démontrer les motivations profondes des émigrants en amenant une série de statistiques sans jamais chercher à discréditer les Canadiens français qui ont quitté leur patrie dans l'espoir de connaître une qualité de vie meilleure à l'étranger²⁷.

²³ Ernest D'Amours, « L'avenir de la culture française en Amérique du Nord », *Le Canado-américain*, 3, 2-3, 1962, pp. 14-20.

²⁴ On retrouve néanmoins le thème de la survivance au centre de quelques études importantes dont celle de Robert Rumilly, *Histoire des Franco-Américains*, et de Mason Wade, *The French Parish and Survivance in Nineteenth Century New England*.

²⁵ Roby, *op. cit.*, p. 117.

²⁶ Adrien Robitaille, « L'émigration canadienne aux États-Unis », *Relations*, VII, 75, mars 1947, p. 87.

²⁷ *Ibid.*

L'évolution historiographique qui marque le milieu du siècle ne fait aucun doute. Ce faisant, il peut paraître surprenant de constater que ce soit la parution du livre de Robert Rumilly, en 1958, qui constitue le fait le plus marquant. Dénigrée et critiquée par certains, défendue et encensée par d'autres, *L'Histoire des Franco-Américains*, de Rumilly, n'en finit pas de susciter des débats et d'animer de vives discussions parmi les historiens de tout acabit. Si elle n'a pas l'heur de plaire à tous les historiens, l'œuvre de Rumilly ne constitue pas moins une pièce d'anthologie historique importante, et ce, en dépit de son caractère hagiographique²⁸.

Les années 1960 amènent l'histoire et les historiens à se redéfinir. De nouvelles approches modifient, enrichissent et bouleversent les secteurs traditionnels de l'histoire qui subissent l'influence grandissante des sciences sociales. De plus en plus, on délaisse l'histoire événementielle et politique pour se pencher sur le vécu quotidien des groupes sociaux et des individus. La nouvelle histoire sociale s'ouvre donc à un éventail de champs d'étude qui privilégient l'humain dans toutes ses dimensions et qui s'attardent notamment au vécu des populations confrontées aux réalités des sociétés industrielles. Cette nouvelle approche, inspirée des cadres analytiques élaborés par certains historiens britanniques²⁹, se traduit par un intérêt marqué pour l'ensemble de la classe ouvrière américaine, incitant par le fait même les chercheurs à s'intéresser au phénomène de l'immigration et à ses gens. Dans le sillon de ces transformations, un nombre sans cesse grandissant de chercheurs provenant majoritairement des sciences humaines et sociales a

²⁸ Il faut savoir que l'ouvrage de Rumilly est subventionné par l'Union Saint-Jean Baptiste d'Amérique, dont la mission est de promouvoir la survivance du fait français aux États-Unis.

²⁹ On fait référence notamment au travail de E.P. Thompson, *The Making of the English Working Class*, London, Penguin Books, 1963, 944 p.

contribué à l'avancement de la connaissance par des travaux scientifiques. Parmi ceux-là, nommons ceux d'Albert Faucher, de Gilles Paquet, de Ralph Vicero et de Yolande Lavoie³⁰. Le travail de ces auteurs est d'autant plus intéressant qu'il repose sur des cadres analytiques distincts³¹. Il va sans dire que l'étude de Vicero demeure encore aujourd'hui l'un des fleurons de la nouvelle histoire sociale. Pour leur part, Faucher, Paquet et Lavoie ont su développer, dans une optique de démographie historique, des méthodes afin de mesurer l'ampleur des mouvements migratoires³². Inutile de mentionner que leurs travaux constituent toujours un point de repère essentiel en raison de la richesse des données et du cadre d'ensemble qu'ils ont su élaborer.

Le phénomène marquant de cette époque est sans contredit le mouvement en faveur des droits civiques. Tout comme les groupements féministes le feront quelques années plus tard, les représentants des différentes communautés ethniques américaines (en grande majorité des Afro-Américains) cherchent à se forger une place au sein de la société, notamment par la promotion du pluralisme culturel et par la découverte d'un passé

³⁰ Albert Faucher, « L'émigration des Canadiens-français au XIX^e siècle : position du problème et perspectives », *Recherches sociographiques*, 5, 3 (septembre-décembre 1964) ; Gilles Paquet, « L'émigration des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre, 1870-1910 : prises de vue quantitatives », *Recherches sociographiques*, 5, 3 (septembre-décembre 1964) ; Ralph Vicero, « Immigrations of French Canadians to New England, 1840-1900, A Geographical Analysis », Thèse de PH.D.(Géographie), University of Wisconsin, 1968 ; Yolande Lavoie, *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930. Mesures du phénomène*. Montréal, P.U.M., 1972.

³¹ Les auteurs dont il est question appartiennent à des champs disciplinaires différents. Ralph Vicero, Américain d'origine, est d'abord et avant tout un géographe. Albert Faucher est, quant à lui, sociologue, alors que Gilles Paquet peut être considéré à juste titre comme un *economic historian*. Enfin, Yolande Lavoie se spécialise en démographie historique.

³² Bruno Ramirez, « Émigration et Franco-Américanisme. Bilan des recherches historiques », dans Dean Louder, dir. *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, p. 4.

valorisant. Les chercheurs en sciences humaines, et à plus forte raison les historiens, réagissent aux transformations de la société. Dès lors, on interroge le passé à partir des inquiétudes et des aspirations contemporaines. Finie l'historiographie de l'encensement. Plutôt, on concentre les efforts sur l'étude des conditions de vie des travailleurs, sur leur adaptation à un milieu de vie étranger, sur leurs valeurs et sur les institutions qui les entourent³³. Le raffinement de la discipline qui s'enrichit des procédés de travail des spécialités connexes (géographie, anthropologie, sociologie) permet à un nombre toujours plus grand d'historiens d'investir de nouvelles avenues de recherche. Cette façon de *faire* et de reconstituer l'histoire amène bientôt plusieurs spécialistes de l'histoire des Franco-Américains à repousser encore plus loin les limites de la connaissance tout en pavant la voie à une multitude de travaux qui feront de l'histoire des Franco-Américains un champ d'étude à part entière. À cet effet, il nous faut rapporter ici les propos de Jean Lamarre qui, en quelques lignes, résume mieux que quiconque l'incidence véritable de ces transformations :

« Ces études ont permis à la fois de pénétrer la réalité ouvrière des immigrants qui avait été jusque-là occultée par l'historiographie traditionnelle et d'évaluer l'impact de l'immigration sur les immigrants eux-mêmes³⁴ ».

Les progrès réalisés à l'époque sont en grande partie attribuables aux historiens et historiennes qui ont su orienter l'essentiel de leurs travaux autour des thèmes charnières de

³³ Roby, *op. cit.*, p. 118.

³⁴ Jean Lamarre, *La migration des Canadiens-français vers le Michigan, 1840-1914. Leur contribution au développement socio-économique de la région*, Thèse de Ph. D. (Histoire), Université de Montréal, 1995, p. 32.

la nouvelle histoire sociale que sont l'ethnicité et l'histoire des travailleurs. Ces gens, ce sont Tamara K. Hareven, Daniel Walkowitz, John T. Cumbler, Frances Early et Pierre Anctil³⁵. Incidemment, on peut expliquer le *retard* de l'historiographie québécoise par le fait que ce sont les chercheurs américains qui ont tout d'abord su reconnaître les multiples possibilités de ces nouveaux cadres d'analyse pour l'histoire des Franco-Américains.

Sans contredit, les progrès historiographiques réalisés au cours de cette période ont permis d'élargir le bassin de connaissances relatives aux communautés franco-américaines. Ainsi, à partir des années 1980, l'engouement se fait ressentir de plus en plus, notamment au sein de la communauté historienne où de plus en plus d'étudiants et d'étudiantes entreprennent des programmes de maîtrise et d'études doctorales sur le sujet. Est-il besoin de mentionner que l'histoire des Franco-Américains est, depuis, partie prenante de ce courant historiographique, et ce, tant au Québec qu'aux États-Unis ?

État de la recherche et perspectives d'avenir

« Pendant les vingt dernières années, l'histoire des Franco-Américains a subi une transformation, passant d'un sujet marginal dont l'intérêt se limitait à un cercle restreint de

³⁵ Tamara K. Hareven et Randolph Langenbach, *Amoskeag : Life and Work in an American Factory City*, New York, Pantheon Books, 1978 ; Tamara K. Hareven, *Family Time and Industrial Time : The Relationship Between the Family and Work in an Industrial Community*, Cambridge, C.U.P., 1982 ; Daniel Walkowitz, *Worker City, Company Town : Iron and Cotton Workers Protest in Troy and Cohoes, Urbana*, U.I.P., 1978 ; John T. Cumbler, *Working Class Community in Industrial America*, Westport, Greenwood Press, 1979 ; Frances Early, *French Canadian Beginnings in an American Community : Lowell, Mass.*, Thèse de Ph. D. (Histoire), Université Concordia, 1979 ; Pierre Anctil, *Aspects of Class Ideology in a New England Ethnic Minority*, Thèse de doctorat, (Anthropologie), New School for Social Research, 1980.

chercheurs à un champ de recherche qui, aujourd'hui, paraît de plus en plus intégré à l'historiographie nationale »³⁶. Tel est le constat fait, il y a quelques années, par Bruno Ramirez, professeur d'histoire américaine et spécialiste des questions touchant la Franco-Américanie. Pour sa part, François Weil, spécialiste lui-aussi de l'histoire franco-américaine, renchérisait en ces termes :

« L'historiographie des Franco-Américains a été complètement bouleversée en deux décennies et notre perception de l'expérience ethnique du groupe en a été modifiée³⁷ ».

Pour appuyer les dires de ces deux experts, mentionnons qu'au cours de cette période, une quantité impressionnante d'articles, de monographies et de thèses universitaires ont été publiés, au Québec comme ailleurs, attestant par le fait même de la popularité croissante du sujet. Prenons tout d'abord certains des ouvrages les plus marquants qui ont été produits au Québec au cours des dernières années. Comme le mentionne le professeur Ramirez :

« Si, aux États-Unis, les recherches historiques sur les Franco-Américains étaient, au début des années 1980, bien amorcées, au Québec, on en était encore aux premiers pas³⁸ ».

Or, c'est précisément à partir de ce moment que l'on assiste à une prolifération marquée d'études de toutes sortes concernant l'expérience des descendants canadiens français aux États-Unis. Pour un, Normand Lafleur consacre son travail à l'analyse de la vie ouvrière des Franco-Américains dans un ouvrage intitulé *Les Chinois de l'Est*, publié

³⁶ Bruno Ramirez, « Émigration et Franco-Américanie. Bilan des recherches historiques », dans Dean Louder, dir., *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, Sainte-Foy, P.U.L., 1991, p. 3.

³⁷ François Weil, *op. cit.*, p. 277.

³⁸ Ramirez, *op. cit.*, p. 7.

en 1981³⁹. Puis, en 1985, sont publiées deux études importantes, soit celle élaborée conjointement par Bruno Ramirez et Jean Lamarre, *Du Québec vers les États-Unis*⁴⁰, et celle de Jacques Rouillard, *Ah les États !*⁴¹. Quelques années plus tard, paraît l'étude de Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*⁴², qui s'avère un ouvrage de synthèse des plus complets. Enfin, en 1991, Bruno Ramirez⁴³ récidive en publiant cette fois un ouvrage consacré à l'analyse de deux des principaux mouvements migratoires de l'histoire européenne et nord-américaine dont les pôles géographiques sont le sud de l'Italie, le Québec et la Nouvelle-Angleterre⁴⁴. Quant à Pierre Anctil, il faut mentionner qu'après la publication d'un recueil bibliographique et d'une thèse de doctorat au tournant des années 1980, il s'est lentement détourné de l'étude des communautés franco-américaines pour se concentrer sur l'histoire des Juifs au Québec. Néanmoins, il a contribué à l'avancement de la recherche par la publication de quelques articles touchant certains aspects de la Franco-Américanie⁴⁵.

³⁹ Normand Lafleur, *Les Chinois de l'Est*, Montréal, Leméac, 1981.

⁴⁰ Bruno Ramirez et Jean Lamarre, « Du Québec vers les États-Unis : l'étude des lieux d'origine », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 38, 3 (hiver 1985).

⁴¹ Jacques Rouillard, *Ah Les États !* Montréal, Boréal Express, 1985.

⁴² Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1990.

⁴³ Les cadres conceptuels élaborés par Bruno Ramirez s'inspirent en grande partie des concepts analytiques propres à l'histoire sociale, notamment en ce qui a trait à l'importance de l'ethnicité comme phénomène qui *pénètre* les relations sociales, pour reprendre son expression.

⁴⁴ Bruno Ramirez, *Par Monts et par vaux. Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique, 1860-1914*, Montréal, Boréal, 1991.

⁴⁵ Notons les articles suivants : « Un point tournant dans l'histoire du Québec : l'épisode des *Chinese of the Eastern States* » de 1881, dans *Recherches sociographiques*, Québec, vol. XXII, n° 1, janvier-avril 1981, p. 125-131 ; « L'identité de l'immigrant québécois en Nouvelle-Angleterre : le rapport Wright de 1882 », dans *Recherches sociographiques*, Québec, vol. XXII, n° 3, septembre-décembre 1981, p. 331-360 ; « La Franco-Américanie et le Québec : une solidarité à réinventer », dans *l'Action nationale*, Montréal, vol. LXXX, n° 6, juin 1990, p. 831-843.

Comme on peut le constater, la recherche sur l'histoire des Franco-Américains a fait un saut quantitatif et qualitatif considérable au cours de cette décennie. De plus, il ne faut pas perdre de vue que les titres évoqués ici ne représentent qu'une infime partie du travail qui a été accompli au cours des dernières années. Si la discipline se porte relativement bien de ce côté-ci de la frontière, la situation est tout aussi favorable à l'étranger. D'ailleurs, voici un aperçu partiel des progrès enregistrés récemment aux États-Unis et en Europe.

En quelques années seulement, trois ouvrages majeurs sont venus enrichir l'historiographie franco-américaine du côté sud de la frontière. Tout d'abord, en 1985, Seward Doty livre une étude fort originale et instructive intitulée *The First Franco-Americans : New England Life Histories from the Federal Writer's Project*⁴⁶. L'année suivante, Gérard Brault, un Franco-Américain d'origine, publie un ouvrage de synthèse très important, *The French Canadian Heritage in New England*⁴⁷. À la fin des années 1980, Gary Gerstle présente un livre, *Working Class Americanism*⁴⁸, qui, au dire de Bruno Ramirez, « représente le mieux les préoccupations principales de la New Labour History »⁴⁹. Enfin, comment ne pas souligner la contribution incommensurable de Claire Quintal qui, en plus d'avoir exercé le poste de directrice de l'Institut Français du Collège de l'Assomption à Worcester, est l'auteure de plus d'une quinzaine d'ouvrages consacrés à

⁴⁶ Seward Doty, *The First Franco-Americans : New England Life Histories from the Federal Writer's Project, (1938-1939)*, Orono, University of Maine at Orono Press, 1985.

⁴⁷ Gérard Brault, *The French Canadian Heritage in New England*, Hanover, University Press of New England, 1986.

⁴⁸ Gary Gerstle, *Working Class Americanism : The Politics of Labor in a Textile City, 1914-1960*, Cambridge, C.U.P., 1989.

⁴⁹ Ramirez, *op. cit.*, p. 6.

la vie française aux États-Unis. En terminant, soulignons également l'apport de chercheurs d'outre-Atlantique, dont François Weil, qui publiait, il y a quelques années seulement, un ouvrage de synthèse d'une grande qualité portant sur l'histoire des Franco-Américains⁵⁰.

Comme nous le mentionnions précédemment, les multiples travaux réalisés par les universitaires au cours de cette même période ont permis à la discipline de s'affranchir et d'acquérir les lettres de noblesse qui lui reviennent d'emblée. Nombreux sont ceux et celles qui, d'un côté comme de l'autre de la frontière, ont choisi d'embrasser un sujet d'étude dont très peu de gens, il n'y a encore pas si longtemps, pouvaient se targuer de connaître véritablement. À ce niveau, l'Université Laval à Québec et l'Université de Montréal constituent des institutions de premier plan au chapitre de la transmission du savoir et des connaissances relatives à l'histoire des Franco-Américains⁵¹. Un nombre impressionnant de thèses et de mémoires témoignent éloquemment de la vitalité qui caractérise les efforts des chercheurs dans ces deux universités. Cependant, il ne faudrait

⁵⁰ François Weil, *Les Franco-Américains, 1860-1980*, Paris, Belin, 1989.

⁵¹ Comme il est permis de le constater, plusieurs sujets ont été abordés dans le cadre d'études supérieures menées dans ces deux universités d'importance. Pour ce qui est des études réalisées à l'Université Laval, mentionnons celles de Pierre-Paul Chassé, *Les poètes franco-américains de la Nouvelle-Angleterre*, Thèse de Ph. D., Université Laval, 1968; Jean-Guy Lalonde, *Le mouvement sentinelliste : réflexion sur un problème de survivance*, Mémoire de M.A., (Histoire), Université Laval, 1970; Yves Frenette, *La genèse d'une communauté canadienne-française en Nouvelle-Angleterre : Lewiston, Maine, 1800-1880*, Thèse de Ph. D. (Histoire), Université Laval, 1988. Les études menées à l'université de Montréal au cours de cette même période sont les suivantes : Janine Thériault, *La survivance dans le journalisme franco-américain. Wilfrid Beaulieu et Le Travailleur, Worcester, Massachusetts, 1931-1978*, Mémoire de M.A., (Histoire), Université de Montréal, 1994; Jean Lamarre, *L'émigration des Canadiens français vers le Midwest américain, 1840-1900*, Thèse de Ph. D. (Histoire), Université de Montréal, 1995; Sophie Jacmin, *La représentation de la femme dans trois journaux franco-américains de Nouvelle-Angleterre, 1900-1930*, Mémoire de M.A., Université de Montréal, 1996; Yukari Takai, *Migration, Family and Gender : Longitudinal Analysis of French Canadian Immigrants in Lowell, Mass., 1900-1920*, Thèse de Ph. D. (Histoire), Université de Montréal, 1998.

pas croire que le sujet est l'apanage exclusif des historiennes et historiens québécois puisqu'il fait l'objet d'un nombre considérable de recherches menées dans plusieurs universités américaines. Déjà, en 1968, Ralph Vicero, dont nous avons traité précédemment, ébranlait les préceptes de l'historiographie franco-américaine traditionnelle en présentant le résultat de ses recherches qui, faut-il le rappeler, constituent encore aujourd'hui une référence obligée. Bien sûr, la thèse de Vicero n'est pas la première à porter sur la Franco-Américanité. Loin s'en faut. Force est d'admettre qu'il s'agit toutefois de la première étude qui met véritablement à profit les apports méthodologiques de la nouvelle histoire sociale. Au cours des années 1970, plusieurs thèses s'ajoutent au corpus d'analyses consacrées à l'expérience francophone en sol américain. Cette littérature est marquée à la fois par le détachement qu'affichent les auteurs par rapport à leur objet d'étude et par la rupture qui survient avec l'approche traditionnelle⁵². En fait, les historiens préconisent une multiplicité d'approches et de cadres analytiques qui se traduit par la mise en forme de travaux marqués par un certain éclectisme⁵³. L'histoire des Franco-Américains peut dès lors être perçue comme une constituante à part entière des courants de la nouvelle histoire sociale et du *Labor History*.

⁵² Exception faite des recherches réalisées par Sœur Florence Marie Chevalier, *The Role of French National Societies in the Socio-Cultural Evolution of the Franco-Americans of New England from 1860 to the Present : An Analytical Macro-Sociological Case in Ethnic Integration Based on Current Social System Models*, Thèse de Ph. D. (Sociologie), Catholic University of America, 1972, 386 p.

⁵³ Parmi les études les plus importantes, notons celles de Philip Silvia, *The Spindle City : Labor, politics and Religion in Fall River, Massachusetts, 1870-1905*, Thèse de Ph. D. (Histoire), Fordham University, 1973; Maurice Bellemare, *Social Networks in an Inner City Neighborhood : Woonsocket, Rhode Island*, Thèse de Ph. D. (Histoire), Catholic University of America, 1974; Richard Sorrell, *The Sentinelle Affair (1924-1929) and Militant Survivance : The Franco-American Experience in Woonsocket, Rhode Island*, Thèse de Ph. D. (Histoire), State University of New York at Buffalo, 1975; Peter Haebler, *Habitants in Holyoke : The Development of the French Canadian Community in a Massachusetts City, 1865-1910*, Thèse de Ph. D. (Histoire), University of New Hampshire, 1976; Pierre Anctil, *Aspects of Class Ideology in a New England Ethnic Community : The Franco-Americans of Woonsocket, Rhode Island*, Thèse de Ph. D. (Anthropologie), New School of Research, 1980.

Au cours des dernières années, d'autres travaux sont venus s'ajouter à une littérature toujours plus importante, conférant du même coup à l'histoire des Franco-Américains le statut qui lui permet aujourd'hui de se profiler parmi les champs de recherche de pointe.

Survol des études consacrées à un centre franco-américain d'importance : Woonsocket, R.I.

Ce survol, somme tout assez exhaustif, de l'historiographie franco-américaine nous amène maintenant à nous pencher plus spécifiquement sur l'état de la recherche propre à notre sujet d'étude. L'histoire des immigrants canadiens-français de Woonsocket a fait l'objet d'un nombre substantiel de travaux et de monographies tout au cours de ce siècle. Bien que le contenu des premiers ouvrages publiés constitue un reflet fidèle de l'historiographie de type hagiographique propre à cette période (1900-1960), cela ne devrait en aucun cas occulter le fait que l'information recueillie dans ces documents puisse s'avérer très utile dans le cadre d'un travail comme celui-ci⁵⁴. Néanmoins, ce sont les travaux réalisés au cours des dernières décennies qui nous fourniront l'essentiel des données nécessaires pour mener à bien ce projet.

Les études les plus percutantes à cet effet sont, sans contredit, celles menées dans les différentes universités du nord-est des États-Unis⁵⁵. En 1968, au moment même où

⁵⁴ J.H. Burgess, *City of Woonsocket, Rhode Island, Past and Present, Progress and Prosperity, Souvenir 1907*, Uxbridge, The Transcripts Press, 1907, 48 p.; Marie-Louise Bonier, *Débuts de la colonie franco-américaine de Woonsocket, Rhode Island*, Framingham, Mass., Lakeview Press, 1920, 342 p.; Bessie Bloom Wessel, *An Ethnic Survey of Woonsocket, Rhode Island*, Chicago, U.C.P., 1931, 290 p; Thomas Cullen, *The Catholic Church of Rhode Island*, North Providence, The Franciscan Missionaries of Mary, 1936, 482 p.

⁵⁵ Il faut néanmoins souligner l'apport remarquable de Marie-Louise Bonier qui livrait, en 1920, une étude fort complète sur l'histoire de Woonsocket. Le livre, intitulé *Débuts de la colonie franco-américaine de Woonsocket*, contient une multitude d'informations et de photos inédites

Ralph Vicero présente le résultat de ses recherches, Léon Bouvier et Inge Corless empruntent les cadres méthodologiques inhérents à la démographie historique afin de tracer un portrait fidèle de l'histoire des principales villes du Rhode Island⁵⁶. En proposant un profil ethnique des différentes agglomérations de l'État, les auteurs mettent en lumière l'apport très important des Canadiens français dans l'histoire de ces communautés, dont celle de Woonsocket. Quelques années plus tard, la ville est une fois de plus au cœur d'une étude historique centrée cette fois sur ses réseaux sociaux et sur la diversité culturelle attenante à ses quartiers⁵⁷. La thèse de Marcel Bellemare vient appuyer l'idée qui veut que l'immigration canadienne-française ait forgé le caractère véritable de Woonsocket, idée reprise par Richard Sorrell qui démontre, dans une étude portant sur la crise de La Sentinelle, toute l'importance que revêt l'ethnicité dans le destin peu commun de cette ville⁵⁸.

La tenue de cérémonies commémoratives lors des activités du bicentenaire de la déclaration d'indépendance des États-Unis incite un grand nombre d'auteurs à vouloir faire revivre le passé. Sheila Steinberg et Cathleen McGuigan publient alors un recueil

de même qu'un relevé généalogique des 117 premières familles canadiennes-françaises à Woonsocket. Pour ces raisons, il nous faut considérer l'œuvre de Marie-Louise Bonier pour ce qu'elle est véritablement, soit une pièce d'anthologie de première importance consacrée à l'histoire de la présence française à Woonsocket.

⁵⁶ Léon Bouvier et Inge Corless, *An Ethnic Profile of the State of Rhode Island*, Kingston, University of Rhode Island, 1968, 39 p.

⁵⁷ Marcel Bellemare, *Social Networks in an Inner City Neighborhood : Woonsocket, Rhode Island*, Thèse de Ph. D. (Histoire), The Catholic University of America, 1974, 260 p.

⁵⁸ Richard Sorrell, *The Sentinelle Affair (1924-1929) and Militant Survivance : The Franco-Americans Experience in Woonsocket, Rhode Island*. Thèse de Ph. D. (Histoire), State University of New-York at Buffalo, 1975, 484 p.

bibliographique de toute la littérature consacrée à l'histoire du Rhode Island⁵⁹, dans laquelle la région de la Blackstone⁶⁰ joue un rôle de premier plan. Alton P. Thomas publie, au cours de la même année, un ouvrage construit à partir d'un recueil de plusieurs articles tirés du principal quotidien anglophone de la ville, le *Woonsocket Call*, et de plusieurs photos puisées dans les différents fonds d'archives disponibles⁶¹. Bien que le contenu de ce dernier ouvrage souffre un tant soi peu de l'ethnocentrisme qui sous-tend la réflexion de l'auteur, *Woonsockets Highlights of History* ne contient pas moins des données intéressantes quant à la diversité culturelle née de l'interaction des différentes communautés de la ville (américaine, irlandaise, canadienne). Cet ouvrage constitue en quelque sorte le parachèvement d'un travail amorcé quelques années auparavant, ce qui avait permis à Thomas d'étayer ses connaissances à l'intérieur d'un livre également consacré à l'histoire de Woonsocket⁶².

Au cours des dernières années, un auteur important, Pierre Ancil, est venu ponctuer l'historiographie franco-américaine d'une contribution remarquable. Spécialiste de l'histoire de l'immigration, il a permis à la discipline de s'enrichir non seulement de ses travaux, mais aussi de son approche et de ses méthodes. C'est d'abord par la publication

⁵⁹ Sheila Steinberg et Cathleen McGuigan, *Rhode Island : An Historical Guide*, Providence, Rhode Island Bicentennial Foundation, 1976.

⁶⁰ Depuis son commencement, à Worcester, Mass., jusqu'à son embouchure située dans la baie de Narragansett, la rivière Blackstone arrose successivement les principales villes du Rhode Island que sont Millbury, Sutton, Grafton, Wilkinsonville, Saudersville, Farnumsville, Northbridge, Whitinsville, Uxbridge, Milville, Blackstone, Woonsocket, Manville, Albion, Lonsdale, Valley Falls, Central Falls et Pawtucket.

⁶¹ Alton Pickering Thomas, *Woonsocket's Highlights of History, 1800-1976*, East Providence, Globe Printing Company, 1976, 166 p.

⁶² Alton Pickering Thomas, *Old Woonsocket, Erastus and Documents*, Providence, Mombay Co., 1973, 159 p.

d'un recueil bibliographique de premier ordre qu'il s'immisce dans le giron des chercheurs voués à l'étude de la Franco-Américanité. La parution de sa thèse de doctorat en 1980 ne laisse présager aucun doute quant à sa grande connaissance de l'histoire franco-américaine⁶³. C'est un portrait saisissant de l'histoire de Woonsocket et de ses gens que nous trace celui qui bénéficie des apports manifestes de l'outillage méthodologique propre à l'anthropologie dans l'élaboration de son travail. La contribution de Anctil se mesure beaucoup plus en terme de qualité qu'en terme de quantité, car il faut dire que depuis la parution de sa thèse, il y a bientôt vingt ans, il s'est progressivement détourné du sujet pour finalement réorienter définitivement sa carrière. Néanmoins, au cours de cette période, Anctil a contribué à faire progresser la recherche, en participant notamment à l'élaboration de plusieurs projets d'études portant sur l'expérience des Canadiens français aux États-Unis⁶⁴.

Il va sans dire que Pierre Anctil constitue la référence par excellence en ce qui a trait à l'histoire des Franco-Américains de Woonsocket. Pour cette raison et pour toutes

⁶³ Anctil, *op. cit.*, *Aspects of Class Ideology...*

⁶⁴ Voici les textes et les publications de Pierre Anctil : « Un point tournant de l'histoire du Québec : l'épisode des "Chinese of the Eastern States" de 1881 » dans *Recherches sociographiques*, Québec, Vol. XXII, n° 1, janvier-avril 1981, p. 125-131; « L'identité de l'immigrant québécois en Nouvelle-Angleterre : Le rapport Wright de 1882 » dans *Recherches sociographiques*, Québec, Vol. XXII, n° 3, septembre-décembre 1981, p. 331-360; « La Franco-Américanité ou le Québec d'en bas » (p. 25-39) dans *Du continent perdu à l'archipel retrouvé : le Québec et l'Amérique française*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1983, 292 p. (Dean Louder et Eric Waddell dir.); « Un Québec émigré aux États-Unis » (pp. 131-137) dans *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, 353 p. (Claude Savary dir.); « La Franco-Américanité et le Québec : une solidarité à réinventer » dans *l'Action nationale*, Montréal, Vol. LXXX, n° 6, juin 1990, pp. 831-843; « Brokers of Ethnic Identity. The Franco-American Petty Bourgeoisie of Woonsocket, Rhode Island (1865-1945) » dans *Quebec Studies*, n° 12, Spring/Summer 1991, pp. 33-48; « The Franco-Americans of New England » (pp. 33-52) dans Dean Louder et Eric Waddell dir., *French America. Mobility, Identity and Minority Experience Accross the Continent*, Bâton Rouge, Louisiana State University Press, 1993, 371 p.

celles dont nous venons d'évoquer, nous ne saurions accorder trop d'importance à l'ensemble des études réalisées par cet auteur au cours des deux dernières décennies.

Le bilan que nous avons tracé sur l'état de la recherche sur la Franco-Américanie et sur l'histoire de Woonsocket nous permettra d'aborder consciencieusement ce qui constitue le sujet principal de ce mémoire, soit l'histoire d'une communauté qui n'est plus, — celle des Franco-Américains de Woonsocket. Au cours du prochain chapitre, nous allons nous pencher sur le phénomène de l'émigration massive des Canadiens français en Nouvelle-Angleterre en prenant soin, comme il se doit, de traiter de la spécificité du Rhode Island et de l'un de ses principaux centres, Woonsocket. Puis, au-delà de l'histoire factuelle de l'une des villes les plus importantes du plus petit État américain, nous tracerons un portrait fidèle de Woonsocket et de ses gens avant de démontrer, au cours du chapitre suivant, la singularité d'une ville où le sport, et à plus forte raison le baseball, a longtemps constitué un véritable exutoire moral et physique pour une communauté immigrante en proie à un processus assimilateur.

CHAPITRE 2

WOONSOCKET, R.I. : L'ÉMERGENCE D'UNE PUISSANCE INDUSTRIELLE

Si, comme nous l'avons mentionné précédemment, on ne peut circonscrire un phénomène comme celui de l'émigration dans un espace-temps défini, force nous est d'admettre qu'en dépit de la pérennité des mouvements migratoires, certaines périodes sont plus propices aux déplacements massifs de populations. De façon quasi ininterrompue, ce sont des dizaines de milliers de Canadiens français qui ont emprunté la route des États-Unis depuis le milieu du XIX^e siècle jusqu'à la grande crise économique des années 1930, alors que certains ont choisi de s'établir dans le Midwest (Michigan, Illinois), d'autres ont opté pour le rêve doré que laissait miroiter le soleil de la Californie. Néanmoins, ce sont les six états de la Nouvelle-Angleterre qui se sont avérés la véritable terre d'accueil des exilés canadiens-français. En vérité, la Nouvelle-Angleterre constitue, dans toute l'histoire de l'Amérique, la région ayant accueilli le plus grand flux d'immigrants québécois jamais vu⁶⁵. Ne serait-ce qu'en raison de cette réalité historique, il convient de jeter un coup d'œil attentif aux motifs qui ont *forcé* nombre de Québécois à quitter famille et patrie pour s'installer de façon provisoire, mais bien souvent définitive dans l'un ou l'autre des nombreux centres industriels de la Nouvelle-Angleterre. Tout d'abord, il faut voir que l'exode québécois s'inscrit dans un véritable tourbillon migratoire qui, au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, amène 14 millions d'étrangers aux

⁶⁵ Pierre Anctil, *Aspects of Class Ideology in a New England Ethnic Minority: The Franco-Americans of Woonsocket, Rhode Island. (1865-1929)*, Thèse de Ph. D. (Anthropologie), New School for Social Research, 1980, p. 12.

États-Unis⁶⁶. Au moment même où l'on assiste à un accroissement démographique naturel provoqué par une baisse sensible du taux de mortalité à travers le pays et un taux de natalité qui demeure somme toute élevé, voilà que des vagues d'immigration records déferlent sur les États-Unis. Entre 1900 et 1914, près de 13 millions d'étrangers entrent au pays, ce qui représente plus que trois fois la population totale des états fondateurs⁶⁷. Traditionnellement, l'immigration avait toujours été liée au besoin de peuplement. Or, au début du XX^e, ce n'est plus nécessairement le cas, alors que les politiques d'immigration sont orientées en fonction de l'industrialisation urbaine, conférant aux grands centres américains un nouveau visage. Bien que l'immigration demeure majoritairement européenne, il n'en demeure pas moins qu'elle est variée. De cette population hétérogène, divers groupes immigrants chercheront à recréer un univers en tout point semblable à celui qu'ils ont toujours connu. Ce sera le cas pour les Québécois de la Nouvelle-Angleterre.

L'émigration canadienne-française en Nouvelle-Angleterre

Avant les années 1840, l'émigration canadienne-française sévissait d'abord et avant tout en temps de crise, comme ce fut le cas en 1783, alors qu'un certain nombre de Canadiens ayant combattu auprès des troupes américaines, décidèrent de s'établir au sud de la frontière⁶⁸. De même, aux lendemains des troubles patriotes de 1837-38, plusieurs

⁶⁶ Yves Roby, « Un Québec émigré aux États-Unis : bilan historique », dans *Les rapports entre le Québec et Les États-Unis*, sous la direction de Claude Savary, Québec, IQRC, 1984, p. 108.

⁶⁷ André Kaspi, *Les Américains. Naissance et essor des États-Unis 1607-1945*, Paris, Du Seuil, 1986, p. 244.

⁶⁸ Marie-Louise Bonier, *Débuts de la colonie franco-américaine de Woonsocket, Rhode Island, Framingham, Mass.*, Lakeview Press, 1920, p. 58.

Canadiens français furent alors forcés à l'exil⁶⁹. Pour bien comprendre ce qui survient au tournant des années 1840, il importe de se replacer dans la conjoncture de l'époque afin de bien saisir les enjeux en cause, et ce, d'un côté comme de l'autre de la frontière.

La révolution industrielle qui frappe la Nouvelle-Angleterre et le Rhode Island survient plus d'un demi-siècle après celle de l'Angleterre. Durant plusieurs décennies, les profits générés par l'activité portuaire et le commerce maritime de la côte est des États-Unis incitent les magnats de l'économie locale à poursuivre dans une voie qui, jusqu'alors, leur permet de prospérer sans avoir à courir le risque de s'aventurer hors des sentiers battus. Or, c'est précisément à la faveur d'un ralentissement du rendement de l'économie du commerce maritime que s'amorce, au cours des années 1830-40, un changement de cap important dans tout le nord-est des États-Unis⁷⁰. Le Rhode Island, à l'instar des autres états de la Nouvelle-Angleterre, fait alors un bond de géant en emboîtant le pas de l'industrialisation. En quelques années, l'industrie textile fera de cet état l'un des plus grands centres industriels de l'Amérique du XIX^e siècle, ce que ne manque pas de souligner Pierre Anctil :

« By every measure, capital invested, factories in operation, workers employed, scale and volume of production, the industrial economy expanded prodigiously⁷¹ ».

⁶⁹ Notons les noms de personnalités célèbres, telles que : Louis-Joseph Papineau, Denis-Benjamin Viger, Georges-Étiennes Cartier et Ludger Duvernay, pour ne nommer que ces derniers.

⁷⁰ Anctil, *op. cit.*, p. 35.

⁷¹ Peter J. Coleman, *The Transformation of Rhode Island 1790-1860*, Providence, Brown University Press, American Historical Research Center, 1963, p. 108.

Si la situation semble offrir des perspectives d'avenir intéressantes un peu partout en Nouvelle-Angleterre, la situation est très différente au nord du 45^e parallèle. Au moment même où les états du Nord-Est américain amorce une restructuration majeure de l'infrastructure économique par l'investissement massif de capitaux, l'agriculture de l'est du Canada, sur laquelle repose toujours une importante partie de l'économie canadienne, est en proie à des transformations qui ne sont pas sans affecter ceux et celles qui en dépendent. Incidemment, à partir des années 1830-40, les agriculteurs de la vallée du Saint-Laurent subissent la compétition éprouvante de leurs voisins ontariens et bientôt américains⁷². Les structures coloniales mises en place au cours du XVIII^e siècle par l'administration britannique s'affaiblissent et subissent les contrechocs d'une économie basée sur la libre concurrence. L'instabilité économique suscitée par ces transformations s'ajoute aux durs coups que subissent alors les fermiers de la vallée du Saint-Laurent⁷³.

Enfin, comme si tous ces changements structurels ne suffisaient pas, ajoutons celui de la pénurie de terres agricoles qui sévit alors dans toute la région de la vallée du Saint-Laurent. Contraints de pénétrer toujours plus profondément dans l'arrière-pays afin de défricher de nouvelles terres de moins en moins fertiles, plusieurs décident alors d'abandonner la campagne afin de gagner la ville pour y trouver un métier susceptible, pour un certain temps du moins, *d'entretenir* femme et enfants.

⁷² Anctil, *op. cit.*, p. 45.

⁷³ Les agriculteurs devaient réorienter leur travail en fonction des besoins du marché en plus d'être affectés par des lois visant la propriété foncière. Voir John Dickinson et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, Québec, Septentrion, 1992, p. 156-157.

Les usines des villes de la Nouvelle-Angleterre, qui connaissent alors une croissance somme toute satisfaisante, doivent pouvoir compter sur une main-d'œuvre relativement nombreuse afin de conserver un rendement appréciable. Rapidement, à partir du milieu des années 1840, un bruit court à l'effet qu'une partie de la population active de la vallée du Saint-Laurent est contrainte à *l'exil* en raison de l'extrême rareté des terres agricoles au Canada. À l'affût de toute possibilité d'augmenter la main-d'œuvre et, par le fait même, le rendement des industries en opération, certains patrons d'usines bien en vue de la Nouvelle-Angleterre mandatent alors des agents recruteurs⁷⁴ chargés d'aller colporter la bonne nouvelle du rêve américain un peu partout dans les différents hameaux de la vallée du Saint-Laurent.

Le succès de cette opération se révèle, à toute fin pratique, instantané. La nouvelle voulant que des emplois à profusion soient offerts pour tous à seulement quelques jours de marche⁷⁵ (disait-on) se répand on ne peut plus rapidement. Un peu partout dans la vallée du Saint-Laurent, et à plus forte raison au sud et dans la vallée du Richelieu, des dizaines et des dizaines de familles délaissent leur terre ou un emploi

⁷⁴ Il s'agit, dans la plupart des cas, de Canadiens français ayant émigré aux États-Unis plus tôt au cours du XIX^e siècle. Ces gens, à la solde des patrons d'usines textiles de la Nouvelle-Angleterre, allaient de village en village et de paroisse en paroisse afin de recruter des familles désireuses de vivre sous des cieux plus cléments. Cette propagande était dénoncée de façon virulente par le clergé canadien-français qui voyait des paroisses entières se vider littéralement. De leur côté, les agents recruteurs s'assuraient la grâce des *déserteurs* en leur faisant parapher, au préalable, un contrat assurant un emploi à tous les membres d'une famille avec, en prime, un léger boni pour le voyage.

⁷⁵ À cette époque, les gens qui partaient pour la Nouvelle-Angleterre devaient le faire par chariot. Par la suite, c'est par voie ferroviaire qu'on atteignait les différentes destinations.

précaire afin, pensent plusieurs, d'aller *faire la passe aux États* avant de revenir⁷⁶. On ne saurait trop insister sur ce dernier point puisque de façon générale, les premiers contingents d'émigrés partaient aux États-Unis avec l'idée bien arrêtée de revenir au pays une fois les coffres bien garnis. La réalité sera, pour la plupart, bien différente.

Même si des efforts sont consentis et que des sommes importantes sont investies afin de permettre à l'activité industrielle de s'implanter sur des bases solides, cette dernière connaît inévitablement certains ratés. Avant la Guerre civile, l'activité industrielle de la région, qui en est encore au stade expérimental, est soumise aux fluctuations constantes de l'offre et de la demande⁷⁷. Le caractère fort rudimentaire et souvent dangereux de l'infrastructure industrielle de l'époque n'est pas sans réfréner l'ardeur des plus optimistes. À cet effet, notons l'absence de législations étatiques de même que des heures et des conditions de travail épouvantables (la plupart travaillant en moyenne de 60 à 80 heures par semaine)⁷⁸. Il n'est donc pas surprenant de constater que la plupart des émigrants, plutôt froids à l'idée d'avoir à mener un rythme de vie aussi éreintant, aient exprimé le souhait de revenir au Québec afin de s'offrir un nouveau départ.

En dépit de cette volonté ferme de ne s'établir que temporairement aux États-Unis, on constate qu'en réalité le mouvement qui s'amorce au tournant des années 1840 n'aura de cesse au cours des décennies subséquentes :

⁷⁶ Dans un ouvrage consacré aux travailleurs canadiens-français de l'industrie du textile de la Nouvelle-Angleterre, *Ah! Les États* (voir bibliographie), Jacques Rouillard recense un certain nombre de témoignages de la part des derniers survivants de ce mouvement migratoire qui ont choisi (ou non), de revenir au Québec après un séjour dans l'un ou l'autre des centres industriels de la Nouvelle-Angleterre.

⁷⁷ Anctil, *op. cit.*, p. 41.

⁷⁸ *Ibid.*

« Il est facile de constater que la tendance observée durant la période 1840-1860 se maintient : la plupart des migrants gagnent la partie sud de la Nouvelle-Angleterre à un rythme accéléré. La migration vers le Massachusetts, le Rhode Island et le New Hampshire (sud), qui se situe aux environs de 64% en 1860, atteint près de 80% quarante ans plus tard⁷⁹ ».

Bien qu'il soit possible d'observer une constance dans les mouvements migratoires vers le Nord-Est américain tout au cours de la première moitié du XIX^e siècle, c'est véritablement à partir de 1860 que s'amorce ce que d'aucuns qualifieront à cor et à cri de *saignée démographique*. C'est à la faveur d'un événement extérieur, la Guerre civile américaine, que des centaines et des centaines de familles québécoises choisissent d'aller vivre aux *États*, là où l'industrie de guerre requiert une main-d'œuvre abondante. Ce choix, qui dans bien des cas n'en est pas un, est d'autant plus facilité par un taux de natalité élevé combiné à une rareté accrue de terres arables dans la vallée du Saint-Laurent⁸⁰.

Si les effets dévastateurs de la Guerre civile n'atteignent pas véritablement le Bas-Canada et ses habitants, on ne peut passer sous silence l'importance déterminante qu'aura cette guerre pour la suite de l'histoire. Plus que l'industrie, c'est le visage même de la nation américaine qui est transformé par les affres du conflit le plus meurtrier de toute l'histoire du pays⁸¹. Peu touchées par les difficultés politiques et sociales que connaît le Sud au sortir de ces batailles, les communautés immigrantes de la Nouvelle-Angleterre

⁷⁹ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1776-1930*, Québec, Septentrion, 1990, p. 46.

⁸⁰ Gary Gerstle, *Working-Class Americanism. The Politics of Labor in a Textile City, 1914-1960*, Cambridge, Cambridge University press, 1989, p. 21.

⁸¹ Cette guerre fratricide aura fait, chez les Américains, plus de morts que les deux guerres mondiales et la guerre du Viêt-Nam réunies.

n'en sont pas moins affectées sur le plan économique et au niveau de l'organisation du travail. La fin de la Guerre civile américaine provoque un *boom* industriel sans précédent, générant un besoin de main-d'œuvre toujours grandissant, au sein notamment de l'industrie textile. Les échecs répétés des plans de reconstruction du Sud durant les premières années suivant la guerre contribuent également à l'accélération de la production des usines du Nord. Cette production soutenue nécessite une main-d'œuvre abondante, peu coûteuse et, si possible, *docile*. À ce chapitre, les Canadiens français font figure de candidats idéals, d'autant plus qu'ils n'ont pas à souffrir les interminables traversées en mer que connaissent les Irlandais, les Polonais et les Juifs d'Europe de l'Est qui franchissent alors l'Atlantique dans le but d'une vie meilleure⁸². De plus, à partir du milieu du XIX^e siècle, les nombreuses lignes de chemin de fer construites alors facilitent grandement les déplacements.

L'attrait de la *Blackstone*

L'afflux d'immigrants canadiens-français ne semble vouloir se résorber au lendemain de la Guerre civile américaine. Tout au cours de cette décennie, on peut observer une constance dans la configuration de la main-d'œuvre industrielle en Nouvelle-Angleterre. Comme le démontre Yolande Lavoie⁸³, entre 1860 et 1870, un grand nombre de Québécois viennent se substituer aux Irlandais tout au bas de l'échelle sociale de la Nouvelle-Angleterre. En fait, on estime à 200 000 le nombre de Canadien français qui gagnent les États-Unis au cours de cette décennie, soit 20% de la population totale du Bas-

⁸² André Kaspi, *Les Américains : Naissance et essor des États-Unis*, p. 211

⁸³ Yolande Lavoie, *op. cit.*, page 42.

Canada. Cette époque marque le début du prolétariat industriel en provenance du Québec aux États-Unis⁸⁴.

Ce n'est certes pas par hasard si le Rhode Island et la région de la rivière Blackstone se sont avérés une destination de prédilection pour les Québécois. On ne peut complètement attribuer à la proximité géographique le fait que des dizaines de milliers de familles choisissent alors le plus petit état de la Nouvelle-Angleterre comme terre d'accueil. Il y a plus important encore. Contrairement à l'appareil industriel de la région du Merrimack au Massachusetts qui, soit dit en passant, draine une part importante du flux d'immigrants canadien-français, Woonsocket et les villes limitrophes offrent aux nouveaux arrivants une infrastructure industrielle qui leur est familière. Au lieu d'être une ville construite autour d'une même et immense compagnie, le prolétariat y est plutôt dispersé parmi plusieurs industries de petite et moyenne taille. Sur les 45 usines textiles alors en opération à Woonsocket, seules 5 embauchent plus de 500 personnes ou plus⁸⁵. Pour Pierre Anctil, c'est dans ce dernier élément que résident les véritables motivations des travailleurs à opter pour la région :

« L'une des caractéristique du Rhode Island qui incitera nombre de Québécois à s'y déplacer est la forme même que prend l'industrialisation. Contrairement à la plupart des industries de la vallée de la rivière Merrimack, les factoreries des rivières Blackstone et Pawtuxet, R.I., conserveront longtemps les traits propres aux entreprises artisanales d'antan, tant par leur taille que dans leur mode de fonctionnement⁸⁶ ».

⁸⁴ Anctil, *op. cit.*, p. 41.

⁸⁵ Doty, *op. cit.*, p. 1.

⁸⁶ Anctil, *ibid.*, p. 36.

Le caractère éclaté de l'appareil industriel de la ville favorisera éventuellement la prolifération d'équipes sportives reliées aux usines au tournant du XX^e siècle. À cette époque, les Franco-Américains forment 46% de la main-d'œuvre de la région, ce qui n'est pas sans constituer un irritant pour les syndicats. Évidemment, lorsqu'une force de travail est constituée en grande partie de fils d'immigrants, dont un certain pourcentage de femmes et d'enfants, l'organisation ouvrière peut difficilement trouver preneur, surtout lorsque le degré de spécialisation et de compétence est à son plus bas⁸⁷. À cet effet, un certain nombre d'études révèlent que la ville et ses travailleurs constituent à l'époque un véritable cauchemar pour les dirigeants syndicaux :

« As French-Canadian began to emerge as a majority in cities like Woonsocket, the frequency of labor protest dropped. Between 1886 and 1894, only 5 strikes occurred in Woonsocket, only two broke out in the textile industry. In 1894, a year of massive protest throughout America, the Rhode Island Bureau of Labor recorded no strikes occurred in Woonsocket; only 170 workers belonged to unions⁸⁸. »

Fortement influencés par le clergé franco-catholique de la Nouvelle-Angleterre, les travailleurs perçoivent les syndicats comme un moteur générateur de problèmes et de conflits sociaux beaucoup plus qu'un moyen de défense et de promotion⁸⁹. Dans cette optique, on comprend mieux pourquoi les travailleurs ne sont nullement réfractaires à l'idée de participer aux programmes d'activités sportives mis sur pied par les dirigeants d'usines, conformément à l'idéal progressiste de l'époque. Seulement, les horaires de

⁸⁷ Anctil, *op. cit.*, p. 74.

⁸⁸ Gerstle, *op. cit.*, p. 38...Rhode Island Commission of Industrial Statistics. Ninth Annual Report (Providence, R. I., 1896), 84-93.

⁸⁹ Anctil, *op. cit.*, p. 69.

travail très chargés de la population ouvrière locale ne laissent que très peu de temps aux travailleurs pour pratiquer leur sport favori.

Pour les patrons, il s'agit là d'un heureux problème. Comme le fait remarquer Pierre Anctil, *l'un des facteurs prédominants dans la stabilisation sociale de la force de travail survient lorsque les compagnies prennent conscience de l'importance de fournir des plans d'aménagements du territoire et de voir au développement de l'espace récréationnel*⁹⁰. Pour notre part, nous ajouterons qu'une fois les organisations mises en place, les patrons, afin d'être conséquents avec leur politique de *welfare system*, doivent permettre à leurs employés de jouir de ces *avantages* qu'ils mettent si charitablement à leur disposition. À Woonsocket, cette façon de faire prend la forme d'un demi-congé hebdomadaire au cours de la saison estivale. À partir de 1900, durant les mois de juillet, août et septembre, les jeudis après-midi deviennent des congés au cours desquels les nombreux employés des différentes entreprises de la ville peuvent enfin s'adonner aux plaisirs du baseball.

La singularité de l'infrastructure industrielle de Woonsocket est attribuable à divers facteurs. Afin de bien comprendre un système qui en a fait un modèle d'efficacité durant plusieurs décennies, voyons d'abord comment les industriels ont su mettre à profit les avantages de la configuration des lieux.

⁹⁰ Anctil, *op. cit.*, p. 74.

Une destinée industrielle

Née de la fusion progressive des villes avoisinantes (Bernon, Hamlet, Jenksville, Fairmount, Privilege, Globe et Social), Woonsocket⁹¹ est l'archétype de la petite localité qui connaîtra les phases typiques de développement des hameaux de l'époque, passant successivement à travers les phases pionnière et agricole de son développement⁹². En fait, depuis 1666, arrivée des premiers colons, la ville connaît une émancipation somme toute normale avec la mise en place d'une infrastructure routière et maritime qui laisse présager un destin fortement industriel qui se concrétise au cours du XVIII^e siècle alors que des *Mills* s'établissent progressivement le long de la rivière.⁹³ Fait à souligner, Woonsocket est marquée par l'influence quaker puisqu'une communauté s'établit sur les rives de la rivière Blackstone et fonde, au tournant du XIX^e siècle, les premières véritables institutions de la ville, soit une école, des banques et une bibliothèque⁹⁴.

Sur le plan économique et commercial, on ne saurait trop insister sur l'importance fondamentale de la rivière Blackstone dans le destin industriel de la communauté. En fait, le pouvoir hydro-mécanique généré par les principaux cours d'eau de la région favorise grandement les industries, quelles qu'elles soient. Comme le mentionne Marie-Louise Bonier dans son ouvrage sur l'histoire de Woonsocket :

⁹¹ En langue amérindienne, *Woone-Sucket* signifie *bruit de tonnerre*. Sans aucun doute, le nom s'inspire de la localisation géographique de la ville, puisqu'à la hauteur de Woonsocket, la rivière Blackstone chute de 40 pieds en moins d'un mille. Si le fort courant résonne bruyamment, il explique également la concentration de plusieurs usines tributaires du pouvoir hydro-mécanique qui s'établiront au cours des décennies subséquentes.

⁹² Sorrell, *op. cit.*, p. 1.

⁹³ Bessie Bloom Wessel, *An Ethnic Survey of Woonsocket, Rhode Island*, Chicago, University of Chicago Press, 1931, p. 1.

⁹⁴ *Ibid.*

« On peut dire que c'est aux Rivières Blackstone, Peter et Mills que Woonsocket doit son existence et sa prospérité. Tandis que la Blackstone servait de force motrice à la scierie du premier colon, la rivière Peter fournissait le pouvoir nécessaire à la fonderie bâtie sur ses rives et faisait tourner les meules d'un moulin situé à Little Creek⁹⁵ ».

Bien que fort courte (60 milles approximativement) comparativement à bien des cours d'eau, plus d'une centaine de manufacturiers l'utiliseront à un moment ou à un autre, ce qui atteste de son importance sur le plan industriel⁹⁶

Si la ville doit en grande partie son émancipation à sa localisation géographique, la venue d'un immigrant anglais à la fin du XVIII^e siècle, Samuel Slater, n'est pas étrangère, elle non plus, au développement fulgurant que connaît Woonsocket tout au cours du XIX^e siècle. En quelques années seulement, Slater devient le principal employeur de la région en implantant et en récupérant un nombre considérable d'usines⁹⁷. À cet effet, notons que la première industrie d'envergure à s'établir à Woonsocket est la *Social Manufacturing Co.* en 1810⁹⁸. Puis, en 1812, à la faveur de la guerre qui oppose les États-Unis à la Grande-Bretagne, la première industrie permanente voit le jour sur les rives de la Blackstone. L'importance de ces dernières ne réside pas tant dans leur nature et dans leur taille comme dans leur positionnement géographique. Ainsi, en regardant l'établissement progressif des familles d'émigrants canadiens français qui, dès 1815,

⁹⁵ Bonier, *ibid.*, p. 38.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 58.

⁹⁷ Wessel, *op. cit.*, p. 2.

⁹⁸ Bellemare, *op. cit.*, p. 1.

commencent à affluer⁹⁹, on constate que *Social Corner*, nom d'emplacement de ces premières usines d'importance, deviendra l'un des Petits-Canadas les plus célèbres de toute la Nouvelle-Angleterre. Incidemment, c'est là que s'établiront les premières familles émigrantes au cours des années 1820-1830¹⁰⁰. Malgré le caractère fort rudimentaire de l'appareil industriel de l'époque, des signes probants quant à la destinée manufacturière de la région viennent renforcer la conviction de ces immigrants en ce qui a trait à la prospérité potentielle de leur terre d'accueil. Toutefois, c'est le parachèvement de la ligne de chemin de fer *Providence and Worcester Railroad* qui permet à la ville de franchir ses premiers pas comme géant de l'industrialisation au cours des années 1840¹⁰¹.

Une présence française marquée

Même si les plus gros contingents d'émigrants québécois déferlent sur Woonsocket après la Guerre civile, l'immigration canadienne-française ne se dément pas pour autant. En 1842, année du recensement, on compte déjà plusieurs familles québécoises au sein d'une population totale de 2000 habitants. Pour la plupart, ces familles proviennent de la région de la Rivière Richelieu. Selon Marie-Louise Bonier,

⁹⁹ Parmi ceux-là, mentionnons les noms de François Proulx, Joseph Mayer, Pierre et Joseph Arseneault. En jetant un coup d'œil sur les listes de recensement de la ville pour 1842, ils apparaissent sous les noms de Francis Prew, Joseph Miet, Peter Snow et Joseph Snow. (Bonier, *op. cit.*, p. 1).

¹⁰⁰ Les études portant sur l'histoire de la ville accordent généralement une attention particulière à la vitalité de la vie française dans ce quartier renommé de Woonsocket. Dans son étude traitant de l'importance des réseaux sociaux à l'intérieur de la ville, Marcel Bellemare met en relief le caractère profondément français de *Social* en ces termes : *Coin Social was synonymous with French-Canadians in Woonsocket, and it became famous throughout New England and even beyond for its political rallies and religious controversies, as well as for its theatre district and night life center. French was then as generally spoken there as it was in Montreal. Social was known far and wide for there family reunions and its frequent visiting among neighbourhood clubs and fraternal associations flourished.* (p. 73).

¹⁰¹ Wessel, *op. cit.*, p. 2.

plus de la moitié des 117 premières familles à venir s'établir à Woonsocket proviendraient de cette région, dont 23 de St-Ours¹⁰².

L'afflux constant de travailleurs canadiens-français dans les usines sises sur les rives de la rivière Blackstone modifie, en quelques années seulement, le portrait de Woonsocket. Progressivement, les Canadiens français cherchent à tisser des liens, à créer des réseaux afin de retrouver ce qu'ils ont été contraints de laisser à quelques centaines de kilomètres au nord. Un pas de géant est franchi lorsque, en 1868, des gens issus de l'élite francophone locale fonde la *Société Saint-Jean Baptiste de Woonsocket*¹⁰³. Cette société de secours mutuel est à l'origine d'une prolifération rapide de sociétés et d'associations diverses tout au cours des décennies subséquentes. L'appartenance religieuse s'avère également l'un des principaux traits caractéristiques des Canadiens français de Woonsocket pour qui la paroisse constitue la pierre d'assise de l'essor communautaire. En 1873, on fonde la première paroisse franco-catholique, la paroisse du Précieux-Sang. Dès lors, le visage de la ville sera marqué à tout jamais par la vie française exceptionnellement vivante qui fera sa renommée aux quatre coins de l'Amérique française. Dans l'ouvrage qu'il écrit en 1931, Bessie Bloom Wessel résume la situation en ces termes :

« Of all the immigrant groups that have given Woonsocket its present character and reputation, none other has been so numerous or influenced as the French-Canadians¹⁰⁴ ».

¹⁰² Bonier, *op. cit.*, p. 39.

¹⁰³ Bonier, *op. cit.*, p. 330.

¹⁰⁴ Wessel, *op. cit.*, p. 220.

Profil social d'une communauté immigrante

En quelques années seulement, l'accroissement démographique s'accompagne d'un développement accéléré du réseau institutionnel français local, en commençant par des paroisses auxquelles s'ajoutent bientôt un orphelinat, une *maison de vieux*, un journal francophone et un imposant édifice abritant les quartiers généraux d'une société fraternelle franco-américaine, l'Union Saint-Jean Baptiste d'Amérique¹⁰⁵. Déjà, à l'aube des années 1880, Woonsocket voit poindre une petite bourgeoisie franco-américaine, dont l'enracinement social est facilité par la solidité des réseaux paroissiaux mis en place. Cette percée, quoique faible si l'on met en perspective le fait qu'elle se limite à l'univers franco-américain, permet l'avancée de plusieurs éléments au sein de la hiérarchie socio-économique de la ville¹⁰⁶. Avec un réseau d'écoles paroissiales francophones et une élite composée de clercs, d'avocats, de médecins, de politiciens et de gens d'affaires, la francophonie de Woonsocket constitue alors un cas unique en son genre, tant par son influence que par le pouvoir du nombre qu'elle exerce¹⁰⁷.

C'est dans ce contexte qu'apparaît l'idéologie de la survivance à la fin du XIX^e siècle, la seule capable, aux yeux de l'intelligentsia franco-américain, de résister à l'assimilation. Des décennies durant, le combat pour la promotion de la francité et du catholicisme en terre *hostile* est au cœur de tous les débats, de tous les discours et de toutes les tribunes. Or, c'est précisément au moment où les élites choisissent de faire de la survivance un combat de tous les instants que survient une rupture entre le discours

¹⁰⁵ Doty, *op. cit.*, p. 122.

¹⁰⁶ Anctil, *op. cit.*, p. 98.

¹⁰⁷ Doty, *op. cit.*, p. 43.

véhiculé par l'élite franco-américaine locale et la très forte majorité de la population qui peine dans les usines de la région. Ainsi, malgré la pléiade de services et d'activités offerts par les différentes sociétés, on constate rapidement qu'ils ne sont dirigés qu'en fonction des goûts et de la grande disponibilité des gens issus de l'élite francophone de l'époque. En vérité, les travailleurs et les artisans canadiens français de Woonsocket n'ont alors ni le temps ni le goût de participer aux activités proposées par ces sociétés, non seulement en fonction de la différenciation sociale, mais également à cause du fait que les activités offertes (théâtre, groupe littéraire, revue d'opéra) ne correspondent en rien aux besoins de la masse prolétaire¹⁰⁸.

Il est donc intéressant de chercher à voir comment la vie française a pu prendre forme et, fait bien plus important, perdurer durant plus d'un demi-siècle. Comme nous pourrions le constater, la vitalité exceptionnelle de la culture populaire dans les Petits-Canadas de Woonsocket a permis à la population française de prendre une place relativement importante, et ce, à tous les niveaux¹⁰⁹. Si l'idéologie de la survivance doit être considérée comme centrale dans l'histoire de la Franco-Américanité, on ne peut pour autant éluder le fait que les discours idéologiques ne rejoindront jamais qu'une infime minorité de la population. Dans la réalité, les préoccupations de la très vaste majorité des immigrants sont toute autre et, pour elle, *la survivance* réfère beaucoup plus à un combat

¹⁰⁸ Anctil, *op. cit.*, p. 113.

¹⁰⁹ Depuis quelques années, on fait état de la nécessité d'étudier le vécu quotidien des Franco-Américains afin de bien saisir l'essence même de leur histoire et de leur réalité. À cet effet, les études de Janine Thériault et de Sophie Jacmin sur le journalisme et la représentation de la femme ont, en quelque sorte, ramené le focus sur le vécu quotidien de ces gens. C'est également la voie que nous entendons suivre au cours de cette étude.

quotidien pour survivre qu'à une idée abstraite d'émancipation du fait franco-catholique partout en Amérique.

Cependant, les élites ne sont pas dupes et savent très bien que si les travailleurs canadiens-français sont peu réceptifs à leurs discours et à leurs idéaux, elles ont néanmoins les moyens d'encadrer la population afin d'étendre leur influence jusque dans la vie privée des gens. Pour Claire Quintal, cette propension au paternalisme de la part des élites ne fait aucun doute : *Les institutions franco-américaines sont donc le résultat de la conviction que l'idéologie de la survivance, telle qu'elle était énoncée et pratiquée au Québec, puis adaptée aux besoins de la Nouvelle-Angleterre, était vouée à l'échec sans la mise en place d'une forme d'encadrement des immigrants*¹¹⁰. Bientôt, l'Église et la bourgeoisie industrielle cherchent non plus à contraindre leurs ouailles, mais bien à les encadrer, s'assurant ainsi un plein contrôle des ouvriers, tant sur le plan du travail qu'au niveau de la vie familiale. Ce faisant, l'Église s'assure du bien-être moral de ses paroissiens, alors que les patrons s'assurent la soumission des travailleurs. Afin de parer à toute éventualité, les paroisses se donnent comme mission de permettre à la jeunesse immigrante de jouir de programmes d'activités récréatives et sportives les plus complets possible. Aussi, on cherche à faire de la paroisse le centre de toutes les activités des jeunes et à empêcher qu'ils ne soient en contact avec les catholiques irlandais ou les protestants¹¹¹. En œuvrant à la réalisation de plans d'aménagement pour l'habitat et au développement de l'espace récréationnel¹¹², on s'assure alors d'un meilleur contrôle des

¹¹⁰ *Le Québec et les francophones...*, *op. cit.*, p. 61.

¹¹¹ Roby, *op. cit.*, p. 136.

¹¹² Anctil, *op. cit.*, p. 99.

masses ouvrières, du moins le croit-on. Par ailleurs, cette stratégie aura pour effet de favoriser la stabilisation sociale de la force de travail, facteur pour le moins important sur le plan économique. En regardant de près le profil démographique de la ville et de ses travailleurs au début des années 1900, on constate également que les jeunes woonsocketains issus de l'immigration canadienne-française qui sévit alors depuis plus d'un demi-siècle forment non seulement le plus gros contingent de travailleurs-ouvriers mais aussi celui de joueurs amateurs oeuvrant au sein des ligues de baseball locales.¹¹³ Cette réalité doit être prise en considération puisqu'elle est à la source même de la popularité extraordinaire de ce sport. Au sein d'une population vieillissante, il serait surprenant de retrouver un tel taux de participation à l'activité physique. Or, les statistiques démontrent clairement que Woonsocket, au début du XX^e siècle, présente un visage relativement jeune, alors que 40% de la population n'a pas encore atteint l'âge de 35 ans¹¹⁴. Pour ce qui est de la contribution réelle des investisseurs européens¹¹⁵ pour mousser la cause de la survivance française aux États-Unis, les auteurs ne partagent pas nécessairement tous la même opinion. Pour un, Richard Sorrell croit que la présence d'un politicien de la trempe d'Aram Pothier, qui occupera les fonctions de maire, de représentant de l'état du Rhode-Island puis d'ambassadeur à Paris, aura été des plus profitables pour la ville puisqu'il serait à l'origine de la venue de capitaux belges et français qui feront de Woonsocket le leader du « French System Wool Spinning » aux États-Unis¹¹⁶. À l'opposé, Pierre Anctil ne croit nullement que la présence de Pothier et

¹¹³ *La Tribune* fait mention de pas moins d'une douzaine de formations de jeunes de tous âges, sans compter ceux qui évoluent au sein de la Ligue scolaire.

¹¹⁴ *Lavoie, op. cit.*, p. 19.

¹¹⁵ Nombre des usines d'importance de la ville sont la propriété de riches familles belges et françaises.

¹¹⁶ *Sorrell, op. cit.*, p. 90.

des investisseurs européens ait pu favoriser l'émancipation sociale et économique des Canadiens français et, par le fait même, la promotion de la francité en territoire américain.

Il ira jusqu'à dire, au sujet de Pothier :

« He was a bland and ineffective figure, carried around by manufacturing interests who needed a puppet to conceal the dominant and determined aspect of their anti-labor ideology »¹¹⁷.

En fait, si les industriels européens ont contribué d'une quelconque façon au renforcement de l'idée de survivance, c'est d'abord et avant tout par les milliers d'emplois offerts aux Canadiens français. Il serait surprenant que ces derniers aient épousé aveuglément cette cause si chère à l'élite intellectuelle franco-américaine, eux dont les intérêts premiers étaient d'abord et avant tout économiques.

Au cours des prochains chapitres, nous jaugerons l'importance de la vie sociale dans le développement intrinsèque de l'identité des Franco-Américains de Woonsocket. Si les nombreux rassemblements et les manifestations populaires de toutes sortes suscitent un certain intérêt parmi la population française locale, rien n'égale l'engouement soulevé par la pratique d'un sport qui, en définitive, n'a rien à voir avec la culture française et les principes de l'idéologie de la survivance. Malgré l'apparente contradiction, il semble que le culte du baseball, l'un des symboles par excellence de l'américanité, n'ait pas été décrié par les tenants de l'idéologie de la survivance. Au contraire, nous verrons que ces derniers partagent également le grand enthousiasme démontré par une très forte majorité de Francos aux quatre coins des Petits-Canadas de la ville.

¹¹⁷ Anctil, *op. cit.*, p. 136.

CHAPITRE 3

SPORT ET SOCIÉTÉ

L'ère progressiste constitue une période charnière dans l'histoire américaine. Le pays subit alors de profondes transformations à tous les niveaux. Lorsque l'on parle de l'ère progressiste dans l'histoire des États-Unis, on fait référence à la période des grands mouvements de réformes politiques et sociales qui survient à la fin du XIX^e siècle et au cours des premières décennies du XX^e siècle. Ce mouvement se veut alors une réponse aux abus commis au cours de la période industrielle du XIX^e siècle. Les objectifs poursuivis par les progressistes sont par ailleurs nombreux, que ce soit au niveau économique (réforme fiscale, abolition des trusts), politique (démocratisation des institutions publiques), ou social (réforme du système d'éducation et de santé publique)¹¹⁸. Le vent de réforme qui souffle alors est éminemment pragmatique et est orienté selon les objectifs et les intérêts conjoncturels. De façon générale, il s'appuie sur une conception positive du rôle de l'État¹¹⁹.

L'ère progressiste est également celle de la découverte de l'*autre Amérique*, sentiment animé par un humanisme et une conscience civique jusque-là absents. Soudainement, en grande partie grâce au travail des journalistes, les Américains prennent

¹¹⁸ Henry S. Commager et Allan Nevins, *Histoires des États-Unis*, 8^e édition, New-York-Paris, Economica, 1989, p. 533.

¹¹⁹ Bien que la littérature touchant cette période de l'histoire américaine soit aujourd'hui plus que substantielle, il n'en demeure pas moins que les historiens, dans l'ensemble, reconnaissent que les politiques progressistes mises en place constituent alors une riposte au *capitalisme sauvage* du XIX^e siècle et que le mouvement est mû par une vision positive du rôle de l'État commune à l'ensemble des progressistes.

conscience de ce qui se passe un peu partout à travers le pays. Plusieurs ressentent alors le besoin pressant d'intervenir sur la place publique. La naissance d'une pléiade d'organisations de toutes sortes n'est certes pas étrangère à ce phénomène. Si l'on ne peut faire état de toutes les organisations de défense des droits et de tous les organismes sociaux ou caritatifs qui pullulent alors un peu partout à travers l'Amérique, on peut toutefois souligner certains des principaux faits d'arme de l'époque. Pensons à l'affranchissement syndical de milliers de travailleurs qui joignent les rangs de l'*American Federation of Labor*, à la croisade devant mener à l'adoption du XIX^e amendement¹²⁰ et à tous ceux qui se sont regroupés au sein de la *National Consumers League* afin de défendre leurs intérêts de consommateurs.

Le *playground movement* : héritage de l'esprit réformiste

Conformément à l'esprit réformiste qui s'étend peu à peu sur la société américaine, plusieurs se sentent préoccupés par la qualité de vie des citadins un peu partout au pays. Dans son ouvrage portant sur l'évolution du sport dans l'histoire américaine, Allen Guttman affirme qu'un nombre important de gens s'inquiètent, dès la fin du XIX^e siècle, des conditions néfastes engendrées par le développement urbain *anarchique* qui a cours à travers les États-Unis¹²¹. Les conditions de vie lamentables de certains quartiers urbains amènent des gens à poser des gestes pour corriger la situation¹²². Un peu partout au pays, des maisons d'accueil et des centres communautaires

¹²⁰ L'adoption du XIX^e amendement qui permet le vote des femmes est attribuable en partie à la bataille rangée par les membres de la *National American Woman of Suffrage Association*.

¹²¹ Allen Guttman, *A Whole New Ball Game. An Interpretation of American Sports*, Chapel Hill and London, The University of North Carolina Press, 1998, pp. 82-101.

¹²² Kaspi, *op. cit.*, p. 251.

voient le jour, si bien que certaines institutions deviendront célèbres à travers toute la nation¹²³. Dans la même foulée, d'autres soulignent l'importance de consacrer des efforts à l'encadrement de l'une des parties les plus vulnérables et éprouvées de la population, soit les enfants des grands centres. Toutes ces considérations débouchent sur la création de l'un des mouvements les plus prégnants de l'époque : le *Playground Movement*. Bien qu'il ne soit pas de notre dessein de dépeindre ce mouvement dans son ensemble, il importe néanmoins de souligner que le *Playground Movement* est alors formé pour encadrer les activités de la jeunesse américaine afin que le trop plein d'énergie des enfants soit canalisé à bon escient. Cette réponse positive au problème de la pauvreté urbaine se veut un exemple typique des mesures mises en place par les *Genteel Reformers*¹²⁴, une élite qui va permettre au mouvement de s'étendre à l'ensemble des grands centres américains¹²⁵. En fondant le *Playground Association of America*, Jane Addams, Jacob Riis et Lillian Ward s'assurent d'une emprise sur la conception et l'organisation du jeu au cours de cette période. Quant aux visées spécifiques des différents programmes, tous tendent vers les mêmes objectifs, soit de contrer la délinquance, d'inculquer de bonnes habitudes de discipline et de travail et de permettre l'assimilation de la jeunesse immigrante aux valeurs nationales¹²⁶. À cet effet, la pratique du baseball est perçue comme salutaire, si l'on se fie aux propos tenus par les dirigeants du *Chicago Settlement House* : « We consider baseball one of the best means of teaching our boys American ideas and ideals » Quant à la capacité d'assurer une intégration rapide de la jeunesse

¹²³ L'exemple par excellence est le *Settlement House* (Hull House) auquel les noms de Jane Addams et de Lillian Woodward sont à jamais associés.

¹²⁴ On parle entre autres de Jane Addams, Luther Gullick, Felix Adler, Jacob Riis et Lillian Ward.

¹²⁵ Guttman, *op. cit.*, p. 85.

¹²⁶ Roy Rosenzweig, *Eight Hours for What We Will. Workers and Leisure in an Industrial City, 1870-1920*, London-New-York, Cambridge University Press, 1985, p. 143-144.

immigrante, un journaliste du *Worcester Gazette* dira du *Playground Movement* : « We have to get Americans of these children »¹²⁷. En y regardant de près, on constate qu'à cet égard, les attentes des progressistes sont comblés puisque les immigrants de deuxième génération, nés aux États-Unis, sont particulièrement enclins à joindre le mouvement au sein duquel on retrouve jusque là un fort pourcentage d'enfants issus de la classe moyenne¹²⁸.

Bien que le *Playground Movement* soit pensé et conçu par des réformistes issus de la classe moyenne et que ses programmes soient axés en fonction des besoins de leurs enfants et ceux de la classe ouvrière, il n'est pas moins apprécié par l'élite industrielle qui y voit, en quelque sorte, le prolongement d'un *welfare system* institutionnalisé au cours de cette même période. Si, avant 1890, la mise en place de l'infrastructure industrielle américaine est le souci premier des magnats de l'industrie qui ne se soucient guère de la santé morale et physique de leur main-d'œuvre, la situation change rapidement au tournant du XX^e siècle. Pressés par le spectre du syndicalisme et par les pressions des *Muckrackers* qui dénoncent les conditions de travail dans les manufactures, les patrons répondent par une série de mesures qui améliorent la vie des travailleurs¹²⁹. La publication de plus de 240 volumes sur le *business management* au cours de la première décennie du 20^e siècle atteste de ce souci tout autant de leur volonté de s'assurer d'une

¹²⁷ *Ibid*, p. 47.

¹²⁸ *Ibid*, p. 146.

¹²⁹ Richard Hofstadter, *The Age of Reform*, New York, Vintage Books, 1955, p. 242-243.

efficacité accrue de la force de travail¹³⁰. Le désir d'assurer la santé physique et le bien-être moral des ouvriers ne sont pas sans soulever l'ire des syndicats qui y voient la volonté des patrons d'instaurer un paternalisme tous azimuts. Cependant, comme ce fut le cas avec les politiques mises en place par les *Genteel Reformers*, ils n'arrivent pas à exercer un contrôle total sur l'univers du jeu et des sports. Plus souvent qu'autrement, une fois les installations et l'équipement mis à leur disposition, les enfants issus de milieu ouvrier tout autant que leurs parents tournent la situation à leur avantage. Les parcs et les terrains de jeux constituent pratiquement le seul endroit où il leur est encore possible d'échapper à l'emprise d'un contremaître ou au regard réprobateur d'un patron.

Le phénomène de l'appropriation de la sphère récréationnelle par une élite concernée par le problème de la pauvreté urbaine est à la base d'un certain nombre d'études publiées au cours des dernières décennies. Ainsi, en plus de tous les ouvrages consacrés au sport et aux loisirs au cours de l'ère progressiste, certains historiens se sont penchés sur le cas concret d'une ville et de la vie sociale de ses citoyens au cours d'une période donnée. Nous faisons en outre allusion à l'analyse pénétrante de Roy Rosenzweig qui, dans son ouvrage consacré au monde du loisir dans la ville industrielle de Worcester au cours de cette période, fait état des initiatives proposées par les citoyens des villes afin de contrer les problèmes qui sont le lot des quartiers ouvriers¹³¹. Ce que Rosenzweig cherche surtout à mettre en relief, c'est que ce ne sont pas tant les politiques de l'époque que la force insufflée par la spontanéité des citoyens qui force finalement les autorités à

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ Rosenzweig, *op. cit.*, pp. 125-153.

mettre les dispositifs organisationnels en place. Cette façon de faire s'inscrit en droite ligne avec les préceptes de la pensée réformiste de l'époque puisque, en définitive, le *Playground Movement* constitue alors un moyen positif de sortir les jeunes de leur misère quotidienne en mettant à leur disposition l'emplacement et l'équipement nécessaires à leur épanouissement par la pratique d'activités physiques.

Un bref survol de la littérature consacrée au *Playground Movement* suffit pour prendre conscience qu'en dépit des différences d'interprétations entre les auteurs, tous semblent s'accorder sur le fait que le but visé par les réformistes dépasse largement les simples considérations de divertissement généralement dévolues à l'univers des jeux. Ainsi, l'objectif des promoteurs du baseball amateur, semi-professionnel et professionnel n'est pas tant d'offrir une forme de divertissement accessible à tous que de parvenir à d'autres objectifs dont nous traiterons un peu plus tard au cours de ce travail. Nous constaterons qu'à Woonsocket, les visées de la population et des élites locales diffèrent à plus d'un point de vue. Toutefois, avant de s'arrêter à ce sujet, voyons comment et pourquoi le baseball connaît alors la période la plus faste de son histoire, partout à travers les États-Unis.

Le baseball : sport national américain

La popularité du baseball atteint des sommets inégalés au cours de l'ère progressiste aux États-Unis. Ainsi, en 1912, on retrouve pas moins de 46 ligues de baseball répandues un peu partout sur le territoire américain. Au cours de cette période, les assistances aux matchs font plus que doubler, tant au niveau professionnel qu'amateur, alors que le séries mondiales deviennent un véritable symbole national. Il faut savoir qu'à

ce moment, les autres sports populaires, comme les courses de chevaux et la boxe, sont régis par des cadres réglementaires et disciplinaires très stricts, alors que le football n'est bien souvent populaire qu'au niveau collégial. Devant l'attrait qu'elles exercent, la plupart des formations professionnelles de baseball se sont dotées de stades pouvant accueillir plus de 40 000 personnes. De plus, l'apport journalistique est considérable puisque la plupart des journaux de l'époque consacrent quotidiennement de nombreuses pages aux activités de la Ligue Nationale et de la Ligue Américaine. Dans les petites localités comme Woonsocket, les prouesses des formations amateurs locales font partie des manchettes quotidiennes¹³². Pour toutes ces raisons, le baseball demeure fin seul en tête de liste des sports préférés des Américains jusqu'à la fin des années 1920, quoique le football et le basketball drainent une part toujours croissante d'adeptes un peu partout au pays. Qu'à cela ne tienne, le *jeu national* fait partie du patrimoine américain et son étoile n'a jamais été aussi brillante qu'au cours des années qui ont précédé la Grande Guerre.

Comme le mentionne Harold Seymour¹³³, à aucun autre moment de son histoire le baseball n'a-t-il exercé un ascendant aussi puissant sur la société américaine qu'au cours de l'ère progressiste. Les amateurs s'identifiaient très fortement à leurs vedettes, ce qui a fait de cette époque *l'âge d'or* du baseball.

Nombreux sont les auteurs à avoir tenté d'expliquer le fait que le baseball soit devenu *Le sport national américain*. Les théories évoquées pour expliquer le phénomène foisonnent.

¹³² *La Tribune* de Woonsocket, quotidien francophone fondé en 1895, fait état des rencontres disputées dans les différents parcs de la ville, tant au niveau amateur que semi-professionnel. Au cours des années, les nouvelles du monde sportif (sic) occuperont une place de plus en plus prépondérante au sein du plus important quotidien de la ville.

¹³³ Harold Seymour, *Baseball*, New-York, Oxford University Press, 1971, p. V.

Allan Guttman, historien du sport, met en lumière nombre d'entre elles dans un article consacré à la question¹³⁴. D'entrée de jeu, Guttman rejette l'idée que le baseball est devenu le sport national en raison de sa forme rudimentaire. Comparativement à d'autres pratiques sportives, ce sport n'a rien de simple sur le plan de la logistique. Ainsi, il faut rassembler au moins 18 joueurs, alors que d'autres sports, tels que le basketball, le soccer, le volley-ball et les sports de raquettes, requièrent un nombre inférieur de participants sans que ce ne soit plus dispendieux. D'autres ont avancé que le développement de la technologie a joué un rôle crucial dans la popularité du baseball. Certes, les progrès en matière de transport ont contribué à diffuser la pratique un peu partout sur le territoire américain. Mais, le parachèvement des lignes ferroviaires ne favorisait pas un sport plus qu'un autre et chacun pouvait profiter également de ces améliorations.

Puis, Guttman cite quelques auteurs qui affirment que ce sport évoque mieux que tout autre le passé et l'imaginaire rural, tout en donnant à la nation les héros dans lesquels il lui était possible de se reconnaître. Bien que l'idée ne soit pas complètement dépourvue de sens, il appert que la nostalgie et le référent bucolique ne peuvent expliquer à eux seuls une telle popularité. Plutôt, Guttman prêche pour un savant mélange d'éléments à partir desquels le baseball serait devenu *Le véritable sport national* :

« Baseball's special attraction among team games, all of which combine individualism and cooperative effort, lies in its primitive-pastoral elements, and, simultaneously, in its extraordinary modernity, in its closeness to the seasonal rhythm of nature, and, at the same time, in the rarified realm of numbers... I interpret baseball as a ludic symbol of our ambivalence, about our abandoned past and about the unknown future that we are all bound for¹³⁵ ».

¹³⁴ Guttman, *op. cit.*, pp. 51-70.

¹³⁵ *Ibid.*

Parmi les autres auteurs qui ont débattu du sujet, l'historien David Voigt réfère davantage au concret qu'à la théorie. Dans un article publié en 1974¹³⁶, il démontre que si le baseball est devenu aussi populaire, c'est que son développement a été mené de main de maître. Ainsi, au cours du dernier quart du XIX^e siècle, un groupe d'investisseurs perspicaces a vu dans le baseball l'opportunité de rentabiliser un sport populaire. Dirigés par un multimillionnaire de l'industrie de l'équipement sportif (Albert Spalding), les promoteurs de ce sport, de concert avec les chroniqueurs sportifs américains, se sont affairés à exploiter le sentiment nationaliste de la population en présentant le baseball comme étant le seul « véritable » sport américain dans lequel s'incarnait tout ce que le pays avait alors de mieux à offrir¹³⁷. Évidemment, le fait de mousser la popularité du baseball devait nécessairement servir les intérêts de certains individus en particulier.

La fonction sociale du baseball au cours de l'ère progressiste : mythe ou réalité?

Un survol rapide de l'historiographie du baseball au cours de cette période suffit pour constater que de façon générale, les auteurs s'accordent sur le fait que le baseball remplit alors une fonction sociale un peu partout à l'échelle du pays. Selon Steven Riess¹³⁸, l'un des historiens sportifs les plus prolifiques aux États-Unis, la croissance rapide de la popularité de ce sport au cours de l'ère progressiste n'est pas attribuable

¹³⁶ David Voigt, "Reflections On Diamonds: American Baseball and American Culture", *Journal of American History*, vol. 1 n° 1 (printemps 1974), pp. 3-26.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 11.

¹³⁸ Steven Riess, "Baseball Myths, Baseball Reality and the Social Functions of Baseball in Progressive America", *Stadion*, vol. 3, n° 2, 1973, pp. 273-311.

seulement à l'amélioration du jeu ou à certains développements notables en matière d'urbanisation. Comme Voigt, il considère plus important encore le développement d'une « idéologie » véhiculée par les journalistes sportifs et les promoteurs du baseball (les propriétaires) qui mettent alors de l'avant l'idée que ce sport constitue ce qui se fait de mieux en matière de divertissement populaire.

Dans le même ordre d'idées, ces gens cherchent alors à faire la démonstration que les amateurs de baseball proviennent de tous les milieux et que les portes du sport national sont grandes ouvertes à quiconque apte à faire la démonstration d'un grand talent. Le baseball serait alors dirigé par des propriétaires aux vues bienveillantes qui n'ont d'autres intérêts que l'amour qu'ils portent à ce sport.

Rejetant le simplisme de cette idée, Riess affirme plutôt qu'une des fonctions latentes, mais importantes du baseball au cours de l'ère progressiste consiste à inculquer à la jeunesse du pays les valeurs américaines traditionnelles tout en permettant l'assimilation de la jeunesse immigrante à ces mêmes valeurs¹³⁹. En soi, croit-il, le baseball est porteur des visées et des buts de l'idéologie progressiste puisqu'en plus de marier la tradition individualiste si chère aux Américains avec l'idée du travail en équipe prônée par les élites industrielles de l'époque, il représente alors un moyen idéal d'assurer une homogénéisation des populations en contrôlant étroitement celles des villes où les immigrants ont élu domicile¹⁴⁰. Il croit qu'un grand nombre de journalistes sportifs, de pair avec les visées progressistes, se sont appliqués à faire du baseball un creuset pouvant contenir les

¹³⁹ *Ibid.*, p. 274.

¹⁴⁰ *Ibid.*

légendes, les mythes et les symboles nécessaires pour assurer une intégration sociale efficace. Selon lui, ce sport ne constituait pas qu'un véhicule d'intégration sociale pour la classe moyenne américaine, mais aussi pour la classe immigrante venue s'installer massivement au pays durant cette période. Ainsi, bien qu'ils ne furent que très peu nombreux à gagner les rangs des circuits professionnels, les immigrants qui arrivaient à « percer » les ligues majeures servaient immédiatement de modèles à leurs congénères. Selon Riess, un grand nombre d'entre eux se seraient alors ralliés à l'idée véhiculée par les promoteurs du baseball voulant que ce sport soit un moyen tout trouvé d'accéder aux strates sociales supérieures car après tout, n'y avait-il pas des gens issus de tous les milieux au sein des ligues professionnelles?

Or, appuyé par des statistiques fort révélatrices, Riess démontre que les joueurs professionnels au cours de l'ère progressiste provenaient très majoritairement de la classe moyenne¹⁴¹. Il semble à cet effet que le salaire et le prestige associés au baseball professionnel aient exercé une influence plus prégnante sur les fils de familles « honorables » car, très souvent, les enfants de la classe populaire ne pouvaient rivaliser d'adresse et de talent avec les jeunes de la classe moyenne qui bénéficiaient alors du support de meilleurs entraîneurs, d'un meilleur programme d'entraînement et d'un équipement sportif plus sophistiqué¹⁴². De même, hormis le cas de quelques joueurs de descendance irlandaise et germanique¹⁴³, les immigrants n'atteignaient généralement jamais les circuits professionnels et, lorsqu'ils y arrivaient, ils devenaient rapidement la

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 295-96.

¹⁴² *Ibid.*, p. 303.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 296.

cible des joueurs adverses et des spectateurs présents aux matchs. À la lumière de ce constat, Steven Riess conclut que tout porte à croire que la capacité du baseball d'assurer une intégration sociale découle d'une idée surfaite et, qu'en y regardant de près, on s'aperçoit que certains individus étaient alors plus égaux que d'autres.

Bien que Riess ait abondamment écrit sur le sujet, d'autres historiens ont néanmoins cherché à analyser le rôle social du baseball au cours de cette période. Allen Guttman, dont nous avons parlé précédemment, explique que puisque le baseball constituait alors l'archétype même du sport américain, il est normal qu'il ait connu autant de succès auprès des populations immigrantes qui cherchaient alors à embrasser l'*American way of life*¹⁴⁴ le plus rapidement possible. Guttman y croit et rapporte un article de Hugh Felleron, chroniqueur sportif au *Atlanta Constitution*, qui écrivait en 1919:

« Baseball is the greatest single force working for americanization. No other game appeals so much to the foreign-born youngsters and nothing, not even the schools, teaches the American spirit so quickly or inculcates the idea of sportsmanship or fair play as thoroughly¹⁴⁵ ».

Reprenant jusqu'à un certain point le raisonnement de Guttman, Richard Sorrell parle plutôt du pouvoir d'acculturation exercé par le baseball au cours de cette période. Auteur d'un article portant sur la place du sport au sein de la communauté franco-américaine de Woonsocket entre 1870 et 1930¹⁴⁶, Sorrell démontre qu'à travers toute la

¹⁴⁴ Guttman, *op. cit.*, p. 58.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 58.

¹⁴⁶ Richard Sorrell, "Sports and Franco-Americans in Woonsocket, 1870-1930", *Rhode Island History*, 1972, pp. 117-126.

panoplie de sports organisés dans cette ville à l'époque, le baseball était de loin le divertissement le plus populaire parmi la population locale. Devant cet engouement généralisé, les journaux francophones n'ont eu d'autres choix que de se plier à la volonté populaire en consacrant un nombre important de pages au déroulement des joutes de baseball locales de même qu'aux activités des ligues majeures. Pour Sorrell, ce dernier fait constitue un bon indicateur de la façon dont un journal *immigrant* a dû s'adapter à son environnement américain dans le but de garder la cote auprès d'une clientèle de plus en plus acculturée¹⁴⁷. Pour lui, il ne fait aucun doute que la pratique régulière du baseball a largement contribué à l'acculturation progressive des Francos. Ainsi, le fait de pratiquer ce sport sous une forme compétitive a amené un nombre sans cesse croissant de gens à sortir des Petits-Canadas pour se retrouver au cœur de l'Amérique anglophone. Comme cette thèse nous apparaît comme des plus valables, nous tenterons de démontrer au cours du prochain chapitre que le sport a certes contribué à l'acculturation d'une partie de la population franco-américaine de Woonsocket.

Les ramifications politiques et économiques du baseball au cours de l'ère progressiste

Ce long périple à travers la littérature traitant de la fonction sociale du baseball au cours de l'ère progressiste nous a amené à nous interroger sur les intentions véritables des promoteurs de l'idéologie du baseball et sur les raisons qui ont poussé un nombre impressionnant de gens à mousser la popularité de ce sport à cette époque. En y regardant de près, on constate, à la lumière des analyses faites par certains spécialistes, que les

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 119.

magnats du baseball entretenaient alors des liens très étroits avec l'élite politique urbaine de même qu'avec les géants de l'économie américaine.

Dans un article intitulé *The Baseball Magnates and Urban Politics in the Progressive Era*¹⁴⁸, Steven Riess affirme que les propriétaires d'équipes professionnelles entretenaient non seulement des liens très étroits avec les leaders politiques urbains, mais que, bien souvent, les équipes étaient contrôlées de façon partielle ou totale par des membres de la classe politique urbaine¹⁴⁹. Comme on l'imagine, le fait d'entretenir de bonnes relations servait alors les intérêts des deux groupes. Si les politiciens pouvaient compter sur les supports financier et publicitaire des propriétaires du baseball, ces derniers obtenaient en retour les services nécessaires à une rentabilisation maximale de leurs opérations (taxation réduite, services accrus, forces policières disponibles). De plus, en étant bien au fait des projets éventuels de développement urbain, les propriétaires étaient à même de faire face aux nouvelles politiques urbaines en matière de réglementation des codes du bâtiment. Évidemment, les inspections des nouveaux stades se faisaient alors très rapidement et les délais d'attente pour l'obtention de permis de construction n'étaient jamais bien longs¹⁵⁰. Riess juge que cette situation est pour le moins paradoxale, si l'on considère que l'image que l'on voulait alors projeter du baseball était celle d'un sport américain traditionnel et rural, alors que ceux qui devaient en faire la promotion étaient tous issus de milieux urbains et leurs

¹⁴⁸ Riess, *op. cit.*, pp. 271-290.

¹⁴⁹ Les exemples qu'apportent Riess sont nombreux. Ainsi, on apprend que le président de l'équipe d'Atlanta au cours de cette période était un conseiller municipal bien en vue. Au même moment à Chicago, les White Sox étaient la propriété d'un groupe formé du procureur, du greffier et du shérif de l'endroit, alors que les Cubs appartenaient à Charles Taft, le frère de William Howard Taft. Pour ce qui est des trois formations new-yorkaises, elles étaient alors sous le contrôle absolu de *Tammany Hall*.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p 286.

agissements se situaient aux antipodes de ce que l'on considérait alors être les valeurs traditionnelles américaines. Si Riess insiste pour mettre en lumière les ramifications politiques du baseball au cours de l'ère progressiste, d'autres auteurs ont cherché aussi à mettre en évidence les liens entre ce monde et les grands de l'économie.

Parmi ceux-là, John Lucas et Ronald Smith¹⁵¹ tracent un portrait intéressant des relations de confiance entretenues alors entre les propriétaires et certains hommes d'affaires américains. Avec la croissance industrielle et économique qui survient dans le dernier droit du XIX^e siècle, de plus en plus de gens ont pu contribuer à la mise sur pied d'équipes et d'associations sportives financées par l'élite industrielle et destinées à un public de plus en plus avide de divertissement. Il faut dire que la population urbaine en générale a pu bénéficier, grâce à cette croissance économique, de revenus supplémentaires et d'une période de temps libre accrue. Combiné à l'avancement technologique important qui survient alors, le sport organisé a pu prendre véritablement racine un peu partout sur le territoire¹⁵².

Comme les auteurs le font remarquer, les propriétaires d'équipes de baseball et les propriétaires des lignes de chemin de fer ont souvent marché main dans la main au cours de cette période. Évidemment, les propriétaires des lignes de chemin de fer savaient très bien que la construction de stades allait amener de plus en plus de gens à *prendre le train*. Inversement, les propriétaires voyaient dans l'expansion des réseaux de chemin de fer vers

¹⁵¹ John Lucas et Ronald Smith, *Saga of American Sport*, Lea and Febiger, Philadelphie, 1978, 439 p.

¹⁵² *Ibid.*, p. 127-128.

l'intérieur du pays un excellent moyen d'étendre les ligues professionnelles à la grandeur des États-Unis¹⁵³.

Un survol de la littérature consacrée à l'histoire du baseball au cours de l'ère progressiste n'est certes pas futile lorsqu'on veut jauger la popularité de ce sport dans une petite ville comme Woonsocket. Les nombreux travaux publiés depuis plusieurs années permettent en effet de mieux nous situer et de comprendre toutes les facettes d'un sujet qui, malgré les apparences, en recèle plus d'une. Bien sûr, les théories évoquées jusqu'ici quant au rôle social joué par le baseball à cette époque bien précise de l'histoire des États-Unis ne s'appliquent pas toutes dans le cas de Woonsocket. Seulement, on peut constater que la popularité du baseball dans cette ville du Rhode Island aura une influence suffisamment déterminante pour teinter le quotidien d'une très grande partie de la population locale, prolétaires et membres de l'élite confondus.

Le baseball à Woonsocket

À l'instar d'un grand nombre de petites localités du Nord-Est américain, c'est au lendemain de la Guerre civile que le baseball pratiqué comme on le connaît aujourd'hui fait son apparition à Woonsocket. En fait, les premières parties organisées sont l'œuvre de soldats nordistes qui initient la population locale à un sport inspiré du *rounders* et du *cricket*, tous deux issus de la tradition sportive britannique. Si, au tout début, le baseball se pratique de façon informelle, sans structure organisationnelle ni cadre de réglementation établis, on assiste rapidement à la mise sur pied d'une association visant à faire la promotion du baseball à Woonsocket et dans les environs. Dès 1867, on procède à

¹⁵³ *Ibid.*, p. 130.

la constitution du *Woonsocket Baseball Association* et à la formation du *Woonsocket Baseball Club* sous la présidence du juge George Wilbur¹⁵⁴. L'engouement pour ce jeu accessible et rudimentaire gagne chaque année en adeptes, si bien qu'à l'aube des années 1880 la ville compte sur un bassin de joueurs aguerris et suffisamment nombreux pour se doter d'une formation semi-professionnelle, les *Comets*¹⁵⁵. Populaires auprès de la population locale, les *Comets* sont l'objet d'une attention particulière des amateurs de la région de la *Blackstone*. Rarement voit-on moins de 500 personnes se rendre au parc de la rue Clinton afin d'assister aux matchs présentés, et certains jours, c'est plus de 2500 fervents amateurs qui défraient les 25 cents exigés pour prendre place parmi les spectateurs¹⁵⁶.

Si les rencontres dûment réglementées font les délices d'une partie de la population, il appert que des matchs locaux disputés entre amateurs constituent également un divertissement des plus prisés par la population locale, tant chez les Américains que parmi la population franco-américaine grandissante. En 1880, des matchs disputés à Woonsocket attirent bien souvent au-delà de 1000 spectateurs qui s'entassent sur les lignes de côté afin d'encourager parents et amis qui prennent part à ce rituel populaire¹⁵⁷. Au cours de la dernière décennie du dix-neuvième siècle, la pratique de ce sport croît en popularité au gré de l'établissement permanent d'une population française à travers la ville. Les rencontres dominicales de même que les joutes disputées lors des congés et des

¹⁵⁴ Information tirée des fonds d'archives personnelles de M. Raymond Bacon, historien et directeur du *Woonsocket Museum of Work and Culture*, à Woonsocket. (cote inconnue)

¹⁵⁵ *Ibid.*

¹⁵⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷ Weil, *op. cit.*, p. 119.

événements populaires deviennent rapidement une tradition à laquelle participent toutes les strates sociales. De 1895 à 1910, période sur laquelle repose le cœur de cette étude, le baseball capte l’imaginaire populaire des Franco-Américains qui n’ont alors d’yeux que pour leurs compatriotes qui foulent le sol des parcs de la ville. Au début du siècle, on ne compte pas moins de quatre équipes amateurs et semi-professionnelles à Woonsocket, dont trois sont entièrement composées de Franco-Américains¹⁵⁸. Quelques années plus tard, les directions d’usines, constatant la grande popularité de ce sport auprès de leurs ouvriers, mettent sur pied une ligue d’usine locale où les Francos composent jusqu’aux trois quarts des effectifs. Au même moment, dans le baseball majeur, les prouesses de Napoléon Lajoie, un Franco-Américain de Woonsocket, font les délices des amateurs de baseball à travers tout le territoire américain. La popularité du sport ne faisant plus de doute, le monde journalistique, les autorités politiques de même que le clergé emboîtent le pas. Ils agissent tantôt comme promoteurs, tantôt comme administrateurs et bailleurs de fonds des différentes ligues qui prolifèrent alors dans *La ville la plus française d’Amérique*¹⁵⁹.

Cet univers pour le moins fascinant nous amène maintenant à nous pencher sur la popularité du baseball vécue au jour le jour à travers les Petits-Canadas de Woonsocket. Bien plus qu’un simple constat d’un engouement indéniable pour le *jeu national*, nous poserons un regard attentif sur l’incidence directe de la pratique de ce sport sur le quotidien des Franco-Américains. Qu’il soit passif ou participatif, l’intérêt soulevé par la

¹⁵⁸ Sorrell, *op. cit.*, p. 119.

¹⁵⁹ Woonsocket est considérée au début du 20^e siècle comme telle puisque l’élément francophone compte alors pour 75% de la population locale totale.

pratique soutenue de ce sport atteindra, à un moment ou un autre, plusieurs facettes de la vie franco-américaine.

CHAPITRE 4

LES FRANCO-AMÉRICAINS ET LA PASSION DU *JEU NATIONAL*

Puisque notre but n'est pas de faire l'histoire d'un sport, mais bien de démontrer l'importance de celui-ci dans le développement social d'une communauté immigrante, nous évoquerons nombre d'exemples concrets où le baseball a exercé une influence sur l'une ou l'autre des facettes de la vie franco-américaine à Woonsocket. Par la résonance de ce sport dans la presse francophone locale, il est facile de constater, comme nous l'avons déjà mentionné, que le baseball devient alors la forme de divertissement la plus populaire qui soit. Qui plus est, la pratique de ce sport devient si courante et répandue que, bientôt, plusieurs aspects de la vie quotidienne sont influencés d'une façon comme une autre par ce vif engouement. L'ampleur du phénomène se mesure par la prolifération d'équipes formées de travailleurs qui joignent les ligues d'usines, au sein desquelles les Franco-Américains constituent l'essentiel des effectifs. Combiné à la croissance extraordinaire d'équipes de jeunes garçons de tous âges regroupés dans des dizaines de formations de calibre divers, il en résulte un taux de participation étonnamment élevé. Doit-on se surprendre que le phénomène ait engendré une acculturation progressive de la communauté franco-américaine? Pas vraiment. Avant de voir à quel point le baseball a constitué un véhicule d'américanisation pour plusieurs, voyons comment la presse francophone locale a dû s'adapter à une clientèle de lecteurs de plus en plus acculturée.

Le baseball et la presse locale

Bien qu'aucun ouvrage scientifique ni même un article ne traite spécifiquement de la popularité du baseball parmi la population franco-américaine de Woonsocket au début du XX^e¹⁶⁰, il est possible d'en tracer un portrait fidèle en se référant aux sources primaires disponibles. Dans le cas qui nous intéresse, nous puiserons nombre de nos renseignements à partir du véhicule de promotion de la vie française à cette époque, *La Tribune* de Woonsocket, fondée en 1895. Véritable porte-étendard de la fierté franco-américaine durant plusieurs décennies, le journal *La Tribune* demeure une référence de choix puisqu'il s'agit d'un quotidien dont la renommée, au sein de l'historiographie franco-américaine, n'est plus à faire. À cette époque, le journalisme constitue la forme d'expression littéraire dominante, ce qui confère à *La Tribune* un statut particulier. Comme un peu partout en Nouvelle-Angleterre, les élites attribuent à la presse un rôle qui dépasse largement le cadre paroissial puisque l'une des fonctions importantes de celle-ci est de servir de trait d'union entre les communautés francophones¹⁶¹. Si l'orientation idéologique du quotidien va de pair avec celle véhiculée par l'élite locale et les tenants de la survivance modérée (promotion du fait français aux États-Unis, propagation de la doctrine sociale de l'Église catholique), il demeure que la direction du journal est sensible à la vie sociale dans les Petits-Canadas. Elle ne lésine nullement sur le contenu local, car les événements de toutes sortes ainsi que les activités s'adressant aux Franco-Américains y occupent une place de choix.

¹⁶⁰ On peut toutefois souligner la précieuse contribution de Richard Sorrell qui traite de l'importance du sport et plus précisément de celle du baseball à Woonsocket entre 1870 et 1930.

¹⁶¹ Roby, *Op cit.*, p. 130.

Le journalisme d'opinion ne draine pas nécessairement un imposant bassin de lecteurs. La situation est encore plus vraie dans les hameaux où la très grande majorité de la population est issue de la classe ouvrière. Conséquemment, la santé financière d'un journal dépend de son tirage, donc de sa popularité au sein de la population en général. Avec le temps, les journaux franco-américains n'auront d'autre choix que de se conformer au modèle américain¹⁶² afin de conserver la cote auprès de leurs lecteurs, comme le souligne, fort à propos, Yves Roby :

« Les élites voient dans la presse l'un des grands remparts de la nationalité. Si, au début, ce sont surtout les nouvelles du pays natal et la politique canadienne qui sont traités abondamment, il appert que la situation change au tournant du 20^e siècle. Vers 1900, si ce n'était de la langue, on pourrait parfois confondre certaines pages de la presse francophone de la Nouvelle-Angleterre avec les journaux américains. Les sports, notamment le baseball et les sports de combat, y prennent une place croissante »¹⁶³

Conscients de l'importance d'un tirage quotidien susceptible d'assurer une viabilité à long terme, les dirigeants de *La Tribune* ont tôt fait de constater que le baseball offre justement cette possibilité, considérant l'engouement de la population locale pour le *jeu national*. Dès 1900, la direction décide d'accorder une attention particulière aux nouvelles sportives et aux moindres faits et gestes des différentes organisations de baseball locales :

« Afin de satisfaire nos nombreux lecteurs qui s'occupent du sport populaire de la baseball, nous publierons à l'avenir, tous les jours, le résultat de toutes les trois ligues principales et le samedi nous donnerons la position des diverses équipes¹⁶⁴ ».

¹⁶² C'est à dire un quotidien dans lequel on retrouve des informations diverses, qu'elle soient politiques, culturelles, sportives ou spectaculaires, avec, en prime, un grand nombre de publicités alléchantes.

¹⁶³ Roby, *op cit.*, p. 212.

¹⁶⁴ *La Tribune*, 1^{er} mai 1900, p. 4.

La Tribune n'est pas le seul quotidien de la ville. Le *Call*, journal anglophone, informe également la population locale sur ce qui se trame alors à Woonsocket et dans le monde. Soucieuse de tenir le haut du pavé en matière journalistique, l'équipe de rédaction de *La Tribune* ne s'en laisse pas imposer quant à sa contribution sur le plan des nouvelles sportives locales. À la veille d'une partie amicale organisée par les commis de différents magasins, on peut lire :

« Les commis de magasins de meubles, même ceux qui ne savent pas lire le français, recherchaient *La Tribune*, mercredi soir, pour connaître leurs adversaires à la partie de baseball qui se joue cet après-midi au Lac Hoag. *La Tribune* était le seul journal à publier cette liste de noms. Si notre confrère voisin avait publié cette liste de joueurs qui disputeront la partie, il se proclamerait le seul ami des commis. À l'entendre, on dirait qu'il est le seul à mettre de l'intérêt dans les parties de baseball et dans les congés des commis. Cependant, *La Tribune* fait son chemin et est lue avec intérêt »¹⁶⁵.

Bien que le seul quotidien français d'importance de la ville ne soit en fait qu'un cahier de quelques pages tout au plus (souvent 4 pages, parfois 6 ou 8 pages), il n'en demeure pas moins que durant plusieurs mois, soit du mois d'avril jusqu'à la fin du mois d'octobre, les manchettes relatives au monde du baseball se démarquent bien souvent du lot de nouvelles quotidiennes par la place qu'elles occupent. Devant la popularité croissante de son journal au sein de la classe populaire franco-américaine, la direction de *La Tribune* innove avec la parution hebdomadaire d'une chronique vouée à la diffusion des nouvelles sportives de la ville et de l'État. Intitulée *Autour des buts*, cette chronique s'ajoute à la section *Le Sport* qui, en page 4, traite des statistiques des nombreuses ligues qui prolifèrent alors à Woonsocket comme ailleurs¹⁶⁶. Par ailleurs, il est intéressant de constater que le discours des journalistes sportifs attirés à la couverture des matchs locaux

¹⁶⁵ *La Tribune*, 10 août 1901, p. 2.

¹⁶⁶ *La Tribune*, 7 juillet 1905, p. 4.

ne se démarque pas vraiment du jargon sportif anglo-américain. Bien que la nouvelle soit rendue en français, le contenu des articles, lui, s'inspire très fortement du vocabulaire sportif américain. Ainsi, la lecture des résumés des parties locales disputées au Parc Clinton ou à l'Ovale Saranac¹⁶⁷ est souvent rendue difficile en raison d'une alternance constante de la langue utilisée par le journaliste. Il n'est pas rare que des articles prennent des allures de véritable casse-tête, comme en fait foi ce passage : « Demontreville agissait comme short-stop. Les Gyms firent trois points au troisième inning. Demontreville envoya un two-bagger au center-fielder. Demontreville fit son point, profitant d'une distraction du catcher »¹⁶⁸.

D'aucuns considéreront qu'il peut difficilement en être autrement puisque le baseball est un sport américain et qu'en conséquence, les termes employés pour décrire le jeu et ses équipements ne peuvent forcément qu'être tirés du répertoire de la langue de Shakespeare. Soit. Seulement, la particularité du langage utilisé par les journalistes franco-américains de *La Tribune* ne réside pas seulement dans l'utilisation d'un vocabulaire *emprunté*. À la lecture d'un grand nombre d'articles et de chroniques, on constate que le style employé pour décrire les matchs diffère sensiblement des comptes rendus des journaux *modernes*. Incidemment, certains reportages se situent plus près du récit littéraire ou tragique que du simple résumé sportif. Par exemple, à la suite de l'annulation d'une partie quelconque, *La Tribune* titre : « Pas de baseball cet après-midi à Woonsocket. Une grande tristesse pèse sur la ville »¹⁶⁹. Puis, au lendemain d'une défaite

¹⁶⁷ Il s'agit des deux principaux parcs de baseball à Woonsocket au début du XX^e siècle.

¹⁶⁸ *La Tribune*, 8 juin 1903, p. 4.

¹⁶⁹ *La Tribune*, 21 août 1901, p. 4.

de l'équipe locale, on peut lire : « Les Gyms ont essuyé hier à l'ovale Clinton la plus humiliante défaite dont parlera l'histoire et les 1800 témoins de la joute sont retournés chez eux dégoûtés de l'apathie que l'équipe locale a exhibé dans un moment aussi solennel où la majorité était venue pour applaudir au triomphe des nôtres »¹⁷⁰ Un autre, traitant du résultat d'un match entre des typographes et des journalistes, commente : « Les typographes sont d'autant plus fiers de leur victoire qu'ils y voient une revanche de leur profession sur des reporters qui, d'ordinaire, s'appliquent à les inonder de manuscrits indéchiffrables »¹⁷¹. Enfin, pour divertir le lecteur, le journaliste étoffe quelquefois son contenu par des bribes d'informations plus légères comme celle-ci : « On rit beaucoup de l'aventure d'un puriste *Yankee* qui, sortant de sa demeure dimanche dernier, vit quelques jeunes gens jouer au baseball. Le monsieur, scandalisé, s'adressa à un des jeunes joueurs et leur dit : Qu'est-ce que votre père dirait de vous s'il vous voyait jouer ainsi le jour du sabbat? Et le gamin de répondre : Demandez-lui, c'est lui le catcher! »¹⁷².

Qu'importe le style employé, et au delà du récit, il importe de constater qu'avec le temps, le sport national américain constitue l'un des principaux outils de promotion d'une presse immigrante qui se veut, à l'origine, « le porte-drapeau de toutes les grandes idées

¹⁷⁰ *La Tribune*, 8 août 1902, p. 4.

¹⁷¹ *La Tribune*, 1^{er} août 1901, p. 4.

¹⁷² *La Tribune*, 22 août 1907, p. 4.

patriotiques et religieuses »¹⁷³, « la sentinelle avancée qui sonne le clairon d'alarme à l'approche du danger [...] l'un des plus grands remparts de la nationalité »¹⁷⁴.

La passion du baseball ; un phénomène répandu

Très tôt, les autorités politiques de la ville sont appelées à prendre des décisions concernant les questions attenantes à l'engouement pour le baseball qui se répand un peu partout à travers la ville au tournant du 20^e siècle. Un des premiers problèmes à surgir est le manque d'espace adéquat pour pratiquer ce sport. Bien que l'Ovale Saranac et le parc de la rue Clinton soient ouverts aux amateurs, il appert que les équipes sont trop nombreuses pour l'espace alors offert. *La Tribune* titre en une manchette : « La ville songe à imposer des amendes au trop grand nombre de jeunes hommes et enfants qui obstruent la rue en jouant au baseball »¹⁷⁵.

Les autorités municipales cherchent alors, de concert avec le conseil d'administration du Gymnase de Woonsocket¹⁷⁶, des solutions permanentes pour corriger la situation. Elles constatent que ce n'est pas tant la rareté des espaces comme la

¹⁷³ Ferdinand Gagnon, « La Saint-Jean-Baptiste », Discours prononcé le 24 Juin 1879. À Worcester, Mass., dans Malvina Marineau, *Ferdinand Gagnon. Biographie...* : p. 146, dans Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Anglererrie*, p. 130.

¹⁷⁴ E.R. Dufresne, « La presse », discours prononcé à la 18^e convention nationale des Canadiens Français aux États-Unis, tenue à Chicago, en 1893, dans Félix Gatineau, *Historique des conventions générales...* : p. 329, *ibid.*

¹⁷⁵ *La Tribune*, 27 juillet 1900, p. 1.

¹⁷⁶ Le *Woonsocket Gymnasium Association* est alors la principale organisation sportive de la ville. En outre, il guide le conseil municipal quant à la gestion des budgets dévolus au sport et aux loisirs à Woonsocket. De même, ses dirigeants voient à l'élaboration de plans visant à améliorer les emplacements et les équipements, en plus de diriger l'équipe de baseball la plus puissante alors, les Gyms de Woonsocket.

désuétude et le manque d'attrait de ces derniers qui poussent les jeunes à utiliser tous les endroits possibles pour s'adonner à leur sport préféré. Même s'il présente une grande superficie, le Parc Clinton n'est pas vraiment adapté pour la pratique du baseball, à tout le moins sous une forme compétitive. Dépourvu de délimitations, il constitue ni plus ni moins un champ banal comme on en retrouve alors un peu partout. Ainsi, au lieu de se déplacer pour jouer sur un terrain de baseball qui n'en est pas un, les jeunes choisissent de s'adonner à leur sport préféré tantôt dans un champ, tantôt dans une rue ou encore dans une cour arrière. Il faudrait, pense-t-on du côté des autorités, réaménager l'espace en fonction des besoins du jeu, soit un véritable terrain de baseball doté des atouts des stades professionnels qui apparaissent alors un peu partout sur le sol américain.

À partir de 1901, la situation change. Après des séries de discussions et de longs mois d'incertitude, on annonce, au début du printemps, qu'un budget a été voté et que des améliorations notables seront apportées au Parc Clinton. En grande pompe, on déclare que l'Association du Gymnase de Woonsocket procédera à l'installation d'une clôture tout autour du Parc Clinton. Qui plus est, il a été décidé de doter le parc d'un amphithéâtre pouvant accueillir 500 spectateurs assis¹⁷⁷. La nouvelle, qui se répand à travers la ville comme une traînée de poudre, a tôt fait de raviver la flamme du baseball. C'est six nouvelles équipes de différents niveaux, toutes composées de Woonsocketains, qui s'ajoute la saison suivante¹⁷⁸. L'un des principaux acteurs de la vie paroissiale à se réjouir est l'abbé Mongeon, curé de la paroisse Ste-Anne et directeur de la nouvelle Association du Gymnase Ste-Anne, qui s'empresse de devenir le locataire principal du

¹⁷⁷ *La Tribune*, 23 avril 1901, p. 1.

¹⁷⁸ *La Tribune*, 31 mai 1901, p. 4.

terrain en obtenant la priorité d'y organiser des parties tous les samedis. Conscient de l'intérêt suscité par le baseball auprès de ses paroissiens et de toute la population franco-américaine locale, l'abbé Mongeonnais pose alors un geste qui ne sera pas sans mousser de façon significative la popularité d'une activité qui rejoint de plus en plus d'adeptes.

Rapidement, les instigateurs du projet de réfection s'enorgueillissent de leur décision puisque les nouvelles installations permettent un meilleur contrôle des entrées et des foules qui assistent en grand nombre aux parties des Gyms de l'endroit. Il n'est pas rare que les parties locales attirent bien au-delà des 500 spectateurs que le stade peut contenir. Au cours de l'une des premières joutes printanières, *La Tribune* rapporte que: « Malgré que la température fut un peu trop froide, 1200 amateurs ont assisté à la partie et ont grelotté pendant 2 heures et demi afin d'applaudir nos joueurs »¹⁷⁹. La direction, qui perçoit un droit d'admission aux parties de l'ordre de 0,25 \$ à tous les hommes, décide alors d'élargir la tarification aux femmes et aux enfants. Dorénavant, ils s'acquitteront d'une somme de 0,10 \$ afin de prendre place dans la foule lors des parties des Gyms¹⁸⁰. Loin d'être périlleux, l'exercice s'avère un franc succès, si bien que le rapport financier du Gymnase de Woonsocket fait état que les parties de baseball constituent un réel succès financier¹⁸¹. Quelques jours plus tard, au cours d'un « magnifique banquet » organisé par le *Woonsocket Baseball Association*, le maire de l'endroit, M. Greene, souligne le fait que les joueurs contribuent pour une large part à faire connaître et apprécier la ville. Faisant bien sûr référence au jeu redoutable des Gyms et aussi à la domination de Napoléon

¹⁷⁹ *La Tribune*, 27 mai 1901, p. 4.

¹⁸⁰ *La Tribune*, 1^{er} juillet 1901, p. 4.

¹⁸¹ *La Tribune*, 19 août 1901, p. 4.

Lajoie dans la Ligue Nationale de baseball. Par ailleurs, un journaliste du *Boston Globe*, un des plus grands quotidiens du Nord-Est américain, renchérit en ces termes : « Lundi, les All Americans joueront à Woonsocket, Rhode Island, la ville la plus passionnée de baseball de toute l'Amérique relativement à sa grandeur et à la ville natale du Napoléon de ce jeu »¹⁸².

La popularité grandissante de ce sport auprès de la population locale n'est pas uniquement attribuable à l'amélioration des infrastructures et à la popularité des Gyms. Certes, l'affluence au terrain de la rue Clinton et les nombreuses victoires cumulées par l'équipe locale contribuent au phénomène. Seulement, si l'on se rend de plus en plus à ce qui constitue alors le stade municipal, on continue à investir les autres endroits propices aux rencontres. Ainsi, on présente des matchs au Lac Hoag et au Parc Cold Spring, deux endroits de villégiature fortement prisés par la population locale, lors des rassemblements dominicaux et durant les célébrations diverses qui s'y tiennent. Si les congés ne sont pas légion, ils constituent néanmoins des occasions de fraterniser et de s'adonner à des activités que la vie d'ouvrier rend bien souvent impossible à réaliser sur une base régulière. Le *Labour Day*, fête par excellence des travailleurs, est souligné de brillante façon à Woonsocket. Au cours d'une de ces fêtes, soit celle de 1900, toute une kyrielle sont prévues pour la famille. Qu'à cela ne tienne, sur une foule évaluée à près de 3000 personnes qui se rendent au Lac Hoag pour souligner l'événement, plus de 2000 d'entre elles y sont pour une raison spécifique, soit pour assister à la partie opposant les Heclas de Woonsocket au Gyms¹⁸³.

¹⁸² *La Tribune*, 26 septembre 1901, p. 4.

¹⁸³ *La Tribune*, 4 septembre 1900, p. 4.

Les exemples de la popularité du baseball au cours d'événements organisés lors de diverses fêtes annuelles sont nombreux. Certains pourraient croire que cet intérêt touche d'abord et avant tout la population américaine d'origine. Or, il n'en est rien. Bien au contraire. Lors de la tenue des célébrations de la plus importante fête canadienne-française qui soit, la Saint-Jean Baptiste, 3000 personnes assistent avec enthousiasme à la victoire des Gyms¹⁸⁴, alors que la partie organisée au cours des célébrations de la fête de l'indépendance américaine draine une foule de 2300 spectateurs¹⁸⁵. Phénomène surprenant s'il en est un, cet emballement, loin de se résorber, va croissant. À l'approche du *Labour Day* en 1901, les ouvriers de l'Union ouvrière centrale de Woonsocket supplient les dirigeants des Gyms de ne pas tenir la partie annoncée afin de ne pas nuire à leurs activités. Faisant fi de cette demande, les dirigeants des Gyms décident de jouer le match malgré tout. Le lendemain, on peut lire dans *La Tribune* : « Le pique-nique du Parc Cold Spring n'a pas eu le succès escompté et il est probable que la perte d'argent de l'Union ouvrière sera considérable. Au même moment, une foule record de 6500 personnes se rendait à l'ovale de la rue Clinton pour les Gyms »¹⁸⁶.

Il est facile de constater, à la lumière de tout ceci, que le *Woonsocket Gymnasium*, par le biais des Gyms, exerce non seulement une influence de premier ordre sur la population, mais également sur la vie sociale de la ville. Supportée par les élites autant que par le conseil municipal, cette association est à la source d'un grand nombre d'événements qui font le délice de la population, peu importe la langue ou le rang social.

¹⁸⁴ *La Tribune*, 25 juin 1901, p. 4.

¹⁸⁵ *La Tribune*, 6 juillet 1901, p. 4.

¹⁸⁶ *La Tribune*, 3 septembre 1901, p. 4.

Néanmoins, elle n'est bientôt plus la seule à promouvoir l'activité physique et la participation aux nombreux événements sportifs qui se tiennent durant les mois de la saison estivale. Les Canadiens français, peu influents au sein de cette dernière, décident à leur tour de fonder des associations sportives. Ainsi, en quelques années, plusieurs organisations paroissiales et communautaires francophones voient le jour, qu'il s'agisse de l'Association sportive de la paroisse Ste-Anne ou encore de ligues de baseball mises sur pied par des Canadiens français. À ce sujet, il sera intéressant de voir comment ces derniers se sont épris d'une formation francophone montante, Les *Eagles* (qui deviendront rapidement « Les Aigles »), délaissant du même coup les Gyms, formés à très forte majorité d'Américains, ce qui illustre au-delà de toute autre exemple le rôle déterminant joué par les Franco-Américains dans la consécration de Woonsocket comme ville par excellence du baseball en Nouvelle-Angleterre.

Les Franco-Américains et le baseball organisé

Les rencontres de baseball qui se déroulent à Woonsocket sont l'objet d'une attention particulière de la part des amateurs locaux. Qu'il s'agisse de rencontres impromptues ou encore de joutes prévues, ces matchs soulèvent inévitablement des passions. Comme nous l'avons mentionné précédemment, la fièvre du baseball compétitif s'empare de la ville vers 1880, alors que les Comets sèment la terreur dans les parcs de la région. Au fil des ans, l'ajout d'équipes semi professionnelles et la venue de certaines formations de haut calibre contribuent à faire de ce sport le spectacle par excellence de la ville. Il va sans dire que les organisateurs de ces rencontres mettent tout en œuvre afin de faire de ces matchs une réussite, tant sur le plan sportif que financier. Pour ce faire, on

n'hésite pas à recourir à *La Tribune* afin de diffuser *la bonne nouvelle*. Au lendemain de l'une de ces rencontres, on peut lire : « Les Brockton avaient tous leurs joueurs ordinaires et c'était sans doute la plus belle équipe qui ait encore paru cette année au parc de la rue Clinton. Les joueurs de cette équipe sont tous des hommes robustes et comme tous portent le même uniforme, cela est un contraste avec nos équipes indépendantes qui changent de joueurs si souvent qu'il y a toutes sortes d'uniformes dans la même équipe »¹⁸⁷.

Bien que ces rencontres n'aient lieu qu'occasionnellement durant l'été, les amateurs peuvent toujours suivre les exploits des Gyms qui connaissent alors les heures les plus glorieuses de leur histoire. C'est par milliers que les gens se déplacent au Parc Clinton afin d'encourager leurs favoris. Forts d'un succès sans précédent au niveau des assistances, les dirigeants des Gyms ne peuvent que se réjouir de cette fièvre qui se traduit par un bilan financier des plus heureux en 1901: « Que le baseball est plus populaire que jamais à Woonsocket, cela est prouvé suffisamment par le seul fait que le *Woonsocket Gymnasium* a déjà fait plus de 1000 \$ de profit net depuis le début de la saison après avoir payé l'amphithéâtre, la clôture, la location du terrain, etc. Samedi dernier, on a fait environ 500 \$ de profit net. Avec cette somme, on peut engager les meilleurs joueurs et donner satisfaction au public »¹⁸⁸.

Comme un peu partout où le baseball est fortement populaire, les journalistes se font un devoir de traiter non seulement des rencontres et de leur déroulement, mais

¹⁸⁷ *La Tribune*, le 6 août 1901, p. 4.

¹⁸⁸ *La Tribune*, le 29 juillet 1901, p. 4.

également des individus qui font la beauté du sport. Évidemment, plus le joueur présente des qualités susceptibles de servir d'exemple à la jeunesse, plus ses exploits de même que ses moindres faits et gestes feront les manchettes. Si la situation est vraie à Woonsocket, elle l'est également au niveau national. L'un des exemples les plus probants de ce phénomène est certes le cas de Christy Mathewson, lanceur étoile des Giants de New York du début du XX^e siècle. Fier compétiteur, Mathewson s'abstient de participer aux rencontres du dimanche; il ne fume pas, ne boit pas (du moins en public) et il présente une forme physique exceptionnelle. Né dans une petite ville loin des grands centres, il contribue à renforcer le mythe rural des origines du baseball. Mathewson est devenu un héros en raison de son incarnation de l'Américain-type, conformément aux valeurs progressistes, c'est-à-dire quelqu'un qui est capable d'atteindre les plus hauts sommets du sport professionnel en étant fidèle aux valeurs traditionnelles de l'Amérique¹⁸⁹.

S'ils font leurs choux gras des prouesses de Napoléon Lajoie¹⁹⁰ au sein du baseball professionnel, les journalistes affectés à la couverture des Gyms, et bientôt des Eagles, ne sont pas différents des chroniqueurs nationaux dans leur façon de présenter aux lecteurs les héros sportifs vertueux. Ces derniers sont l'objet d'une grande attention de la part de *La Tribune*, comme on peut le constater avec cet extrait : « Lawson, le nouveau pitcher des Gyms, a droit au titre de docteur. En effet, il a son diplôme de médecin et il est à se gagner de l'argent cet été pour se procurer de magnifiques bureaux l'automne

¹⁸⁹ Steven Riess, « Baseball Myths, Baseball Reality and the Social Functions of Baseball in the Progressive America », *Stadion*, 3, n° 2, 1977, p. 273-311.

¹⁹⁰ Napoléon Lajoie fera l'objet d'une grande attention de notre part plus loin au cours de ce travail.

prochain. C'est un jeune homme tempéré qui aime jouer avec une équipe indépendante »¹⁹¹.

Cette allusion à la vie privée des joueurs est révélatrice de la place grandissante qu'occupe alors le baseball dans le quotidien des gens. Au début de la saison 1902, Woonsocket compte plus d'équipes que jamais, alors que l'apport de francophones continue de s'accroître. Au sein des Gyms, on retrouve maintenant deux Canadiens français, alors que les ligues d'étudiants sont entièrement francophones. Au niveau des équipes dites amateurs, les alignements présentent un visage français de plus en plus marqué¹⁹². Cette montée des francophones au sein des équipes n'est pas sans avoir des répercussions au niveau du déroulement des joutes. S'il s'entend de plus en plus dans les rues comme dans les magasins, le français prend également sa place sur les terrains de jeux. Dans une étude centrée sur la vie franco-américaine en Nouvelle-Angleterre, Seward Doty évoque un phénomène qui décrit parfaitement la réalité de Woonsocket au début du XX^e siècle :

« French is the prevailing tongue. It is heard in the streets, shops, mills and parks. There is French newspaper and French talkies in the theatre. Americanisms are often admitted, so that at a ball game, one may sometimes hear such expressions as "frappe un home-run Joe!" or "attend un base on balls!"¹⁹³».

Comme on l'imagine, il peut être plutôt inusité pour un Américain d'assister à une partie de baseball, *Le sport national*, où tout se déroule en français, depuis les directives

¹⁹¹ *La Tribune*, 16 juillet 1901, p. 4.

¹⁹² Les quatre principales formations sont les suivantes : les Stars (9 francophones), les American Boys (8 francophones), les Eagles (6 francophones) et les Oakland (5 francophones).

¹⁹³ Doty, *op. cit.*, p. 122.

des arbitres jusqu'aux clameurs de la foule. Cette particularité ne semble pas indisposer les équipes qui évoluent alors au Parc Clinton (les Gyms) et à l'Ovale Saranac (Les Eagles). À l'aube de la saison 1902, ces dernières jouissent du support indéfectible de leurs partisans, francophones et anglophones. Toutefois, s'ils trônent au sommet de la popularité depuis plusieurs années, les Gyms sentent le souffle victorieux des Eagles qui, bon an mal an, gagnent en popularité.

La rivalité entre les Gyms et l'équipe de Whittinsville, ville située non loin de Woonsocket, fait de leurs matchs l'un des spectacles les plus courus de la saison estivale. Chacune des équipes bénéficie amplement des retombées de ces affrontements qui se déroulent toujours à guichets fermés. À la fin du mois d'avril 1902, *La Tribune* nous apprend que les directions de ces deux formations ont conclu une entente qui fait le plus grand bonheur des joueurs et des amateurs : une série de rencontres aller-retour qui s'échelonnent sur plusieurs mois, de quoi entretenir la rivalité les opposant. Cette entente sportive se négocie néanmoins sur le fond d'un accord financier : les visiteurs obtiennent 40% des recettes, alors que les hôtes reçoivent 60%¹⁹⁴. Ce type d'entente est loin de constituer un précédent.

Incidentement, le succès d'une équipe est souvent tributaire de sa santé financière. Avec des recettes substantielles, on parvient à embaucher les meilleurs joueurs qui, eux, n'hésitent pas à quitter une formation pour aller rejoindre l'équipe ennemie plus fortunée. On comprend, alors que les dirigeants d'équipes amateurs et semi-professionnelles ont tout intérêt à tirer le meilleur d'une situation, comme c'est le cas pour la rivalité opposant

¹⁹⁴ *La Tribune*, 30 avril 1902, p. 4.

Woonsocket à Whittinsville. Cette dernière atteint son apogée au cours de cette période, comme en témoigne cet extrait : « 6000 personnes se sont rendues au Parc Clinton pour la rencontre opposant les Gyms à Whittinsville. Il n’y avait pas de place pour tout le monde. Les Policeman ont eu peine à retenir la foule en dehors des limites où ont évolué les joueurs »¹⁹⁵. Curieusement, à partir de ce moment, on assiste à une désaffection progressive du public à l’endroit des Gyms. On ne peut cependant attribuer cette situation à un quelconque désintéressement des amateurs pour le baseball. Loin s’en faut. Plutôt, il faut voir qu’à partir de 1902, les Eagles attirent de plus en plus la sympathie du public. Qualifiée d’équipe amateur la plus forte de la ville, ses joueurs voyagent maintenant par voie électrique et sont appelés à disputer des rencontres dans des villes toujours plus éloignées. Qu’à cela ne tienne, nombreux sont les amateurs de Woonsocket qui accompagnent leurs favoris lors des différents périples. Bientôt, ce sont les hauts faits de cette équipe composée entièrement de joueurs franco-américains qui occupent une place prépondérante au sein de *La Tribune* : « La joute des Aigles qui est promise aux amateurs samedi à l’Ovale promet d’être une des plus fameuses auxquelles il ait été donné d’assister depuis longtemps¹⁹⁶.

La *fièvre* des Aigles¹⁹⁷ dépasse largement les limites de l’Ovale Saranac. Attirant la plus grosse foule de l’histoire à un match d’ouverture à Newport, Rhode Island (3500 personnes), les joueurs des Aigles deviennent vite les préférés de la ville. Certains marchands, conscients de la popularité de ces derniers, profitent de cette effervescence

¹⁹⁵ *La Tribune*, 1^{er} juin 1903, p. 4.

¹⁹⁶ *La Tribune*, 21 juillet 1904, p. 4.

¹⁹⁷ Fondée sous le nom des Eagles, l’équipe sera connue, à partir de 1904, comme étant les Aigles de Woonsocket.

pour se faire de la publicité dans les pages de *La Tribune* : « Les frères Cook, marchands de cigares, donneront une boîte de cigare au joueur des Aigles qui fera le plus long coup d'un but »¹⁹⁸. De façon quotidienne, on entretient les lecteurs sur les nouvelles et les statistiques de l'équipe. Parfois même, il va au devant des événements en commentant les rencontres à venir : « Une délégation de chanteurs nègres assistera à cette fête et rendra la journée fort intéressante...Les amateurs de sport devraient assister sans faute à ce tournoi. Il y aura plus de plaisir et d'excitation qu'au cirque¹⁹⁹.

Sur le losange, les succès de l'équipe contribuent au renforcement du sentiment d'appartenance de la population franco-américaine locale envers son équipe. Épris des élans victorieux des Gagnon, Héroux, Milette, Duval et autres Dufault qui forment le cœur de l'alignement, les Woonsocketains vouent une telle admiration à ces derniers que nombre d'entre eux cherchent à prendre part à chacune des rencontres disputées dans la ville comme ailleurs. Au lendemain des célébrations de la Fête du travail à la fin de l'été 1904, on apprend, par la voix de *La Tribune*, que plus de 500 supporters ont accompagné les Aigles à Manville, pour une rencontre double²⁰⁰. Jamais, auparavant, n'a-t-on vu pareil engouement pour une équipe semi-professionnelle de baseball. 500 personnes, c'est autant que le plus grand stade de la ville peut recevoir. Au moment même où les Aigles sont sacrés champion de la ville et de l'État du Rhode Island, on apprend la dissolution des Gyms qui, pour une deuxième saison consécutive, accuse un lourd déficit attribuable à une baisse marquée des assistances au parc de la rue Clinton. Une fois de plus, l'élément

¹⁹⁸ *La Tribune*, 28 juillet 1904, p. 4.

¹⁹⁹ *La Tribune*, 18 août 1904, p. 4.

²⁰⁰ *La Tribune*, 6 septembre 1904, p. 4.

franco-américain a pesé lourd dans la balance. Par un changement d'allégeance, la population franco-américaine de Woonsocket a porté aux nues une formation constituée d'immigrants canadiens-français, sonnante par le fait même le glas d'une équipe composée en grande majorité d'Américains.

Le baseball : exutoire moral et physique des travailleurs

Bien qu'ils soient des spectateurs assidus aux rencontres de la Ligue semi-professionnelle du Rhode Island²⁰¹, les Franco-Américains, et à plus forte raison les jeunes, n'hésitent jamais à s'adonner à la pratique du *jeu national*. De façon régulière, *La Tribune* fait état des activités organisées au cours de ces rassemblements hebdomadaires : « Tous les magasins sont fermés cet après-midi et continueront de l'être tous les jeudis après-midi d'ici au mois de septembre. Les employés de magasins s'en donneront à cœur joie, comme par les années passées. Tandis que le petit nombre resteront (sic) à la maison pour prendre un repos bien mérité, les jeunes qui constituent le plus grand nombre assisteront aux joutes des commis à l'Ovale »²⁰².

Organisées par le Comité des commis de Woonsocket, ces parties sont l'occasion pour plusieurs de faire montre de leurs talents aux dirigeants des équipes semi-professionnelles présents aux rencontres. En offrant de bonnes prestations, les joueurs

²⁰¹ Le nom officiel du circuit au sein duquel ont évolué les Gyms et les Aigles change fréquemment au cours de cette période. Qu'il s'agisse de la Blackstone Valley League, de la Ligue de baseball de la Nouvelle-Angleterre ou encore de la Ligue semi-professionnelle du Rhode Island, toutes ces appellations font référence au plus puissant circuit amateur de la région.

²⁰² *La Tribune*, 9 juillet 1901, p. 4.

augmentent par le fait même leurs chances de jouer sur une base plus régulière, comme en fait foi cet extrait : « On met beaucoup d'intérêt dans la partie de baseball qui sera jouée jeudi prochain entre les commis de Dyce et ceux de McCarthy. Le défi envoyé par les Dyce a été relevé et les McCarthy veulent garder le titre de champion. Les deux équipes pratiquent presque chaque jour. M.J.C.L. Aubuchon a été chargé de choisir trois joueurs de Harris et Mowry et autant des magasins de Dyce et McCarthy. Il assistera à la partie jeudi et fera son choix parmi les meilleurs joueurs »²⁰³.

Par ailleurs, il est surprenant de constater que les joueurs qui prennent part à ces matchs sont issus de milieux divers et de toutes les classes sociales. Il ne faut donc pas s'étonner de retrouver, sur le terrain, de simples journaliers mais également des professionnels issus du milieu des professions libérales. Affublé d'un titre particulièrement évocateur (La plume l'emporte sur la toge, le bistouri et le pilon), le passage suivant atteste éloquemment de ce fait : « Plusieurs centaines de personnes ont assisté à une partie entre les journalistes de Woonsocket et une autre formée d'avocats, de médecins et de pharmaciens, une rencontre qui ferait crever les grands clubs de jalousie »²⁰⁴. Semaine après semaine, une foule bigarrée s'entasse sur les lignes de côté du Parc Clinton afin de pousser ses favoris aux limites de leur talent. Parfois, on voit s'affronter les commis d'un même magasin ou d'un même secteur, comme c'est le cas lors des affrontements opposant les bouchers aux épiciers ou encore les David aux Goliaths (les employés de *La Tribune*). À d'autres occasions, ce sont des joueurs issus de

²⁰³ *La Tribune*, 31 juillet 1900, p. 4.

²⁰⁴ *La Tribune*, 18 mai 1906, p. 4.

professions diverses qui disputent la victoire²⁰⁵. Les commerçants cherchent à profiter eux aussi de l'immense popularité du sport afin de mousser leur entreprise : « Le jeu de baseball est plus que jamais en vogue à Social. On se demandait pourquoi et on a obtenu la réponse d'un joueur. Auger, le marchand, donne une balle ou un bat avec chaque chapeau de paille ou casquette »²⁰⁶. Véritable *happening* communautaire, le baseball parvient même à gagner la faveur des membres d'organismes ou d'associations dont la vocation n'a rien de sportive. Un des exemples les plus évocateurs est sans contredit la mise sur pied de formations à partir des membres musiciens de l'harmonie de la Paroisse Ste-Anne qui se divisent en deux clans : les Si-bémol et les Mi-bémol. De façon régulière, ces dernières se rencontrent afin de disputer des rencontres devant de très bonnes foules avides d'un spectacle pour le moins particulier.

Toujours enclins à participer à des matchs et à des tournois, les plus jeunes d'entre-eux se regroupent bien souvent dans des équipes improvisées et disputent des parties amicales, sans cadre de réglementation formel. Seulement, au fil des années, certaines têtes dirigeantes d'organisations locales décident de donner aux jeunes des Petits-Canadas la chance d'évoluer au sein d'équipes dûment constituées. À l'école, les jeunes qui le désirent et qui démontrent un certain talent joignent l'une ou l'autre des équipes de la Ligue scolaire qui disputent des rencontres depuis le mois d'avril jusqu'à la fin du calendrier scolaire. Chapeautées par le clergé et les différentes écoles paroissiales, ces rencontres donnent lieu à un spectacle qui a l'heur de plaire à la population en général,

²⁰⁵ Il n'est pas rare que des médecins affrontent des commis de magasins de meubles, alors que d'autres parties mettent aux prises des journalistes aux barbiers.

²⁰⁶ *La Tribune*, 16 mai 1906, p. 4.

si l'on se fie aux assistances pour le moins surprenantes à ces matches²⁰⁷. À l'instar des nombreuses formations adultes de calibre amateur ou semi professionnel qui évoluent alors à Woonsocket²⁰⁸, ces équipes se composent presque exclusivement de joueurs de descendance canadienne-française. Qu'à cela ne tienne, toutes affichent un nom d'équipe anglais. C'est ainsi que partout, dans les Petit-Canadas, on parle des *Young Heclas*, des *Diamond Hill Toughs*, des *Blue Bell* ou encore des *Woonsocket Bids*. En dépit du visage résolument français des formations, jamais elles ne troqueront le nom de leur équipe pour un autre à consonance française²⁰⁹, comme quoi le baseball, pratiqué par une population immigrante et dans une langue étrangère, représente un puissant symbole d'américanité.

La grande popularité du baseball est sentie aussi au sein des membres de la classe ouvrière où l'on retrouve beaucoup de Francos. Que ce soit à la fin d'une journée de travail ou même lors des pauses du dîner, il se trouve toujours des ouvriers prêts à lancer et à frapper quelques balles. Si, au début, ces rencontres sont purement amicales, la situation change toutefois. En 1905, les dirigeants d'usines mettent sur pied la *Mill League*²¹⁰. Rapidement, les exploits des travailleurs deviennent l'une des attractions sportives les plus courues de toute la région : « les différentes joutes de la Mill League

²⁰⁷ Le 2 juillet 1907, plus de 1000 spectateurs assistent à une rencontre entre les 9 du Collège Sacré-Cœur et l'équipe des jeunes de la rue Social.

²⁰⁸ Qu'il s'agisse des Gyms, des Eagles, des Heclas, des Naps ou autres formations.

²⁰⁹ Seule exception : Les Eagles qui, avec le temps, deviennent connus sous le nom des Aigles. Par contre, leur uniforme demeure celui des Eagles et c'est sous cette épithète qu'ils sont connus en dehors des murs de la ville.

²¹⁰ L'année de sa fondation, la ligue compte six équipes : La fabrique Clinton, Social #1 et #2, Taft-Pierce, Clinton Mills et American Wringers. Par ailleurs, les alignements de ces formations ne laissent planer aucun doute quant à la forte prépondérance des francophones au sein de ces dernières.

ont été bien contestées samedi p.m. et ont attiré de grandes foules. L'enthousiasme devient de plus en plus grand à mesure que la saison avance »²¹¹.

L'ajout de six nouvelles formations au cours de la saison 1906 rehausse d'un cran l'esprit de compétition. Partout, dans les usines, on fait grand état des frasques de l'un ou l'autre des ses compagnons de travail au cours de ces rencontres. Toujours à l'affût de la dernière nouvelle, *La Tribune* suit les activités de la *Mill League* avec intérêt. À la suite d'une rencontre disputée devant plus de 2000 spectateurs à L'Ovale Saranac, on peut lire : « Cette joute avait fait le sujet de conversation du monde sportif (sic). On a parié de grosses sommes sur le résultat de la lutte...jamais équipes n'ont reçu tant d'applaudissements de leurs amis »²¹².

À l'instar de leurs compatriotes qui oeuvrent comme commis dans les nombreux établissements commerciaux de Woonsocket, c'est à partir du rendement démontré sur le terrain par les travailleurs d'usines que les dirigeants de ces équipes arrêtent leur choix sur les *meilleurs éléments* susceptibles de faire la renommée de leur entreprise. Il s'agit d'une chance en or pour un simple ouvrier de connaître la notoriété, non seulement auprès de ses collègues de travail, mais aussi auprès de la population qui assiste en grand nombre aux parties. Contrairement aux matchs disputés lors des congés des commis²¹³, les matchs de la *Mill League* suivent la logique d'un calendrier établi dès le début de la saison. Avec les

²¹¹ *La Tribune*, 20 août 1906, p. 4.

²¹² *La Tribune*, 31 juillet 1907, p. 4.

²¹³ Les rencontres disputées lors des congés des commis sont le fruit de défis lancés au gré des semaines estivales par les principaux intéressés. *La Tribune* ne fait pas mention d'un quelconque calendrier relatif à ces parties.

années, la *Mill League* prend les allures d'un véritable circuit semi-professionnel. À l'ouverture de la saison 1908, on apprend que le prix de fin de saison attribué aux vainqueurs des séries de championnat atteindra 375 \$. Ce qui n'était qu'une suite logique à une politique de *welfare* institutionnalisée plusieurs années auparavant devient un investissement. Dorénavant, pour parer les frais afférents à la bonne marche d'une équipe de baseball qui se respecte, les dirigeants peuvent espérer recueillir une somme qui, à elle seule, couvre largement l'achat d'équipements et d'uniformes.

Avec le temps, la popularité du circuit ne se dément pas. Au cours de la saison 1908, la ligue connaît sans doute ses plus belles heures de gloire : « Depuis l'ouverture de la saison, les clubs de la *Mill League* nous ont fait assister qu'à d'intéressantes parties. Il y a de l'entrain, de l'ambition et de l'habileté chez tous les joueurs et d'ailleurs les foules considérables qui assistent aux différentes parties sont des preuves évidentes que le public s'intéresse au sport et y apporte beaucoup d'intérêt »²¹⁴. À la fin de la saison, fort d'un succès financier retentissant, les dirigeants de la ligue consentent un don de 290 \$ à l'hôpital de Woonsocket²¹⁵.

La pratique régulière d'un sport de compétition entraîne inévitablement une amélioration du calibre de jeu. Les rencontres amicales de la fin du XIX^e siècle cèdent progressivement le pas à des rencontres officielles au cours desquelles des joueurs aguerris rivalisent d'adresse. À tous les niveaux et dans toutes les ligues, le spectacle est de plus en plus relevé. Bientôt, Woonsocket est reconnue comme la ville de baseball par

²¹⁴ *La Tribune*, 25 mai 1908, p. 4.

²¹⁵ *La Tribune*, 21 septembre 1908, p. 4.

excellence en Nouvelle-Angleterre. Ses vedettes les plus connues ne portent pas le nom de Smith ou de Brown, mais bien ceux de Lépine, Rondeau et surtout, Lajoie²¹⁶. Un peu partout en Amérique, ces descendants d'immigrants canadiens-français soulèvent la passion des spectateurs américains qui en redemandent. À domicile, ce sont d'abord les Gyms puis les Eagles qui suscitent l'admiration. Ces derniers voyagent maintenant par train en s'enfonçant toujours plus loin dans l'Amérique profonde. Certains reviennent à Woonsocket, alors que d'autres, rongés par le désir de gravir à leur tour les plus hautes marches menant à une carrière professionnelle, décident de tenter leur chance sous d'autres cieux, là où, évidemment, on ne parle pas français.

Sans trop s'en rendre compte, les Franco-Américains de Woonsocket s'acculturent, s'américanisent. Si la vie française est toujours bien vivante lors du déroulement des rencontres à l'Ovale Saranac et au Parc Clinton, elle disparaît totalement lors des moindres déplacements des équipes. Or, comme la réputation de ces dernières force de plus en plus les déplacements, il en résulte que les joutes disputées recèlent de moins en moins cette saveur locale qui caractérisait les rencontres disputées jadis. Certes, les Franco-Américains continueront d'exercer le pouvoir du nombre encore pendant plusieurs années. Cependant, le fait de bercer dans un monde où la francité se noie dans un océan anglo-américain ne peut, à la longue, que provoquer l'acculturation d'une communauté, annihilant progressivement tout espoir de survivance, quel qu'il fût.

²¹⁶ Louis Lépine, Henri Rondeau et Napoléon Lajoie, qui ont atteint les ligues majeures, sont tous trois originaires de Woonsocket.

L'acculturation par le sport

D'entrée de jeu, et pour bien comprendre notre propos, il importe de faire la distinction entre acculturation et assimilation. A priori, s'ils peuvent porter à confusion, ces termes réfèrent néanmoins à deux concepts différents. Pour bien illustrer la distinction, nous ferons référence à la définition élaborée par Milton Gordon et reprise par Yves Roby dans son ouvrage sur les Franco-Américains :

« D'abord, il faut se rendre compte que "assimilation" est un terme général qui recouvre maints sous-processus. La distinction fondamentale, et qui est souvent ignorée, est la distinction entre ce que j'ai appelé ailleurs la "*behavioral assimilation*" et la "*structural assimilation*". La première se réfère à l'acquisition de types de comportement culturel de la société d'accueil [...]. Il existe un terme spécial pour désigner ce processus de modification culturelle ou "*behavioral assimilation*" et c'est "acculturation". D'autre part, la "*structural assimilation*" se réfère à l'accès des immigrants et de leurs enfants aux cercles sociaux, aux organismes, aux institutions et à la vie civile en général de la société d'accueil. Si ce processus a lieu sur une assez grande échelle, il entraîne un taux élevé de mariages interethniques.²¹⁷ »

C'est précisément ce qui survient à Woonsocket au cours de l'ère progressiste. Les immigrants s'établissent tout d'abord dans un milieu étranger duquel ils ne connaissent que bien peu de choses, si ce n'est que l'information générale véhiculée au pays par les agents recruteurs ou par les gens qui reviennent au Québec après un court séjour. Le choc culturel est toutefois de courte durée puisqu'à Woonsocket, comme un peu partout ailleurs en Nouvelle-Angleterre, on s'affaire à recréer le type de société que les immigrants connaissent bien, c'est-à-dire un milieu où les citoyens sont encadrés par

²¹⁷ Milton M. Gordon, « Assimilation. Theory and Reality », dans Lawrence W. Levine et Robert Middlekauff, dir., *The National Temper. Readings in American Culture and Society*, New York, Harcourt Brace Jovanovitch, inc., 1972, 2^e édition, p. 281, dans Yves Roby, *op. cit.*, p. 202.

une élite paroissiale bienveillante qui voit à l'épanouissement de ses paroissiens selon les principes fondamentaux de l'Église catholique. Bientôt, l'idée de déployer toutes les énergies nécessaires pour faire en sorte que l'on puisse parler sa langue et pratiquer sa religion dans un pays étranger est ramenée à un seul et unique concept : celui de la survivance. Cette idée de survivance franco-catholique en territoire américain est mue par un sentiment de confiance aveugle dans la mission providentielle des Canadiens français aux États-Unis. S'ils touchent la corde sensible des membres de l'élite et des gens issus de la petite bourgeoisie francophone qui apparaît à la fin du XIX^e siècle, ces grands discours ne rejoignent pas nécessairement l'ensemble de la population qui peine dans les usines. Fiers de leurs racines et conscients de l'importance de léguer à leurs descendants l'héritage qu'ils ont reçu, les Franco-Américains ne sont cependant pas insensibles à ce qui se passe autour d'eux. Incidemment, s'il est un élément propre à la vie sociale américaine qui les captive, c'est bien le baseball :

« While immigrant workers in the Blackstone Valley, particularly the French Canadians, seemed resistant to "Americanize" in the early 1900^s, the one thing that French Canadians and nearly everyone else were not at all slow to embrace was the "Great American Pastime" the game of baseball²¹⁸ ».

Cette acquisition d'un type de comportement de la société d'accueil²¹⁹ est à la source, comme nous l'avons mentionné précédemment, d'une acculturation progressive de la population canadienne-française locale. Au fil des ans, on constate que les plus ardents défenseurs de l'idée de la survivance française en Amérique, ceux-là même qui font la

²¹⁸ Anita Rafael, *La Survivance : A Companion to the Exhibit at the Museum of Work & Culture, Woonsocket, Rhode Island*, Woonsocket, R.I., The Rhode Island Historical Society, 1997, p. 19.

²¹⁹ Bien qu'il fasse son apparition au Québec au cours des années 1890, le baseball n'est alors pratiqué que dans les grands centres, comme Montréal, par une infime partie de la population. Par ailleurs, il faut savoir que ce sont des Franco-Américains rentrés de façon temporaire ou définitive au Québec qui ont contribué à faire connaître ce sport au nord de la frontière.

promotion des valeurs propres à l'identité canadienne-française, s'approprient la grande popularité du baseball en faisant de ce sport un véhicule promotionnel par excellence. Chaque grande fête est le théâtre de chaudes luttes disputées par des Franco-Américains de tout acabit. À la fin de l'été 1904, on apprend par la voix de *La Tribune* qu'une partie de baseball constitue le clou d'un grand rassemblement nationaliste :

« Pour le pique-nique des Artisans Canadien Français, on prévoit une joute de baseball. Pour une partie de balle, c'en sera toute une et rien qu'elle dédommagera amplement des démarches et des déboursés qu'on aura fait²²⁰ ».

L'année suivante, la paroisse Saint-Louis de Gonzague décide de souligner en grande pompe les célébrations du 4 juillet. Afin de faire de cette fête une réussite, les autorités paroissiales décident d'organiser non pas une mais deux parties de baseball entre des équipes formées entièrement de francophones. Il va sans dire que le seul fait de souligner, voire de célébrer, la fête nationale d'une société d'accueil témoigne d'une grande propension à l'acculturation, notamment par l'adhésion aux coutumes et aux valeurs d'une culture étrangère.

Au cours de l'été 1907, alors que les Woonsocketains se ruent massivement aux nombreuses rencontres disputées à l'Ovale Saranac et au Parc Clinton, les dirigeants de la plus grande société mutuelle de toute la franco-américanie se dotent à leur tour d'une formation de baseball. Dorénavant, les membres de l'une des plus illustres sociétés de promotion du fait français aux États-Unis peuvent s'adonner au *jeu national* en devenant partie prenante de l'équipe de la Société Saint-Jean Baptiste de Woonsocket. Au cours du Jour Canadien, fête par excellence des Franco-Américains, ils sont applaudis par plusieurs

²²⁰ *La Tribune*, 1^{er} septembre 1904, p. 4.

milliers de compatriotes qui prennent part à cette journée bien spéciale au cours de laquelle la partie de baseball occupe une place privilégiée parmi les activités présentées.²²¹

Au delà du sport, c'est tout ce qui en découle qui contribue à l'acculturation d'une population, depuis la couverture toujours plus grande du sport national américain par la presse francophone locale en passant par l'ouverture sur l'Amérique rendue quasi-inévitable par le calibre de jeu soutenu présenté par les Franco-Américains. Bien qu'on puisse être tenté de voir le baseball comme un élément ayant contribué au renforcement de l'idée de la survivance par son côté mobilisateur et par l'extrême vitalité du français lors des nombreuses rencontres disputées au cours de cette période, il faut voir que ceux qui ont véritablement réussi en accédant aux plus hautes sphères du sport professionnel l'ont fait en se fondant, comme tous les immigrants, dans un seul et même moule où la langue et la culture d'origine se noient dans le *mainstream* américain. Ce fut le cas des plus grands, qu'il s'agisse d'Honus Wagner, de Hermann « Babe » Ruth ou de l'un des plus grands joueurs de l'histoire, « The Big Frenchman », Napoléon Lajoie.

²²¹ *La Tribune*, 5 août 1908, p. 4.

The Big Frenchman : Napoléon Lajoie.

S'il est sans l'ombre d'un doute le plus grand joueur de baseball franco-américain de tous les temps, Napoléon Lajoie n'est pas le seul descendant canadien français à avoir atteint les ligues majeures²²², ni même le seul à être issu de l'un ou l'autre des Petits-Canadas de Woonsocket. Bien que l'histoire n'ait retenu ni leurs noms ni leurs performances, Louis Lépine et Henri Rondeau, tous deux de Woonsocket, ont tour à tour fait la fierté des Franco-Américains en atteignant les sommets du sport professionnel²²³. Oeuvrant au cours de *l'âge d'or* du baseball, ils remportent toutefois un succès mitigé au moment où la presse locale et nationale fait ses choux gras des performances magistrales d'un grand gaillard de Woonsocket R.I., Nap Lajoie.

Héros américain incontestable du début du vingtième siècle, Napoléon Lajoie suit néanmoins, durant sa jeunesse, un parcours de vie qui ressemble en tout point à celui des autres jeunes Canadiens français de la ville. Né le 7 septembre 1874 d'une famille immigrante canadienne-française, Lajoie grandit dans un Petit-Canada de Woonsocket où les immigrants sont bientôt majoritaires. Jean-Baptiste et Céline Lajoie, comme la plupart des chefs de famille franco-américaines, doivent faire des sacrifices énormes afin de pourvoir au bien-être de leurs onze enfants. Comme c'est alors la coutume, dès qu'ils atteignent un âge convenable, les enfants des familles ouvrières délaissent les bancs

²²² Un article sportif cité dans la Tribune du 20 novembre 1913 confirme que les Canadiens-Français sont plus nombreux au sein des deux circuits professionnels que les Allemands et les Irlandais, traditionnellement considérés comme étant les deux groupes immigrants les plus actifs du baseball majeur. Le *Sporting News* de Saint-Louis, duquel est tiré l'article, présentent les joueurs franco-américains en ces termes : « Les Canadiens-Français se sont merveilleusement adaptés au baseball. Ce sont des joueurs robustes, d'une santé à toute épreuve. Ils sont généralement satisfaits d'un salaire peu élevé. (p. 4).

²²³ Sorrell, *op. cit.*, p. 121.

d'école pour être en mesure d'aider la famille à *joindre les deux bouts*²²⁴. Après seulement quelques mois de fréquentation de l'école publique française de Woonsocket, Napoléon Lajoie rejoint sa famille dans une usine de coton où, à l'âge de onze ans, il devient balayeur²²⁵. Las d'un travail où il est confiné à un univers de poussière et d'obscurité, il choisit, au bout de quelques années, de devenir *hack-driver*, l'équivalent en quelque sorte du métier de chauffeur de taxi.

Comme tous les jeunes de son âge, Napoléon Lajoie se passionne pour le *jeu national*. Dans son cas, son amour du sport est d'autant plus grand qu'il maîtrise avec une facilité déconcertante tous les aspects du jeu. Remarqué par ses pairs, il est de toutes les joutes importantes. Bientôt, la réputation du jeune prodige de Woonsocket gagne les autres villes de la Nouvelle-Angleterre. Au printemps de 1896, Charlie Marston, gérant du club de Fall River, Mass., de la Ligue de la Nouvelle-Angleterre, consent un contrat à Lajoie. Fier d'un engagement qui lui rapportera 100 \$ par mois, Lajoie n'aura toutefois pas la chance d'honorer son contrat jusqu'à terme. Au cours du mois d'août de la même année, Phil Grier, directeur gérant du club Philadelphie de la Ligue Nationale de Baseball, dépose une offre formelle de 1500 \$ aux dirigeants du club de Fall River pour obtenir les services de leur joueur étoile. Le 12 août 1896, Napoléon Lajoie dispute son premier match dans le baseball majeur. Il ne se retirera qu'au terme d'une carrière de vingt ans, après avoir établi un nombre incalculable de records.

²²⁴ La scolarité de Napoléon Lajoie est des plus limitées. Le recensement de 1885 indique qu'à l'aube de ses 11 ans, le jeune Lajoie compte huit mois de scolarité et que, s'il est en mesure de lire, il ne peut toutefois écrire. J.M. Murphy, « Napoléon Lajoie : Modern Baseball's First Superstar » *The National Pastime. A Review of Baseball History*, 7, 1, 1988, p. 7.

²²⁵ *Ibid.*

Tout au long de sa carrière, Lajoie fait la fierté de Woonsocket et de toute la Franco-Américanie. Dès le début de son périple dans les majeures, *La Tribune* se fait un point d'honneur de relater les exploits du « Big Frenchman » et de suivre les moindres faits et gestes de ce héros local. Durant toutes ces années, Napoléon Lajoie sillonne l'Amérique d'est en ouest. Par ailleurs, ses visites dans sa ville natale se font très rares. Qu'à cela ne tienne, *La Tribune* insiste sur le fait qu'il n'a rien oublié de ses racines :

« Au cours de la conversation que nous avons tenue avec lui, nous avons eu le plaisir de constater que M. Lajoie n'avait pas oublié sa langue maternelle dans ses grandes pérégrinations et qu'au contraire, il aimait à en faire usage quand il en avait l'avantage²²⁶ ».

À cet effet, lorsqu'il débarque dans la ville, Lajoie crée un véritable émoi. Au cours d'une rencontre bénéfice entre Woonsocket et Whittinsville à laquelle il prend part, une foule estimée à plus de 7000 personnes se rassemble au Parc Clinton afin de voir évoluer son héros. Rappelons que l'amphithéâtre peut contenir un maximum de 500 spectateurs. Ce phénomène n'est pas propre uniquement à la ville natale du grand Napoléon. Lors de l'ouverture de la saison de baseball 1900, les Philadelphie de la Ligue Nationale attirent une foule de 10 547 spectateurs alors qu'à quelques pas de là, les Philadelphie de la Ligue Américaine doivent se contenter d'une maigre assistance de 779 spectateurs, comme quoi le succès des premiers découle largement des prouesses du jeune Woonsocketain.

À Woonsocket, le nom de Lajoie est sur toutes les lèvres. Quiconque ose alors formuler quoi que ce soit de négatif à son égard est automatiquement la proie de regards

²²⁶ *La Tribune*, 23 août 1902, p. 4.

réprobateurs²²⁷. Ainsi se réjouit-on de ses succès sur le terrain, mais aussi du fait qu'il devient alors le joueur le mieux payé de toute l'histoire du sport. Échangé aux Broncos de Cleveland à l'aube de la saison 1902, il obtient de ces derniers un contrat mirobolant qui lui rapportera 28 000 \$ dollars pour quatre ans. Les dirigeants de l'équipe croient néanmoins qu'il s'agit là d'un véritable tour de force puisque la renommée du « Big Frenchman » contribuera sans doute à faire de cette équipe l'une des plus puissantes qui soit²²⁸. Pourtant, ils n'ont encore rien vu. En quelques saisons, il en vient à dominer si outrageusement son sport au chapitre des performances et des statistiques qu'on lui confie, dès 1905, le poste de joueur-entraîneur. Qui plus est, on change le nom de l'équipe pour le sien. les Broncos sont morts : vive les Naps!

On ne peut s'étonner du fait que Lajoie symbolise à lui seul le rêve américain aux yeux de ses congénères. Quant à la jeunesse franco-américaine, elle voit en lui un véritable dieu du *jeu national*, lui qui est encore aujourd'hui considéré, un siècle plus tard, comme l'un des plus illustres joueurs de deuxième but de toute l'histoire. À cette époque, il n'est pas rare de voir dans les parcs de la ville des jeunes s'affronter dans des matchs mettant aux prises les Naps contre les Naps. Tout au long de sa glorieuse carrière, Lajoie constitue un modèle à suivre, une véritable idole pour une jeunesse qui rêve d'avoir un jour, elle aussi, la chance de se faire valoir à la face du monde. En psychologie, les théoriciens du *role model* donnent une explication simple du phénomène : par son statut social et par sa domination, l'adulte exerce inévitablement une influence sur la jeunesse.

²²⁷ Information tirée d'une entrevue réalisée à Woonsocket le 13 avril 1999 avec M. Lionel Lajoie, neveu de Napoléon Lajoie.

²²⁸ *La Tribune*, 28 avril 1901, p. 4.

L'influence sociale peut être, selon le cas, positive ou négative²²⁹. Dans le cas qui nous intéresse, il appert que la fascination de la jeunesse franco-américaine pour les exploits de Lajoie n'a rien de négatif. Bien au contraire. S'il est loin de son Petit-Canada d'origine, il demeure néanmoins bien présent dans l'imaginaire populaire, d'autant plus que *La Tribune* n'a de cesse d'évoquer ses prouesses, sans jamais oublier de rappeler les origines du grand joueur : « Espérons que notre compatriote de Woonsocket arrivera bon premier pour la gloire du sport, des Cleveland et de la race ».

Par son cheminement personnel et professionnel, Napoléon Lajoie évoque mieux que quiconque l'acculturation progressive d'un fils d'immigrant par l'acquisition d'un type de comportement de la société d'accueil. Élevé en français au sein d'une famille et d'un milieu catholique, le jeune Lajoie n'aura d'autres choix que de suivre les traces de ses semblables pour survivre. Néanmoins, au cours de ses moments de loisirs, il n'hésite jamais à se donner corps et âme pour un jeu encore considéré aujourd'hui comme l'un des plus puissants symboles d'américanité de toute l'histoire. Grâce à son grand talent, il délaisse son patelin pour conquérir l'Amérique. Né de parents canadiens-français, il sera tout au cours de sa jeunesse un Franco-Américain avant de devenir, en accédant au sommet du sport professionnel, un héros américain. S'il ne renie en aucun cas ses origines²³⁰, Lajoie baigne de façon quotidienne dans un univers qui n'a rien à voir avec celui de ses origines. Intronisé au temple de la renommée du baseball en 1937, il termine ses jours avec sa famille sous le chaud soleil de la Floride, loin du froid, des vents et des

²²⁹ H. Bloch, E. Depret, A. Gallo, P.H. Garnier, M.D. Gineste, P. Lecate, J.F. Le Ny, J. Postel, M. Reuchlin et D. Casolas, Dirs. *Dictionnaire fondamental de la psychologie*, Paris, Larousse, 1997, p. 783.

²³⁰ Tout au cours de sa carrière, aux journalistes qui l'interpellent, il leur rappellera que son nom n'est pas Le Joy mais bien Lajoie.

bourrasques qu'ont connus ses ancêtres. À la fin de sa vie, comme bien des gens de sa génération, Lajoie ne maîtrise plus suffisamment bien le français pour tenir une bonne conversation. Dans une entrevue réalisée en 1955, Lajoie avoue avoir beaucoup de difficulté à converser dans sa langue maternelle, réitérant en anglais sa fierté d'être un Franco-Américain²³¹. Il meurt quelque temps après, au moment même où plusieurs assistent, impuissants, à la lente agonie de la Franco-Américanie.

²³¹ Rosaire Dion-Lévesque, *Silhouettes franco-américaines*, Manchester, Publications de l'Association Canado-Américaines, 1957, p. 460-465.

CONCLUSION

L'histoire des États-Unis ne cesse d'éveiller l'intérêt d'historiens qui perpétuent aujourd'hui la tradition des bâtisseurs de l'historiographie américaine. De George Bancroft à Gary Nash, en passant par W.E.B Du Bois et Richard Hofstadter²³², nombreux sont les chercheurs qui ont consacré les énergies de toute une vie à mettre en lumière l'histoire de leur pays. Avec le temps, non seulement la recherche historique s'est approfondie, mais elle a profité également des acquis de connaissances des champs disciplinaires que sont la sociologie, la psychologie, les sciences économiques et politiques, ce qui lui permet aujourd'hui de s'investir dans une multitude de sujets. S'il rend la synthèse historique de plus en plus difficile d'atteinte, l'éclatement des champs de recherche permet une étude plus systématique des groupes et des réseaux sociaux. C'est dans cette optique que nous nous sommes penchés sur une facette de la culture populaire franco-américaine à Woonsocket au début du siècle dernier.

Ce qui transcende de nos travaux, c'est d'abord et avant tout la grande richesse d'une culture populaire depuis longtemps disparue qui s'offre aujourd'hui aux chercheurs. Ayant mis l'accent sur l'importance de la sphère sportive et récréationnelle dans les Petits-

²³² Il est impossible de dresser une liste exhaustive d'historiens américains. Les noms mentionnés représentent néanmoins des figures emblématiques de l'historiographie américaine.

Canadas de Woonsocket, nous sommes néanmoins à même de constater qu'il ne s'agit là que d'un pan de cet univers fascinant qu'est la culture populaire franco-américaine. Évidemment, avant de traiter de notre problématique et des hypothèses s'y rattachant, il nous aura fallu dépeindre, en long et en large, et dans toute sa complexité, l'objet de notre étude. Incidemment, nous avons parcouru, par le biais des textes les plus pertinents à cet effet, le chemin de ceux et celles qui ont contribué à l'établissement puis à l'enracinement d'une société qui changea le cours de l'histoire, tant au Québec qu'aux États-Unis. Préalablement, nous avons pris soin de tracer un bilan historiographique qui témoigne, nous le souhaitons, de la grande richesse de la littérature consacrée à la Franco-Américanité. Ce parcours n'est certes pas inutile puisqu'il permet au lecteur de prendre conscience de tous les aspects qui sous-tendent un objet d'étude comme le nôtre. À quoi bon tenter de discourir sur l'importance du sport dans l'acculturation progressive d'une population donnée, sans chercher à connaître tout d'abord son destin et les voies de son évolution?

Si nous avons choisi de marier l'histoire d'une communauté à celle d'un sport, c'est par amour pour le sujet autant que par conviction profonde. De plus en plus d'historiens reconnaissent que le sport est partie prenante de la culture populaire de nos sociétés et que, en conséquence, il doit être considéré à sa juste valeur. Pendant longtemps, les historiens n'ont accordé que très peu d'attention au développement du sport dans l'histoire américaine. Or, en y regardant de près, on constate que le sport a souvent été le reflet significatif des transformations qui survenaient en société, tant au niveau de l'économie, des progrès technologiques, des relations de travail, des mouvements sociaux que des courants d'immigrations. Pour notre part, c'est précisément ce dernier élément qui nous a permis de mener à bien ce projet.

Alors que le phénomène de la survivance constitue toujours un sujet d'études fort prisé par les spécialistes de l'histoire franco-américaine, bien peu de chercheurs se sont penchés sur les motifs qui ont conduit tout d'abord à l'acculturation puis à l'assimilation des populations franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre. Certes, d'aucuns parleront de la perte progressive du sentiment d'identité canadien-français qui survient au gré des transformations qui bouleversent la société américaine au cours du XX^e siècle. Or, tout ne bascule pas du jour au lendemain et les changements qui s'opèrent à l'intérieur des Petits-Canadas sont beaucoup plus subtils et complexes qu'ils ne peuvent paraître. Le cas de Woonsocket constitue sans doute l'un des exemples les plus probants de ce phénomène. Des décennies durant, cette ville sise au nord du plus petit État américain s'avère l'un des bastions francophones les plus vivants de toute l'Amérique. En quelques années, les descendants canadiens-français qui choisissent de s'établir de façon permanente au sud de la frontière modifient à tout jamais le paysage démographique de ce coin de pays. Bientôt, ils sont partout : à l'usine comme à l'église, en affaire comme en politique, dans les études comme dans les sports. Berceau de l'idéologie de la survivance, Woonsocket est un véritable phare dans la quête d'autonomie des communautés francophones du nord-est des États-Unis. Fière de sa langue, de ses traditions et de ses origines, la population française de Woonsocket n'est toutefois pas réfractaire au mode de vie américain, n'en déplaise aux autorités qui tentent alors d'éloigner le spectre de l'américanisation.

Comme nous l'avons constaté, c'est en matière de divertissement populaire que les Franco-Américains adoptent un style de vie en tout point semblable à celui des Américains d'origine. Le baseball, qui est alors consacré sport national au pays, soulève un intérêt sans précédent au sein de la communauté franco-américaine de Woonsocket. Partout, dans la rue, à l'usine ou dans les chaumières, on discute des résultats des joutes de

la fin de semaine, de l'enjeu des parties à venir, du dernier coup d'éclat du grand Napoléon ou encore des prouesses de Louis Lépine. C'est en français que l'on échange l'information sur les statistiques des nombreuses ligues qui prolifèrent dans la région et c'est dans sa langue maternelle que l'on peut prendre connaissance des derniers résultats sportifs dans *La Tribune*. Cependant, il n'est jamais question que de *bats*, d'*innings*, de *home-run* et d'*umpires*. Lorsque l'on fait référence à ses équipes préférées, on évoque le nom des *Gyms*, des *Heclas*, des *Taft and Pierce* ou encore des *Young Naps*. Si certains parlent des performances des Aigles de la Ligue semi-professionnelle de la Nouvelle-Angleterre, il appert que cette même formation ne sera jamais connue à l'extérieur des murs de la ville que sous le nom des *Eagles*. Lorsqu'il quitte sa ville natale pour se joindre à la formation professionnelle de Détroit, Louis Lépine devient Lou Lepine, alors que, partout aux États-Unis, on louange les prouesses du « Big Frenchman », *Larry Lajoie*. S'il s'entend sur les sentiers des différents parcs de baseball de la ville, le français ne parviendra jamais à se hisser au-delà des murs de la forteresse des Petits-Canadas, contrairement aux joueurs franco-américains qui, aidés par leur immense talent, joignent des formations de calibre en Nouvelle-Angleterre et ailleurs. Évidemment, on peut arguer que ce n'est pas la majorité de la population qui accède aux strates supérieures du baseball organisé. Cependant, comme nous l'avons vu précédemment, ce sport devient si populaire et répandu qu'il affecte directement une très grande partie de la population locale. En quelques années seulement, la pratique régulière d'une activité compétitive aura plongé toute une population au cœur même d'une culture étrangère.

Bien qu'il puisse paraître présomptueux d'affirmer que le baseball constitue le principal facteur de l'acculturation des Canadiens français de Woonsocket au mode de vie américain, on ne peut nier qu'il s'agit d'un élément important dans le processus de

transformation identitaire des Franco-Américains. Est-il besoin de rappeler qu'en quelques décennies seulement, ces gens sont passés de Canadiens français à Franco-Américains avant de finalement devenir des Américains. Si l'engouement des francophones pour le baseball ne peut à lui seul expliquer ni même être à la source de cette mutation, il n'en demeure pas moins que la passion pour le *jeu national*, loin de renforcer l'idée de la survivance française aux États-Unis, est sans contredit l'une des facettes qui ont provoqué son adhésion progressive à l'*American way of life*.

Notre recherche, de même que le voyage d'étude que nous avons réalisé à Woonsocket, au printemps de 1999, nous a permis de constater que la ville conserve, encore aujourd'hui, un visage français. Si la langue de Molière n'est parlée aujourd'hui que par une infime partie de la population, il n'en demeure pas moins que les Woonsocketains sont fiers de leurs origines. Incidemment, on assiste, depuis quelques années, à la résurgence d'un sentiment d'identité fortement imprégné de l'héritage français du siècle dernier. Le *Museum of Work and Culture* de Woonsocket, situé dans « Le Quartier français » de la ville, s'est donné comme mission de faire revivre la grande épopée de *La ville la plus française d'Amérique*, alors que, dans les écoles secondaires publiques, on offre des cours de français et d'histoire locale.

Pour notre part, si nos efforts de recherche peuvent susciter de l'intérêt parmi la communauté historique et que nos travaux incitent à la poursuite de la recherche consacrée à l'étude de la culture populaire franco-américaine, notre tâche n'aura pas été vaine.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Woonsocket, R.I. Archives du Museum of Work and Culture. *Fond Raymond Bacon*. (cote inconnue)

La Tribune de Woonsocket, R. I. 1896-1913.

Entrevue

M. Lionel Lajoie, neveu de Napoléon Lajoie, rencontré à Woonsocket, le 13 avril 1999.

Dictionnaires et encyclopédies

Dictionnaire fondamental de la psychologie, H. Bloch, E Depret, A Gallo, P. H. Garnier, M. D. Gineste, P. Lecate, J.-F. Le Ny, J. Postel, M. Reuchlin et D. Casolas, ed. Paris, Larousse, 1997. 1425 p.

Dictionary of American History, James T. Addams, ed. vol III. New York, Charles Scribner's Sons, 1976. 504 p.

Historical Dictionary of the Progressive Era, 1890-1920, John D. Buenkerand et Edward R. Kartowicz, ed. New York-Westport-London, Greenwood-Press, 1988. 599 p.

Ouvrages historiographiques

Anctil, Pierre. *A Franco-American Bibliography*. Bedford, National Materials Development Center, 1979, 137 p.

Brault, Gérard. « État présent des études sur les centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre », *Vie Française*, 15 mars 1980, pp. 9-25.

Louder, Dean (sous la direction de). *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, 309 p.

Ramirez, Bruno. « Émigration et Franco-Américanie. Bilan des recherches historiques », dans Dean Louder, dir. *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*. Sainte-Foy, Les Presses de l'université Laval, 1991, pp. 3-12.

Roby, Yves. « Un Québec émigré aux États-Unis : bilan historiographique », dans *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, sous la direction de Claude Savary, Québec, IQRC, 1984, pp. 103-121.

Synthèses générales et spécialisées

- Bélisle, Alexandre. *Histoire de la presse franco-américaine*. Worcester, Mass., L'Opinion Publique, 1911. 434 p.
- Benoît, Josaphat. *L'âme franco-américaine*. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935. 226 p.
- Bodnar, John. *The Transplanted. A History of Immigrants in Urban America*. Indiana University Press, 1985. 294 p.
- Brault, Gérard. *The French Canadian Heritage in New England*. Hanover, University Press of New England., 1986. 282 p.
- Chartier, Armand. *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1775-1990*. Québec, Septentrion, 1991. 436 p.
- Chassé, Paul. *La presse chez les Franco-Américains*. Cambridge, National Assessment and Dissemination Center, 1979. 283 p.
- Commager, Henry S et Allan Nevins, *Histoires des États-Unis*. 8^e édition, New-York-Paris, Economica, 1989. 1036 p.
- Cumbler, John. T. *Working Class Community in Industrial America*. Westport, Greenwood Press, 1979. 283 p.
- Dickinson, John et Brian Young. *Brève histoire socio-économique du Québec*. Québec, Septentrion, 1992. 383 p.
- Dion-Lévesque, Rosaire. *Silhouettes franco-américaines*. Manchester, Publications de l'Association Canado-Américaine, 1957. 933 p.
- Doty, Seward. *The First Franco-Americans : New England Life Histories from the Federal Writer's Project, (1938-1939)*. Orono, University of Maine at Orono Press, 1985. 246 p.
- Gatineau, Félix. *Histoire des Franco-Américains de Southbridge*. Mass., Framingham, Lakeview Press, 1919. 293 p.
- Gerstle, Gary. *Working-Class Americanism, The Politics of Labor in a Textile City, 1914-1960*. Cambridge, C.U.P., 1989. 356 p.
- Hamon, Édouard. *Les Canadiens-Français de la Nouvelle-Angleterre*, Québec, N. S. Hardy libraire éditeur, 1891. 484 p.
- Hareven, Tamara K. *Family Time and Industrial Time : The Relationship Between the Family and Work in an Industrial Community*. Cambridge, C.U.P., 1982. 474 p.
- Hofstadter, Richard. *The Age of Reform*. New York, Vintage Books, 1955. 330 p.
- Lafleur, Normand. *Les Chinois de l'Est*, Montréal, Leméac, 1981. 111p.
- Lalande, Louis. *Saint-Antoine de New Bedford*. Mass., Montréal, Imprimerie de Messenger, Montréal, 1913. 174 p.

Lavoie, Yolande. *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930. Mesures du phénomène.* Montréal, P.U.M., 1972. 90 p.

Louder, Dean et Eric Waddell, dir. *Du continent perdu à l'archipel retrouvé : le Québec et l'Amérique française.* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1983. 292 p.

Magnan, Denis-Michel Aristide. *Histoire de la race française aux États-Unis.* Paris, Charles Ariat, 1913. 386 p.

Poteet, Maurice. *Textes de l'exode.* Montréal, Guérin littérature, 1987. 505 p.

Ramirez, Bruno. *Par Monts et par vaux. Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique, 1860-1914.* Montréal, Boréal, 1991. 204 p.

Roby, Yves. *Les Franco-Américains 1776-1930.* Québec, Septentrion, 1990. 434 p.

Rouillard, Jacques. *Ah Les États !* Montréal, Boréal Express, 1985. 155 p.

Rumilly, Robert. *Histoire des Franco-Américains.* Sous les auspices de l'Union Saint-Jean Baptiste d'Amérique, 1958. 552 p.

Savary, Claude, dir. *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis.* Québec, IQRC, 1984. 353 p.

Thompson, E.P. *The Making of the English Working Class.* London, Penguin Books, 1963. 944 p.

Weil, François. *Les Franco-Américains.* Paris, Belin, 1989. 251 p.

Monographies

Bonier, Marie-Louise. *Débuts de la colonie franco-américaine de Woonsocket, Rhode Island.* Framingham, Mass., Lakeview Press, 1920. 342 p.

Bouvier, Léon et Inge Corless. *An Ethnic Profile of the State of Rhode Island.* Kingston, University of Rhode Island, 1968. 39 p.

Burgess, J. H. *City of Woonsocket, Rhode Island, Past and Present, Progress and Prosperity, Souvenir 1907.* Uxbridge, The Transcripts Press, 1907. 48p.

Coleman, Peter J. *The Transformation of Rhode Island 1790-1860.* Providence, Brown University Press, American Historical Research Center. 1963.

Ducharme, Jacques. « Après trente ans », Les Franco-Américains. La promesse du passé, les réalités du présent, Colloque coordonné par le National Materials Development Center for French and Portuguese.

Guttman, Allen. *A Whole New Ball Game. An Interpretation of American Sports,* Chapel Hill and London, The University of North Carolina Press, 1998. 233 p.

Hansen, Marcus Lee. *The Mingling of the Canadian and American Peoples,* New Haven, Yale University Press, 1940. 274 p.

- Lucas, John et Ronald Smith. *Saga of American Sport*. Lea and Febiger, Philadelphie, 1978. 439 p.
- Rafael, Anita. *La Survivance : A Companion to the Exhibit at the Museum of Work & Culture, Woonsocket, Rhode Island*. Woonsocket, R.I., The Rhode Island Historical Society, 1997. 45 p.
- Riess, Steven. *The American Sporting Experience: A Historical Anthology of Sport in America*, New York, Leisure Press. 1984.
- Riess, Steven. *Touching Base : Professional Baseball and American Culture in the Progressive Era*. Westport, Greenwood Press, 1980. 225 p.
- Rosenzweig, Roy. *Eight Hours for What We Will. Workers and Leisure in an Industrial City, 1870-1920*, London-New-York, Cambridge University Press, 1985. 304 p.
- Seymour, Harold. *Baseball*, New-York, Oxford University Press. 1970.
- Steinberg, Sheila et Cathleen McGuigan. *Rhode Island : An Historical Guide*. Providence, Rhode Island Bicentennial Foundation. 1976.
- Thomas, Alton Pickering. *Woonsocket's Highlights of History, 1800-1976*. East Providence, Globe Printing Company, 1976. 166 p.
- Wessel, Bessie Bloom. *An Ethnic Survey of Woonsocket, Rhode Island*, Chicago, U.C.P., 1931. 290 p.

Articles

- Anctil, Pierre. «Un point tournant dans l'histoire du Québec : l'épisode des *Chinese of the Eastern States*, 1881 », *Recherches sociographiques*, 22, 1 (janvier-avril 1981), pp. 125-131.
- , « L'identité de l'immigrant québécois en Nouvelle-Angleterre : le rapport Wright de 1882 », dans *Recherches sociographiques*, Québec, vol. XXII, n° 3, septembre-décembre 1981, pp. 331-360 ;
- , « Brokers of Ethnic Identity. The Franco-American Petty Bourgeoisie of Woonsocket, Rhode Island (1865-1945) » dans *Quebec Studies*, n° 12, Spring/Summer 1991, pp. 33-48.
- , « La Franco-Américanie et le Québec : une solidarité à réinventer », dans *l'Action nationale*, Montréal, vol. LXXX, n° 6, juin 1990, pp. 831-843.
- D'Amours, Ernest. « L'avenir de la culture française en Amérique du Nord », *Le Canado-américain*, 3, 2-3, 1962, pp. 14-20.
- Faucher, Albert. « L'émigration des Canadiens-français au XIX^e siècle : position du problème et perspectives », *Recherches sociographiques*, 5, 3 (septembre-décembre 1964), pp. 277-317.
- Ham, Edward Billings. « En marge de la survivance franco-américaine »; in *Le Canada français*; Québec, nov. 1939, vol. XXVII, n° 3, pp. 261-280.
- Murphy, J. M. « Napoléon Lajoie : Modern Baseball First Superstar » *The National Pastime. A Review of Baseball History*, 7, 1, 1988, pp. 1-79.

Paquet, Gilles. « L'émigration des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre, 1870-1910 : prises de vue quantitatives », *Recherches sociographiques*, 5, 3 (septembre-décembre 1964), pp.319-370

Ramirez, Bruno et Jean Lamarre, « Du Québec vers les États-Unis : l'étude des lieux d'origine », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 38, 3 (hiver 1985).

Riess, Steven. « Baseball Myths, Baseball Reality and the Social Functions of Baseball in Progressive America », *Stadion*, vol. 3, n° 2, 1977, pp. 273-311.

Robitaille, Adrien. « L'émigration canadienne aux États-Unis », *Relations*, VII, 75, mars 1947.

Sorrell, Richard. « Sports and Franco-Americans in Woonsocket, 1870-1930 », *Rhode Island History*, 1972, pp. 117-126.

Voigt, David. « Reflections On Diamonds: American Baseball and American Culture », *Journal of American History*, vol. 1 n° 1 (printemps 1974), pp. 3-26.

Thèses et mémoires

Anctil, Pierre *Aspects of Class Ideology in a New England Ethnic Minority : The Franco-Americans of Woonsocket, Rhode Island. (1865-1929)*, Thèse de doctorat (Anthropologie), New School for Social Research, 1980. 340 p.

Bellemare, Marcel. *Social Networks in an Inner City Neighborhood : Woonsocket, Rhode Island*, Thèse de Ph. D. (Histoire), Catholic University of America, 1974. 260 p.

Early, Frances. *French Canadian Beginnings in an American Community : Lowell, Mass.*, Thèse de Ph. D. (Histoire) Université Concordia, 1979.

Frenette, Yves. *La genèse d'une communauté canadienne-française en Nouvelle-Angleterre : Lewiston, Maine, 1800-1880*, Thèse de Ph. D. (Histoire), Université Laval, 1988.

Jacmin, Sophie. *La représentation de la femme dans trois journaux franco-américains de Nouvelle-Angleterre, 1900-1930*, Mémoire de M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1996. 172 p.

Lalande, Jean-Guy. *Le mouvement sentinelliste : réflexion sur un problème de survivance*, Mémoire de M.A. (Histoire), Université Laval, 1970. 161 p.

Lamarre, Jean. *La migration des Canadiens-français vers le Michigan, 1840-1914. Leur contribution au développement socio-économique de la région*, Thèse de Ph. D. (Histoire), Université de Montréal, 1995.

Silvia, Philip. *The Spindle City : Labor, politics and Religion in Fall River, Massachusetts, 1870-1905*, Thèse de Ph. D. (Histoire), Fordham University, 1973

Sorrell, Richard. *The Sentinelle Affair (1924-1929) and Militant Survivance The Franco-American Experience in Woonsocket, Rhode Island*, Thèse de Ph.D. (Histoire), New York-Buffalo, 1975, 484 p.

Takai, Yukari. *Migration, Family and Gender : Longitudinal Analysis of French Canadian Immigrants in Lowell, Mass., 1900-1920*, Thèse de Ph. D. (Histoire), Université de Montréal, 1998.

Thériault, Janine. *La survivance dans le journalisme franco-américain : Wilfrid Beaulieu et Le Travailleur, Worcester, Massachusetts, 1931-1978*, Mémoire de M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1994. 175 p.

Vicero, Ralph. « *Immigrations of French Canadians to New England, 1840-1900. A Geographical Analysis* », Thèse de Ph.D. (Géographie), University of Wisconsin, 1968.